LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par

MATGIOI

- 1905 -

NOTE EXPLICATIVE

Ceci n'est point une préface où, prompt à la logomachie, je présente la Tradition orientale à la critique occidentale ; car, en ce qui concerne les choses de l'esprit, il serait plus poli, logique et normal de présenter l'Occident à l'Orient, au cas que ce dernier y consentît.

Je n'ai pas voulu davantage mettre en opposition deux doctrines, ou, pour mieux parler, deux enseignements humains sur une doctrine. – J'ai simplement pensé que, à une époque où l'on s'efforce de remonter aux sources de la science humaine, afin d'y trouver la vérité à peu près impolluée, j'ai pensé qu'il était bon de représenter la source primordiale et traditionnelle de toute connaissance, le flot initial dont toute l'humanité est tributaire ; je l'ai tirée de limbes d'où il est assez délicat de la dégager : d'abord parce que l'obligatoire séjour en Extrême-Orient se fait aujourd'hui encore plus souvent pour y couper des têtes que pour y déchiffrer et y comprendre des textes ; ensuite, parce que l'idéographie où la Tradition s'enferme est abstruse, ou à peu près, à la race blanche ; enfin parce que, si je sais compter, il y a précisément cinq Européens, dont l'un vient de mourir, qui, en même temps que le moyen matériel de lire, ont reçu le moyen intellectuel de comprendre le fonds de leur lecture.

J'ai été amené à diviser ce travail en trois parties : l'une – que je présente – relate, sous le titre de « *Voie métaphysique* », les principes de la Tradition et son mouvement philosophique et cosmogonique : la seconde, sous le titre de « *Voie Rationnelle* » relatera la systématisation de la Tradition, avec le Taoïsme, ou « Voie et vertu de la Raison », de Laotseu ; – la troisième, sous le titre de « *Voie sociale* », relatera l'adaptation de la Tradition, avec la philosophie politique et communiste de Kongtzeu (appelé Confucius par les missionnaires chrétiens).

Cette tâche fort délicate, et dont je puis dire m'être acquitté, sinon avec bonheur, du moins avec scrupule, ne portera sans doute pas de fruits bien agréables au goût européen. Et cependant je dois confesser que, dans le but, plus pratique que louable, de faire immédiatement comprendre les textes sacrés de l'antiquité Jaune, j'ai souvent employé la phraséologie occidentale, et tenu, plutôt que le raisonnement adéquat à ces textes, le raisonnement adéquat au cerveau des lecteurs, toutes les fois que tous deux conduisaient à une conclusion identique.

Je me suis reconnu le droit d'agir ainsi, parce que les enseignements de la « *Voie métaphysique* » eussent été incompréhensibles sans commentaires ; j'ai donc adapté à la mentalité occidentale, et immédiatement, les commentaires que j'ai faits, au lieu de contraindre à une traduction, toujours fatigante, en langage occidental, des théories en langage jaune, qu'il m'eût été personnellement plus facile d'exposer.

Je n'agirai pas ainsi dans la « *Voie Rationnelle* », non plus que dans la « *Voie Sociale* » ; car il n'y a pas de raisonnements à ajouter aux enseignements de Laotseu et de Kongtzeu, mais seulement quelque éclaircissement. Outre mon goût naturel, je suis porté à cette rigidité de transposition, en voyant le résultat tout à fait comique obtenu par tels récents pseudo-traducteurs, qui ont cru pouvoir embellir et perfectionner le « *Livre de la Voie* », et qui, pour ce faire, n'avaient pas même l'excuse d'être membres de l'Institut.

Et si, après la lecture ardue, ou le rejet pur et simple, de ces difficiles, mais merveilleuses doctrines, on me dénie le mérite d'être élégant, intéressant et agréable, du moins serai-je en droit de me rendre ce témoignage que je n'aurai pas cessé d'être un interprétateur respectueux de la tradition, et un fils exact et pieux des maîtres qui me l'enseignèrent.

Ce témoignage libère ma conscience. C'est de celui-là seul que j'ai toujours été, et que je demeure soucieux. Car le succès de cette petite contingence, qui est l'exposé local d'une doctrine, n'importe pas à un verbe qui se sait éternel.

MATGIOI.

Note de l'éditeur : Le troisième volume annoncé par l'auteur, *la Voie Sociale*, n'a jamais été publié et nous ne savons même s'il avait été écrit.

CHAPITRE PREMIER

LA TRADITION PRIMORDIALE

Les religions actuelles des peuples jaunes se composent d'une foule d'éléments divers. Il n'y faut voir qu'un fatras populaire, issu de trois foyers générateurs : la religion primitive, le taoïsme, le confucianisme. Ces trois influences, amalgamées plus ou moins heureusement à travers les siècles, constituent la religion traditionnelle de l'empire : à ces trois influences correspondent trois liturgies, qui forment l'ensemble des cérémonies officielles et populaires.

Les voyageurs, les missionnaires, tous les étrangers aux races jaunes, qui ont jugé le statut traditionnel chinois sur cet extérieur, ont pris l'apparence pour la réalité ; eussent-ils d'ailleurs, ce dont ils n'avaient ni le temps ni le goût, essayé de pénétrer plus avant, qu'ils eussent été arrêtés par les détenteurs de la Tradition Primordiale, qui n'est pas vulgarisée parmi le peuple chinois, et que l'on cache *a fortiori* aux lointains barbares.

Il est facile de méconnaître ceux qui veulent demeurer inconnus. C'est ce que firent les savants occidentaux blancs vis-à-vis des savants orientaux jaunes, et avec d'autant plus d'impunité que nul n'était là pour leur donner la réplique ; croyant qu'on se pouvait passer d'eux, on les ignora : et c'est ainsi que la très vénérable tradition occidentale, pour remonter au commencement des temps, grimpa sur l'Échelle de Jacob, et, faute de mieux, s'accrocha à ce judaïsme, qui n'est qu'une sanglante parodie des vieux cultes hindous, et à ce mosaïsme, qui n'est qu'une adaptation égyptienne délavée dans la Mer Rouge.

Nous nous connaissons aujourd'hui de meilleures et de plus nobles origines ; et quand les conquêtes coloniales de l'Europe n'auraient eu que ce résultat, elles n'en seraient pas moins dignes de la gratitude de l'esprit humain, à qui elles dévoilèrent, inconsciemment bien entendu, les traditions soigneusement cachées derrière les Grandes Murailles, à l'abri des civilisations les plus fermées et les plus antinomiques à nos mentalités.

Je dois essayer ici d'ouvrir au vingtième siècle occidental ce trésor caché depuis cinq mille années, et ignoré même par quelques-uns de ses gardiens. Mais je veux d'abord établir les principaux caractères de cette tradition, grâce auxquels elle apparaît comme Tradition Première, et par suite véritable, et surtout déterminer, par la preuve humaine et tangible que nous laissèrent leurs auteurs, comment les monuments de cette tradition remontent à une époque, où, dans les forêts qui couvraient alors l'Europe et même l'occident de l'Asie, les ours et les loups ne se distinguaient guère des hommes, comme eux couverts de poils et mangeurs de chair crue.

Lorsque Fohi, cet empereur énigmatique, écrivit, trois mille sept cents ans avant Jésus Christ, c'est-à-dire deux mille trois cents ans avant Moïse, les arcanes métaphysiques et cosmogoniques qui servirent de trame au Yiking, il déclara tirer très respectueusement son enseignement du passé, en le déclarant très savant, très prudent, et très difficile à déterminer.

Et, dit-il, il comprend qu'un jour, pour les races futures, son époque sera un passé pareillement abstrus et difficile à préciser.

Il date donc son œuvre, non pas d'une époque conventionnelle ou d'un nom de souverain dont le temps effacera la célébrité et jusqu'à la mémoire, mais bien d'un *état solaire et stellaire*, qu'il décrit dans tous les détails, et auquel, sans erreur possible, les astronomes de l'avenir pourront assigner une chronologie. Ainsi, tandis que les patriarches hébraïques donnent, parmi les plus gros livres et les travaux les plus revêches, un mal bien inutile aux bénédictins, il suffit, pour connaître la date exacte de Fohi et de son Yiking, de mettre une lunette aux mains d'un des innombrables disciples de M. Camille Flammarion. Sans doute Fohi ne craignait ni le contrôle ni le démenti de la postérité. Et nous insistons sur cette précaution merveilleuse, non seulement pour montrer à quelle perfection était, à ces époques, parvenue la science de l'Astronomie, mais pour faire comprendre, d'un trait, l'esprit pratique, ingénieux, logique et sans nuages, que possédaient déjà les mages chinois d'il y a cinq mille années, esprit qui les distingue de tous les réformateurs de peuples, lesquels, venus plus tard sur la terre, ne vécurent cependant que de légendes et n'écrivirent que des paraboles.

Pour le demi-milliard d'individus qui peuplent l'Extrême-Orient, quelle que soit la forme extérieure de leurs croyances, il n'y a eu, en ce qui concerne l'origine des choses, l'essence divine, et les rapports du ciel avec la terre et les hommes, il n'y a eu, à aucune époque que ce soit, historique ou légendaire (et l'histoire de Chine est authentique depuis cinq mille années), ni révélation divine ni intervention d'en haut. Dans les livres, dans les gloses, dans les traditions, il n'y a rien de « surnaturel » ; l'idée n'en est pas émise ; le mot n'y est pas prononcé. Aucun patriarche n'a vu le Seigneur, comme Moïse ; aucun homme n'eut de conversation avec les anges, comme Mahomet ; aucun saint n'atteignit vivant à la perfection éternelle, comme le Bouddha ; aucun Dieu ne descendit sur la terre, comme le Messie.

Pour raisonner la sévère logique, pour comprendre l'indéniable clarté de la tradition chinoise, il faut préciser, en la marquant fortement, cette distinction originelle : qu'elle se dit humaine, et qu'elle ne réclame que des lumières humaines, à l'exclusion de tout mystère divin et même de tout postulatum métaphysique.

Malgré une erreur très répandue de linguistique, une révélation est précisément le contraire d'un éclaircissement : révéler est l'opposé de dévoiler, comme recouvrir est l'opposé de découvrir ; une révélation est un nuage placé sur la vérité, nuage dont les formes conviennent à l'esthétique morale du moment ; c'est, pour parler brutalement, un mensonge adéquat aux sentiments et aux besoins de l'heure où il est formulé, et destiné à être, dans l'avenir, controversé, nié, et remplacé, à mesure que se transforment les sentiments qui l'ont fait naître.

Est-ce donc là une besogne de Dieu ? et, au contraire, ne convient-il pas de remarquer que la supposition de « révélations » faites par un dieu qui parle ou qui

marche et qui vit, est une conséquence de l'anthropomorphisme inconscient, qui fut et demeure encore le maître souverain des conceptions théogoniques d'une bonne partie du genre humain ?

Mais les maîtres de la pensée extrême-orientale n'eurent pas besoin du concours du ciel pour dissiper des erreurs ou pour créer des symboles.

Leurs peuples, satisfaits de la vérité qu'ils n'avaient jamais perdue, ne réclamaient point d'oripeaux pour la couvrir ; ils ne demandaient point la manifestation de Dieu, car ils étaient trop près de lui encore, pour l'avoir oublié ou le méconnaître déjà. Dans la Tradition intacte et dans la parole de ceux qui la transmettaient, ils voyaient clairement le ciel lui-même et son œuvre ; et satisfaits de pouvoir comprendre le Père dont ils descendaient, ils n'éprouvaient point d'urgence à ce qu'une divinité parût à leurs yeux, sous une forme plus ou moins tangible, pour leur imposer une doctrine faite par des hommes et, cependant remplie de mystères étonnant le bon sens humain et renversant la logique humaine.

Ainsi c'est précisément parce que la tradition primordiale sut se perpétuer parmi les Jaunes à qui nous devons les premiers monuments d'écriture et de science, sans avoir eu besoin, pour triompher, de la violence d'un dieu ou d'une intervention céleste, c'est pour cela même que nous devons la reconnaître comme étant appropriée *par elle-même* au genre humain, et par suite intacte et véritable.

Cette tradition, qui n'est pas dévoilée ni révélée par un dieu, qui n'est pas dogmatisée ni décrétée par les représentants, officiels ou officieux, d'une divinité, ne revêt aucun des caractères propres aux choses qui sont « *a priori* » au-dessus de la nature humaine, et par là même, hors de la discussion des hommes.

Posons de suite les conséquences pratiques, dans la vie journalière des Jaunes, de cette origine indiscutée de la Tradition Primordiale ; et reconnaissons que, en dehors même de la logique satisfaite et de l'étude rationnelle rendue possible, les Chinois jouirent d'un bonheur inusité dû à la modestie de leurs premiers sages, qui furent aussi leurs premiers empereurs, et qui ne crurent pas urgent, pour être illustres et obéis, de faire sortir leurs décrets de l'antre d'une sibylle, ou de les faire tomber d'une montagne couverte de nuages. Heureux peuples en effet, ceux-là qui ne furent pas contraints à une lutte perpétuelle entre leur raison et leur cœur, qui eurent toujours l'aide et la voix du Ciel à leur portée, qui trouvèrent dans leur tradition sacrée le moyen de leur prospérité immédiate autant que de leur félicité à venir, à qui nulle puissance mystérieuse n'inculqua la crainte d'un souverain d'en haut redoutable et vengeur, et pour qui la pensée de la mort, naturelle et inévitable, n'empoisonna pas leur vie terrestre des affres de l'inconnu.

En effet, cette Tradition, à quoi tout Jaune, même sans la bien comprendre ou approfondir, est aussi attaché qu'à sa famille, à sa terre et à son propre sang, parce qu'elle est, au résumé, tout l'héritage intellectuel et moral des Ancêtres, cette Tradition ne se réclame pas d'une source divine (au moins directe et spéciale à la race) ; elle ignore la doctrine théocratique imposée ; elle ne constitue pas de dogmes religieux. Corollaire immédiat : toutes les *religions*, toutes les liturgies, qui fleurissent plus ou moins en Extrême-Orient, n'ont pas d'origine traditionnelle ; elles ne participent pas au caractère absolu et infrangible d'un héritage transmis ; elles ne

sont que des « *facultés* » : elles ne peuvent prétendre ni à l'obéissance qu'on doit aux choses léguées comme certaines, ni au respect qu'on doit aux choses léguées comme antiques. La Tradition en personne ne s'impose pas autrement que par sa clarté et la toute puissante vertu de son passé. Comment les religions, traductions plus ou moins pures de cette tradition, dans le but de la plus facilement adapter au populaire, oseraient-elles prendre ce caractère de certitude obligatoire, qui n'est nulle part imposé par la Tradition elle-même ?

« *Aimez la Religion : défiez-vous des religions* ». Cette maxime, inscrite au fronton des temples et dans l'esprit des hommes, est le seul conseil donné à la race jaune ; et ce conseil n'est pas un ordre. Mais il définit, dans une concision qui n'a d'égale que sa clarté, comment la Religion est précisément la Tradition Primordiale, exclusivement humaine, et comment les Religions, à interventions célestes, sont des moyens plus faciles, mais moins exacts, de s'élever à la Religion.

Et l'on voit immédiatement, de ce système si logique, si simple, si naturel, ou, pour mieux dire, si anti-surnaturel, les conséquences profondes qui découlent pour toute la vie intellectuelle, morale, et même matérielle, des peuples assez sages pour s'y tenir.

La Religion n'a pas d'obligation ; car du moment que, appliquée à connaître l'Essence et la Voie de tous les êtres, la raison purement humaine des premiers Sages en a déduit les symboles et les rites, il est impossible de contraindre les hommes à les croire et à les pratiquer : ce qui est sorti d'un cerveau humain n'est pas *a priori* obligatoire pour d'autres cerveaux humains. Les maîtres les plus révérés ont cherché à éclairer les dogmes traditionnels de la lumière la plus brillante et définitive ; mais celui qui ne comprend pas n'est tenu à rien ; mais celui qui n'a pas le temps de chercher à comprendre n'est tenu à rien. Et, tout aussi bien que les lettrés les plus savants et les plus studieux, celui-là est quand même entraîné dans l'évolution générale, à laquelle il ne peut heureusement échapper puisqu'il existe.

La Religion n'a pas de sanction ; car ce n'est qu'au nom d'un Dieu, plus ou moins logiquement invoqué, que des hommes peuvent menacer leurs semblables de peines ou de représailles, s'ils ne sont pas crus dans tout ce qu'ils disent, si peu compréhensibles qu'ils puissent être ; et pour que ces menaces aient un effet actif, il faut que ces hommes se déclarent et soient crus les échos d'un Dieu absent et rigoureux. Nul ici n'est donc *tenu* : chacun est seulement *engagé* à s'éclairer suivant ses aptitudes et ses moyens et, quel que soit le résultat du travail intellectuel ainsi entrepris, nulle peine, ni dans la vie terrestre, ni dans les autres, n'est suspendue sur ceux qui ne suivraient pas dans leur cœur les enseignements traditionnels.

La Religion n'a pas d'exclusivisme. Il est parfaitement licite, pourvu que les lois ne soient pas enfreintes, de pratiquer ouvertement le taoïsme, le bouddhisme, le confucianisme, ou tel autre culte extérieur ; il est permis d'en changer ; il est permis de n'appartenir à aucun : il y a d'anathème contre personne.

Le Ciel constituant, en fin de l'évolution, l'universalité des êtres ; c'est retarder cette évolution (en admettant la chose comme possible) que de réprouver ou de condamner une parcelle nécessaire de cette universalité.

Il n'y ai donc point de religion d'État, ni de culte de l'État ni de prêtres fonctionnaires : l'état ne protège et ne proscrit aucun culte ; le prosélytisme n'existe pas. L'étude des Religions se poursuit au gré des auditeurs volontaires, chez des maîtres gratuits ; tous les cultes demeurent côte à côte, sous l'œil indifférent de l'État, à cette seule condition qu'ils demeurent dans le domaine des consciences, qu'ils ne se disputent pas leurs adeptes, et que, par l'ambition ou la turbulence de leurs représentants, ils ne fomentent pas dans l'Empire de troubles ni de rébellion contre la loi. Il n'y a pas de persécution : les mesures prises, au cours de l'histoire, contre tels nouveaux cultes, ont été des ripostes et non des attaques.

Il n'y a pas de culte payé : chaque secte ou chaque croyance entretient ses temples et ses prêtres, suivant le nombre et la générosité des adeptes : nul ne s'inquiète de ce qui se passe au fond de ces édifices – dans lesquels, en général, il ne se passe rien du tout, – les religions étant surtout métaphysiques, et les liturgies n'appartenant spécialement à aucune d'entre elles. Et si l'État décrète le lieu et l'époque des honneurs confucéens dans les pagodes commémoratives, c'est que les cérémonies instituées en l'honneur de Confucius n'ont jamais été, de près ou de loin, une religion, mais un *Rite civil*.

La Religion, au moins en ce qui concerne ces *traductions* qu'on appelle les religions, et surtout en ce qui concerne le culte extérieur, n'est pas même une affaire de famille ; la naissance, le mariage, la mort ne sont point des affaires religieuses, parce qu'elles sont précisément des affaires naturelles ; et c'est le chef de famille qui est là le seul sacerdote. Entre la pagode du bonze et le foyer de la famille, se dressent, avec toute sa hauteur légale, l'autorité souveraine du père, et avec son antique puissance, le culte familial des Ancêtres, image, réduite à chaque souche, de la Tradition primordiale et générale de l'Humanité. La Religion est donc une affaire de conscience personnelle et d'individuelle liberté ; les principes de la métaphysique et de la philosophie traditionnelles se transmettent, dans les familles, par les lettrés qui en font partie. Hors du mur qui clôt l'enceinte paternelle, rien n'en transpire au dehors ; et nul n'aurait la témérité, d'ailleurs inutile, de franchir la barrière morale qui protège ainsi l'indépendance et la dignité des citoyens.

Les liturgies n'exigent aucune marque extérieure. Les Rites, déterminés par des séries de lois et de règlements, font partie des principes politiques de l'empire : et la pratique religieuse étant ainsi réduite à rien, les théories ne sont l'objet, entre les observateurs de cultes différents, que de discussions courtoises et souriantes, où ne luit la colère d'aucun regard ou le feu d'aucun bûcher.

Quant à la conduite morale des peuples, qui semble être le but terrestre et immédiat des religions, le philosophe naturiste Confucius s'en charge, en dehors de toute intervention divine ; et on sait de quelle magistrale façon ce doux lettré a éduqué ses disciples, et comment il a mieux conquis l'âme de sa race, que ne firent

jamais, des leurs, les prophètes de Judée et de l'Islam, venus parmi les carnages et les malédictions.

∴

Ainsi, le premier des hommes, Fohi *cristallisa* la Tradition Primordiale[1], Laotseu en tira un corps de doctrine, Confucius en tira un système de morale. Peut-on dire que l'un de ces héritages intellectuels ou que leur amalgame forma une *Religion*, dans le sens que l'occident donne à ce mot ? C'est impossible ; rien ne serait plus absolument contraire à la vérité. Et cependant il n'y a pas autre chose, dans les races jaunes, pour relier l'homme à Dieu ; et il n'y a pas de pays de l'univers où la croyance à l'Être Suprême soit plus universelle et paraisse plus raisonnable que dans les pays de race jaune. – D'où vient cette apparente contradiction ? Elle vient de l'essence même de la Tradition. Il n'y a pas besoin de religion pour relier l'homme au Ciel[2], la tradition y suffit : elle est le cordon métaphysique par quoi l'Humanité tient toujours à l'Essence ; rien ne l'a rompu ; rien ne l'a relâché ; et cela sera ainsi tout le long du temps. Jamais l'Humanité n'aura fini de naître : et, *si elle finit de naître, elle sera devenue, précisément alors, Celui qui l'aura engendrée*. Voilà la pierre angulaire de la Tradition. Protégées par les meilleures lois et par la plus calme histoire, les races jaunes n'ont jamais perdu de vue cette pierre angulaire ; une intervention céleste ne leur apprendrait rien de plus : et c'est pour cela que cette intervention ne s'est pas produite, et que nul sage et nul empereur n'ont jugé utile de la simuler. C'est pourquoi la croyance au Ciel est universelle, naturelle et logique. Pour un Chinois, croire à Dieu, c'est croire à lui-même. Dans ces conditions-là, il n'est point d'athées.

Dans la pratique journalière, la conséquence est que, si l'Être Suprême est intéressé aux évolutions de la création, et notamment de l'Humanité, il est très indifférent à ce que l'Humanité s'occupe de lui. Dès lors, point de sacrifices, point de crainte, point d'aumônes et de dons faits au nom de cette crainte : le Seigneur du Ciel couronne cette création sortie de lui, en attendant qu'elle se perfectionne au point de rentrer en lui. Celui-là, qui est la source d'où naît le fleuve, et la mer où il se répand et se perd, ne saurait être l'ennemi des flots qui le composent, à aucun moment de sa course. Et ainsi, sans nier les imperfections qui sont l'inévitable cortège de la divisibilité, le Jaune a de lui-même, de son esprit, et de ses conceptions, une idée de dignité, que lui vaut sa continuité céleste, et qui ne ressemble en rien à l'abaissement où les religions révélées précipitent la créature humaine.

L'absence d'idéal religieux dans les motifs de ses actions est-elle, pour les races jaunes, la cause de la stagnation séculaire où leur civilisation s'engourdit ? Nul ne le pourrait dire. Mais cette absence de religiosité, en supprimant un puissant

[1] Il importe de dire dès maintenant que Fohi n'est ni un homme ni un mythe, mais la désignation d'un agrégat intellectuel, comme fut ailleurs Hermès.

[2] Le mot Ciel est la traduction du caractère métaphysique Thien, par quoi l'écriture idéographique représente l'idée totale que l'occident appelle Dieu.

ferment de discorde, épargna bien des secousses à leur histoire. Et ce manque de sentimentalisme, en leur donnant l'incuriosité pratique de l'au-delà, et en ramenant leurs regards et leurs désirs vers la terre paternelle et nourricière, les rendit plus facilement et immédiatement heureux.

En tous cas, il faut toujours avoir présentes à l'esprit, au moment où l'on étudie et pénètre la Tradition Primordiale, ces deux formules qui sont la base de toute la science extrême-orientale : l'abaissement de l'homme n'est pas un élément nécessaire de la grandeur du ciel : la souffrance de l'homme n'est pas un élément nécessaire de son évolution.

CHAPITRE II

LE PREMIER MONUMENT DE LA CONNAISSANCE

Ce n’est pas seulement par un raisonnement chronologique que nous sommes conduits à rechercher dans la race jaune le monument *le plus ancien* de la connaissance ; c’est par un raisonnement psychologique et logique, que nous sommes amenés à constater chez eux le monument *le plus exact* de cette connaissance.

Les Jaunes étant essentiellement traditionnels, l’essence de leur philosophie devait résider dans les livres les plus reculés : ceux-ci, écrits à des époques lointaines, où les besoins de l’homme étaient moindres, et où l’ardeur de ses désirs ne le portaient pas à obscurcir, sciemment ou inconsciemment, la vérité, devaient être la source de tous les enseignements ultérieurs. La piété filiale des Chinois considérait donc que tout ce qui pouvait intéresser l’homme était contenu *virtuellement* dans les premiers livres, et que toutes les réponses à tous les problèmes y étaient potentiellement incluses : les solutions et les éclaircissements, nécessaires aux sciences nouvelles, devaient se trouver dans les lois antiques, en germe, et devaient être développées dans un sens analogique aux solutions qu’ils donnaient aux sciences des époques où ils furent composés. La conviction de cette synthèse, si puissante qu’elle comprenait dans l’œuf tous les efforts concevables de l’esprit humain, fait le fondement et la certitude de toute la philosophie asiatique, et a développé l’esprit analogique et déductif de la Race Jaune.

Cette tournure d’esprit, qui vénère les institutions et les doctrines du passé, – jusqu’à y subordonner les actes du présent et les spéculations de l’avenir – est aussi une manière d’honorer, jusque dans sa parcelle primitive, l’Ancêtre commun dont la race est sortie. Elle devait avoir un double résultat : d’abord, de conserver, à travers les vicissitudes des âges, les livres de la plus haute antiquité, dans toute leur intégrité, et avec une fidélité parfaite ; ensuite, d’empêcher les divisions des esprits, les antagonismes des systèmes, et de créer, dans un seul courant d’enseignement, une école unique, tenant d’un même auteur, appliquant au même but, par les mêmes moyens, toute l’ingénieuse ténacité de la race. Ce double résultat fut atteint ; on verra de quelles conséquences il devait être pour la vie intellectuelle, politique et historique de la race.

Le premier livre de la Chine – qui est aussi et de beaucoup le premier livre du monde – remonte à l’empereur Fohi, premier des souverains du cycle historique des Jaunes. Tout entourée qu’elle soit de légendes, surajoutées par un respect naïf et populaire, son existence n’est ni contestable ni contestée. Il régna sur ce qui

s'appelait alors la Chine, à partir de l'an 3468 avant l'ère chrétienne. Cette chronologie est assise, nous l'avons dit, non pas sur des calculs modernes plus ou moins fantaisistes, mais sur la description précise de l'état du ciel à l'époque où régna Fohi[1].

Disons de suite qu'il ne faut pas attribuer personnellement à Fohi les doctrines passées à la postérité sous son nom. Fohi, comme tous les souverains de ces époques lointaines, fut un savant, un mage, un chef d'école ; c'est même précisément pour cela qu'il fut choisi comme souverain par sa race (la Chine en effet n'a de dynasties héréditaires que depuis l'an 2199 av. J. C.). Fohi eut des amis, des disciples, des ministres. Tous ceux-là firent, des doctrines de Fohi, des gloses, des interprétations, dont les hexagrammes impériaux avaient du reste besoin ; et tout ce bagage, amalgamé et confondu, devint la « Doctrine de Fohi » : « *Fohi* » est la raison sociale d'une école métaphysique, et de quelques siècles de la pensée humaine.

L'œuvre de Fohi consiste en trois traités, dont deux sont perdus ; les écrits contemporains n'en mentionnent que les titres ; ce sont : le *Lienshan* (chaînes de montagnes), c'est-à-dire le Livre des Principes Inaltérables, contre lesquels rien ne peut prévaloir : – le *Koueïtsang* (retour) c'est-à-dire le Livre ou toutes les questions doivent être ramenées pour trouver leur solution.

Le troisième traité, qui est le « *premier monument de la connaissance humaine* » porte le titre de *Yiking* (Changements dans la révolution circulaire). Ce titre rappelle que toutes les modalités apparentes du créateur dans la création sont étudiées dans soixante-quatre symboles (les hexagrammes) *formant cercle* et dont le dernier est relié intimement au premier (c'est ici la première occasion de faire remarquer que le Jaune emploie souvent le dessin au lieu de la parole, pour laisser à une idée déterminée toute sa synthétique ampleur).

Il n'est pas douteux – précisons-le de suite – qu'il y ait eu des monuments écrits antérieurs aux traités dont le Yiking est le troisième. Ces monuments ont été écrits, ou dessinés, ou sculptés, sur le « Toit du Monde », berceau unique de l'humanité, à l'aide de signes que toute l'humanité comprenait, avant qu'elle se fût divisée par des migrations diverses, et qu'elle eût ainsi perdu la conscience de sa totalité. Ce qu'est cette écriture unique, on ne le saura sans doute jamais qu'à l'aide d'approximatives appréciations ; car un paléographe ne reconstruira pas une écriture au moyen d'un jambage, comme Cuvier reconstruisait un mammouth au moyen d'une jambe. Mais c'est de cette écriture unique que découlent, à des époques concordantes, et par des procédés de déformations parallèles, les hiérogrammes Chinois et les hiéroglyphes Chaldéens (ou suméro-acadiens). Il est possible toutefois de déterminer les influences, toutes physiques, qui présidèrent à ces déformations.

Sur ce Pamir, qui fut notre commun berceau, une même langue, une même graphie, toutes deux perdues, régnaient. Un jour, soit qu'un cataclysme ait amené sur ces altitudes le froid qui y règne aujourd'hui, soit que, à force de se pencher sur le bord rugueux des plateaux, la race humaine ait pris le vertige des plaines inconnues,

[1] Les Chinois ont cela de commun avec les Indous, les Egyptiens et tous les peuples qui, détenteurs d'une Tradition, veulent en conserver une sérieuse chronologie.

un jour vint où les hommes, par les fleuves qui prenaient naissance aux plateaux primitifs, descendirent aux niveaux inférieurs. Ainsi ceux du Sud, les futurs Rouges, par le Dzangbo et le Sindh, ainsi ceux de l'Ouest, les futurs Blancs, par le Syr et l'Amou, ainsi ceux de l'Est, les futurs Jaunes, par le Hoangho et le Yangtzé, tous, sans regarder en arrière, quittèrent la montagne ancestrale qui fut le nombril du monde. Parmi eux, les vieillards et les savants emportèrent la Sagesse et la Tradition.

Or, sur les rives fertiles des fleuves, sous le bénévole et chaud soleil de l'Extrême-Orient, les peuples de l'Est, policés peu à peu, trouvèrent le bac-chi (cay gio, phaong-moc), des fibres duquel ils tirèrent un papier fin, souple, et des pinceaux plus doux que la soie, merveilleux instruments entre leurs doigts agiles d'ouvriers artistes. Par ces moyens subtils de transmission, les linéaments primitifs prirent la figure de dessins agrémentés de pleins et de déliés, sous la légèreté du pinceau et l'habileté de la main.

Or, dans les espaces tortueux qui s'étendent à l'ouest des Thianshan, sous le soleil dévorant des Mésopotamies, les peuples trouvèrent à la surface du sol les granits, les diorites, les marbres, les pierres brillantes et dures, qui, amoncelées en remparts, assirent sur des bases presque indestructibles les monuments de la puissance et de la science Chaldéennes. Alors, saisissant le marteau, les peuples de cet Orient taillèrent, à l'aide de pointes d'acier, les caractères primitifs, qui, s'enlevant au ciseau sur la surface des marbres, s'étoilèrent en triangles aigus, et s'allongèrent en lignes rigides.

Bientôt ces différences, dues seulement d'abord aux difficultés graphiques rencontrées dans la nature, entrèrent dans l'essence des hiéroglyphes, et constituèrent, par les déformations successives des caractères, au fur et à mesure des civilisations divergentes, des écritures dissemblables. Mais malgré tout, le caractère essentiel des représentations demeure le même ; l'esprit d'un synthétique reconstitue le type primitif, et découvre, sous le voile des plus diverses apparences, le même signe hiéroglyphique, lumineux et triomphant.

Or c'est précisément parce que Fohi connut que les hiérogrammes du 35ème siècle avant le Christ n'étaient que des déformations de l'écriture primitive, et étaient donc des représentations insuffisantes pour des pensées abstraites et générales, qu'il employa, pour fixer la Tradition de la seule manière qui convenait, c'est-à-dire synthétique et universelle, les symboles linéaires des *Trigrammes*.

Car l'écriture du Yiking est de deux sortes : le *trigramme* pour le texte même de Fohi : l'*hiérogramme* (caractère primitif ou *Koteou*) pour les gloses et paraphrases de l'École de Fohi.

La trame du Yiking consiste donc en soixante-quatre hexagrammes, ou trigrammes doubles ; ces soixante-quatre types proviennent, par une révolution en sens inverse de deux cercles concentriques, des huit trigrammes ; ces trigrammes proviennent des quatre digrammes ; et ces digrammes, des positions diverses du trait plein — et du trait brisé – –

Ces deux traits sont les figures symboliques représentatives les plus simples qui aient jamais existé. Où l'empereur Fohi prît-il un symbolisme si naïf ? Là comme ailleurs, et pour l'écriture traductrice de la pensée comme pour la pensée elle-même, Fohi ne s'adressa ni aux interventions célestes ni aux puissances invisibles, mais bien

à la nature qui en environnait et qui enchantait sa race. C'est à hauteur d'homme que, dans sa logique indiscutable, il prenait le truchement de la Tradition qui devait éclairer et guider l'humanité. En effet le livre historique des « Rites de Tsheou » dit que : « Avant de tracer les trigrammes, Fohi regarda le ciel, puis baissa les yeux vers la terre, en observa les particularités, considéra les caractères du corps humain et de toutes les choses extérieures ». C'est-à-dire que les deux traits indiquent un état double, ou mieux, l'égalité de deux états, communs à toute la création. Il convient de rapprocher de ce symbole en ligne droite, le même symbole en ligne circulaire, connu de toute l'antiquité orientale, et rajeuni par les Taoïstes, l'*Yn-yang*, représentation du principe double, actif-passif, masculin-féminin, lumineux-obscur, positif-négatif, etc., qui, lorsqu'il est divisé en ces deux parties par des observateurs analytiques, produit la fatale erreur du Bien et du Mal, mais qui, indissolublement un en essence (malgré l'aspect que la représentation matérielle est contrainte de lui donner) constitue, le *Taiky* ou *Grand-Extrême*, énergique et absolu symbole, gravé au fronton de tous les Temples, et que Laotseu a mis en tête de toutes les doctrines asiatiques.

Le trait sans solution de continuité représente l'actif : le trait avec solution de continuité représente le passif ; et aux traits comme aux principes, Fohi reconnaît l'essence et l'unité de la perfection, dont ils ne sont que des aspects. Gardons-nous bien, ici plus encore qu'en aucun autre lieu du monde, de confondre la chose avec la forme détériorée sous laquelle nous pouvons seulement la figurer, et peut-être même la comprendre : car les pires erreurs métaphysiques, les pires cataclysmes moraux sont issus de l'insuffisante compréhension et de la mauvaise interprétation des symboles. Et rappelons nous toujours le dieu Janus, qui est représenté avec deux figures, et qui cependant n'en a qu'une, qui n'est ni l'une ni l'autre de celles que nous pouvons toucher ou voir.

Telle est l'interprétation du symbolisme des traits des hexagrammes de Fohi ; elle montre bien que le Yiking est un livre universel et non pas un traité d'astronomie, comme ont prétendu les japonais et des Latins japonisants[2].

Les hiérogrammes qui constituent les gloses et paraphrases de l'École de Fohi (dont les principales sont les « formules » de Wenwang) sont écrits en caractères primitifs, appelé *Koteou* ; ces caractères sont l'origine des « clefs » qui existent encore, à l'heure actuelle, dans l'écriture idéographique jaune. Nous n'avons plus, sur les papiers de l'Extrême-Orient, l'écriture même de l'École de Fohi ; et l'on pourrait douter de sa valeur et de ses formes, si cette écriture, qui n'a pas subsisté au pinceau dans les manuscrits, n'avait pas, comme le roc, et sculptée dans le roc, résisté au temps et aux révolutions. Les hiérogrammes en question se retrouvent dans la célèbre inscription de Yu, sur la montagne de Heng-Chan, et conservée à Si-ngan-fou, première capitale de la Chine historique, ville qui reste, non seulement le plus épique souvenir de l'antiquité Chinoise, mais qui est encore, à l'heure présente, le refuge

[2] Bien que cette opinion soit un peu celle de M. Philastre, saisissons cette occasion de recommander la traduction qu'il a faite du Yiking et qui est unique, à cause de la connaissance qu'avait l'auteur des caractères chinois et du caractère des Chinois. La cause profonde qui a donné à M. Philastre une immense érudition est celle qui a brisé sa carrière diplomatique (Annales du musée Guimet, Tomes VIII et XXIII). Voir le chap. IX.

sacré qui abrite victorieusement les souverains de la Chine moderne contre les tentatives guerrières de l'Europe coalisée.

En dehors de sa valeur sculpturale, cette inscription est trop intéressante pour que nous ne la mentionnions pas textuellement, au moins en partie. Elle est en effet, contemporaine du déluge hébreu, et elle en parle. Elle remonte exactement à 2276 av. Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elle est antérieure de cinq siècles aux plus anciens hiéroglyphes égyptiens.

« Soulagez-moi, mes conseillers, dans l'administration des affaires. Dans l'ouest et au delà des montagnes, les grandes et les petites îles, les plateaux habités, les demeures des oiseaux et des quadrupèdes, sont au loin inondés. Avisez à cela, faire écouler les eaux, et élevez des digues, pour empêcher un nouveau débordement ». Et plus loin : « Il y a longtemps que j'ai complètement oublié les miens, afin de réparer les maux de l'inondation ; mais à présent je puis me reposer : la confusion de la nature a disparu : les grands courants qui venaient du Midi se sont écoulés dans la mer ».

Il y a évidemment longtemps que l'on sait que le déluge biblique fut une inondation partielle et un assez médiocre cataclysme ; mais chacun estimant les choses d'après le bien ou le mal qu'elles lui procurent, l'empereur Yu ne voyait qu'un débordement provincial là où l'historien hébreu voyait la destruction de la nature, et par conséquent le doigt de son Jéhovah ; quelques digues devaient prévenir une inondation analogue, et c'est le ministre des travaux publics qui remplace ici la colombe de l'arche. Une fois de plus, l'inscription de Yu nous invite à ne pas prendre à la lettre les affirmations grandiloquentes des petites nations, et à nous souvenir, par exemple, que, au 22ème siècle avant Jésus-Christ, il ne fallait pas beaucoup d'eau pour noyer la race et la puissance juives[3].

Les gloses qui accompagnent les hexagrammes de Fohi – et qui sont toutes transcrites aujourd'hui dans l'écriture idéographique moderne – comprennent : les formules du prince Wenwang, fondateur de la dynastie des Tsheou (1154 av. Jésus-Christ) ; les formules de Tsheou-kong (1122 av. Jésus-Christ) ; les « Dix coups d'aile » de Kongtzeu (Confucius : vers 500 av. Jésus-Christ) ; le « commentaire traditionnel » de Tchengtze (vers 1150 ap. Jésus-Christ) ; et le « *sens primitif* » du célèbre Tsouhi (1182 ap. J. C.). Chacun de ces commentateurs éclaira le texte de Fohi et de Wenwang des lumières préférées de son esprit. Et comme ce texte est synthétique et universel, nous en verrons passer, les uns après les ·autres, les sens métaphysique, politique, magique, moral, social ou divinatoire, suivant les penchants particuliers des exégètes.

Seule, leur audace tranquille égale la simplicité de leurs raisonnements. Rappelons-nous que Fohi et Wenwang – Fohi surtout – se considéraient comme des

---

[3] L'inscription de Yu contient bien autre chose : si on sait la lire, comme il convient, dans les trois plans successivement. Nous y reviendrons plus tard dans un article spécial, où nous analyserons, en dehors de cette observation sur le déluge biblique, les instructions de l'Empereur Yu à ses conseillers et à ses disciples, dans les trois mondes.

truchements du Verbe Eternel, sans nécessité d'imaginer un divin intermédiaire entre ce Verbe et eux.

C'est pourquoi le Yiking, dont nous allons commencer l'analyse directe, s'ouvre-t-il par l'étude *tangible* de l'Unité et de la Perfection, c'est-à-dire par l'étude humaine du ciel. Et nous n'obéissons pas à l'amour du paradoxe, mais à celui de la véracité, en plaçant, au départ de cette étude, les « *Graphiques de Dieu* ».

Que le sens de la formule soit enveloppé de ténèbres, cela n'est pas douteux : ces ténèbres sont dues, pour une grande part, à l'habitude synthétique du raisonnement chinois, et au caractère idéogrammatique de leur graphique. Je cite ici M. Philastre : « Le caractère chinois n'a jamais de sens absolument défini et limité ; le sens résulte de sa position dans la phrase, et aussi de son emploi dans *tel ou tel autre livre*, et de l'interprétation admise en ce cas. Le mot n'a de valeur que par ses acceptions traditionnelles ». Ici l'obscurité du texte et des commentaires apparaît, au surplus, comme une volonté arrêtée de donner, au même assemblage de caractères, des sens parallèles et également vraisemblables, qui peuvent être lus et compris d'autant de façons qu'il y a de degrés dans l'entendement, de sciences dans l'humanité, et de mondes dans l'univers intellectuel. À ces caractères spécifiques nous reconnaissons que le Yiking est bien le « *Livre* », sans épithète, qu'il est à la fois synthétique et abstrait, logique et divinatoire, politique et métaphysique, ontologique et moral, et que les écoles de la Chine n'ont pas tort en le consultant et en le citant sous tant d'aspects.

La voie de l'étude des philosophies chinoises n'est pas tracée comme celle des philosophies occidentales ; et il est impossible de dégager la pensée chinoise d'une certaine ambigüité ; nos intelligences y verraient, plutôt que cette ambigüité volontaire, un certain trouble, indice d'une impuissance de raisonnement. Rien ne saurait être plus faux qu'un tel point de vue. La science orientale diffère de la nôtre, non seulement à cause de la race et du pays, mais aussi à cause de l'époque. Il ne faut pas s'attendre à trouver, dans les descendants de Fohi et dans les contemporains de Laotseu, ces affirmations nettes et franches, dont nous tirons une singulière vanité, affirmations qui sont sans doute exactes, mais qui, à force d'être étroites et strictes, ne renferment qu'une minime partie de vérité ; toutes ces portions infinitésimales, affirmées les unes à côté des autres, et indépendamment les unes des autres, par nos esprits analytiques, cachent la vérité entière à nos yeux délicats et myopes. C'est ainsi qu'un visage se reproduit, avec les pires déformations, dans un miroir taillé à mille facettes juxtaposées en des plans différents. Les discussions microscopiques nous ont rendus inaptes à goûter et à saisir les larges synthèses. Je comparerai volontiers le sentiment de l'occidental transporté en Chine, à celui d'un paysan des plaines, enlevé subitement au sommet du Mont-Blanc ; ses sens, inaccoutumés des profondeurs et des horizons lointains, le frisson inconnu du vertige, l'empêcheraient de goûter la splendeur du paysage. C'est un sentiment d'inquiétude analogue, qui nous saisit devant les systèmes et les modes du raisonnement chinois, mal préparés que nous sommes, par défaut d'accoutumance, à saisir, dans cet ordre inaltérable régissant l'univers, autre chose qu'une théorie compliquée, dans les espaces et les profondeurs de laquelle nos esprits mal perspicaces s'impatientent, se rebutent et s'égarent, avant de l'avoir comprise.

Celui qui veut s'initier à la Tradition Primordiale, que nous offre le premier monument de la connaissance, doit être prévenu ; il se sentira envahi d'un trouble vague et singulier, non seulement à cause de l'universalité de la synthèse, mais aussi à cause de la généralité des termes employés, de l'impropriété forcée des interprétations, et du manque total de préparation, où se trouvent les occidentaux, de lire et décrire, dans une langue analytique, ce qui n'a son sens parfait et sa valeur entière que dans les idéogrammes. Pour quiconque voudra pénétrer profondément l'intime de cette science et de cette pensée, c'est dans les livres originaux, et non dans un résumé scolastique, moins encore dans une adaptation étrangère, qu'il devra chercher l'aide et la clarté nécessaires. C'est là le grand défaut des ouvrages des sinologues les plus distingués, comme Stanislas julien et tant d'autres, à qui un long séjour dans le pays chinois, au milieu des lettrés chinois eût donné, sans conteste ni hésitation, les solutions qu'ils cherchaient en vain, parmi d'ingrats travaux, à la Sorbonne ou au Collège de France ; c'est un séjour très long qui a permis à. M. Philastre ses travaux sur le Yiking ; c'est le séjour en Extrême-Orient qui eût permis aux missionnaires, et entr'autres aux Pères Huc et Prémare, d'aller profondément dans l'intelligence des plus obscurs arcanes, si l'idée religieuse romaine, en vue de laquelle seule ils travaillaient, n'eût conduit leur esprit sur une seule voie, et ne les eût pas forcés à tirer de leurs travaux des conclusions singulières, auxquelles ils n'eussent pas un instant songé, si leur état ne leur en eût fait une nécessité inéluctable.

Pour ces raisons et dans ces conditions, il est impossible d'éclairer le Yiking autrement que par des philosophes et des raisonnements jaunes. Encore faut-il saisir de quelle façon il faut réclamer et appliquer cette aide. On ne doit pas le faire à la façon dont, par exemple, les commentateurs occidentaux, par des formules strictes et des déductions imperturbables, ont mis en lumière tous les beaux aspects du génie grec, par exemple, précisément parce que le génie grec, d'où sort le génie des races latines, s'arrange fort bien de nos moyens d'argumentation et de dissection intellectuelles. Mais, pour la même raison que le génie des Chinois nous paraît, à première vue, vague et abstrus, la vaste synthèse chinoise se fût trouvée, par de tels moyens, non pas divisée et éclaircie, mais morcelée et détruite, et n'eût rien laissé devant nous, qu'un corps meurtri et froissé. L'application d'un livre à l'éclaircissement d'un autre ne saurait donc s'entendre d'une manière absolue, ni pour les idées, ni pour la terminologie. Expliquer un texte par un contexte serait ici le comble de la naïveté, et aussi de l'erreur. Mais, après avoir saisi le fond de l'enseignement d'un philosophe – de Laotseu, par exemple, – se bien pénétrer de la valeur qu'il donne aux termes de l'Ancienne Étude, et, ensuite, placé devant un texte confus, à interprétations multiples, d'un des King primitifs, induire la manière dont Laotseu l'eût compris, telle est la seule manière valable d'éclairer les textes orientaux les uns par les autres, et de faire rendre leur pensée à tant de symboles. Ils semblent divergents ; ils sont seulement différents. Mais ils vont tous à la vérité unique, de même que les vagues de la mer, qui paraissent dissemblables entre elles de hauteur, de couleur, et de direction, n'en vont pas moins au même but, sous les influences constantes des moussons et des marées.

CHAPITRE III

LES GRAPHIQUES DE DIEU



Comme un enfant, à qui l'on apprend mieux à nager en le jetant brusquement à l'eau qu'en le soutenant par des ceintures et des leçons de maîtres plongeurs, il vaut mieux nous précipiter, au risque même d'y perdre pied parfois, dans la métaphysique sacrée des Jaunes. Après quelque étonnement et beaucoup d'attention, tout esprit réfléchi et sensé retrouvera sa voie.

La différence entre les conceptions, occidentale et orientale, de Dieu et de l'origine des Dieux, et de l'idée de Dieu, est primordiale et absolue. En Occident, nos langues alphabétiques donnent, à notre sujet d'études, le nom de quatre lettres, Dieu, qui est d'un concrétisme merveilleux et si précis, qu'on en voit partout les bornes ; et, insatisfaits encore de cette désignation, les occidentaux l'illustrent par un vieillard barbu tenant en main une poignée d'éclairs, ou par un triangle, au milieu duquel il y a un œil. Ici, ce que nous appelons Dieu n'a pas de nom ; il est représenté par un caractère appelé Thien (qui, en langage mandarin parlé, se traduit : ciel) ; ce caractère suppose et comprend une quantité de propriétés spéciales, non pas au ciel, mais à ce qui est dans le ciel ou derrière le ciel. Ainsi le Dieu des Jaunes, dans son appellation, n'est pas un nom particulier : c'est une idée générale. Et cependant, Fohi, le premier mage historique de la Chine, jugea que cette « idée générale » était tout à fait insuffisante, injuste, et génératrice d'erreur ; et il remplaça le caractère par un dessin géométrique, inspécialisé, aussi généralisé que possible, et dont la forme serait représentative des raisonnements qu'on peut faire pour approcher d'une idée qu'on ne saurait concevoir ; ainsi ce dessin géométrique prend la valeur d'un arcane métaphysique.

L'ambition de l'Occidental est d'être compris : l'ambition de l'Oriental est d'être vrai : en théogonie comme en métaphysique, comme en toute science transcendantale, ces deux ambitions sont exclusives l'une de l'autre. Nous ne pouvons saisir le vrai que s'il est entouré et comme emmailloté d'erreurs. Notre devoir est de toujours distinguer cette erreur, inconsciente et nécessaire, de la vérité qu'elle recouvre : il est aussi d'en diminuer l'épaisseur et la quantité, afin que, à travers cette enveloppe de plus en plus amincie, la vérité éclate enfin.

C'est dans cet état d'esprit que les mages Jaunes ont construit les graphiques de Dieu. Ces graphiques portent le générique déterminatif de « Perfection ». On énumère deux perfections, (et par suite, deux graphiques de Dieu) : la perfection active et la perfection passive[1]. Mais il n'y a, en réalité qu'une seule perfection ; et lavons de suite la métaphysique Chinoise du reproche de dualisme que lui font, à cette occasion, des esprits insuffisamment documentés.

Il n'y a qu'une seule perfection, qu'une seule idée de Dieu, qu'une seule « cause initiale de toutes choses », Cette perfection, dite « active », est génératrice et réservoir potentiel de toute *activité* ; mais elle n'agit point. Elle est et demeure en soi, sans manifestation possible ; elle est donc inintelligible à l'homme, en l'état présent du composé humain.

Lorsque cette perfection s'est manifestée, elle a, sans cesser d'être elle-même, subi la modification qui la rend intelligible à l'esprit humain ; peu importe que cette manifestation soit un acte simple de volonté, ou une action véritable ; du fait même que la perfection a agi, elle est propre à entrer dans la conceptualité ; et elle se dénomme alors la perfection passive (Khouèn). La Perfection est une et inintelligible à l'homme : pour qu'on puisse en parler, il faut qu'elle devienne, ou du moins qu'on suppose quelle peut devenir intelligible. Et ainsi on la représente par deux graphiques différents. Mais il n'y a tout de même qu'une seule et unique perfection, et qu'une seule cause initiale.

Retenons bien que notre esprit ne saisit que le nombre, qu'il n'est pas apte à saisir l'Unité, et moins encore le zéro, qui est l'unité avant toute manifestation. Retenons aussi qu'on ne peut dire qu'il y a dualisme que là où il y a deux principes contraires ou différents ; et que deux ou cent aspects d'un seul principe ne sauraient constituer ni dualisme ni multiplicité. – Ici, comme partout ailleurs, le Grand Principe est un, et c'est pour situer son unité non manifestée au-dessus de toutes les tentatives possibles de l'intelligence humaine, que le sage propose, à notre contemplation et à notre étude, non pas le principe en soi, qui ne saurait être nommé seulement sans être défiguré, mais, l'aspect du Grand Principe, manifesté et reflété dans la conscience humaine.

Je suis obligé d'insister là-dessus d'une sorte presque excessive, et je recommencerai à le faire pour l'In-yang, ou symbole du Grand-Extrême. Car il est étonnant et presque ridicule de voir des esprits excellents faire, à un système de métaphysique, ou à une tradition occulte, le reproche d'un dualisme, qui n'y a été introduit qu'à cause de l'imperfection actuelle de la mentalité humaine, et pour se laisser approcher de cette mentalité. Il y a un reproche à faire, en effet : mais c'est à eux-mêmes que ces excellents esprits doivent l'adresser, en se gourmandant d'être encore demeurés des hommes. Il faut nous y résigner : nous ne saurons jamais,

[1] Khièn et Khouèn. Ces deux termes généralisateurs sont employés pour désigner l'idée de Dieu ; nous continuons à la rendre par Perfection, terme inférieur. Mais nous répugnons à charger la métaphysique transcendantale d'une nouvelle terminologie, nous rappelant que les terminologies sont des sujets de discussions, d'erreurs, et de discrédit ; ceux qui les créent, pour les besoins apparents de leurs démonstrations, en hérissent incompréhensiblement leurs textes, et s'y attachent avec tant d'amour que souvent ces terminologies, arides et inutiles, finissent par constituer l'unique nouveauté du système proposé.

comme hommes, la vérité, et ce que nous croyons la vérité n'est pas la vérité, précisément parce que nous comprenons qu'elle l'est ou qu'elle peut l'être[2]. C'est donc avec une précaution infinie, que la Tradition comporte un aspect de la vérité – ou de Dieu – capable enfin d'être saisi par notre intelligence. Et afin que cet aspect ne soit pas prononcé (et ne donne pas lieu, par suite, à une phrase fausse ou à des interprétations mensongères), cet aspect n'est pas un caractère, n'est même pas une idée : c'est un dessin. Tel est l'arcane, linéaire et métaphysique, de la Perfection Passive (Khouèn).

Et, pour pénétrer à fond cette question et n'y plus revenir, cet aspect n'est pas un reflet. La perfection passive n'est pas un reflet de la perfection active, comme serait, dans l'eau, le reflet d'un astre, c'est-à-dire la moitié d'une fiction. La Perfection passive est absolument une entité, une entité identique, ou mieux, qui doit être identique à l'entité de la Perfection active, sauf par cette circonstance, que nous pouvons approcher d'elle. Autrement dit, la Perfection active, saisie par notre entendement imparfait, voilà la Perfection passive ; cependant elle demeure la Perfection, et c'est en cela qu'éclate sa mystérieuse réalité abstraite.

Si nous transposons la vérité numérale dans le plan divin (ou métaphysique transcendantal), nous pouvons dire que la Perfection passive est à la Perfection active comme le *un* est au *zéro*, lesquels, tout en étant des *chiffres* différents, ne sont qu'un seul *nombre*, et le premier des nombres et le *seul nombre*.

On ne saurait trop combattre cette erreur instinctive et formidable, de l'Esprit humain, qui prête à la Vérité cette multiplicité, sans laquelle il ne comprend rien et dont il est le seul exemple dans l'universalité des Esprits, et qui, par un orgueil inconscient, projette son imperfection mentale sur la face même de la divinité. Ce dualisme est à la base de toutes les erreurs métaphysiques. L'esprit humain, oubliant de raisonner la nécessaire juxtaposition de deux principes identiques absolument (juxtaposition nécessaire, afin que, par la compréhension de l'existence du second, il puisse admettre, sans le comprendre, l'existence du premier) l'esprit humain, porté à la division et à la différenciation, donne bientôt, à ces principes juxtaposés, des propriétés diverses, des apparences dissemblables, et de suite après, des sens contraires et des conséquences ennemies. Et dès lors le mal est fait ; il est irréparable, et il pourrit, à leur racines, les sciences et les religions. Et il y a pis : l'homme, qui ne peut demeurer constamment un métaphysicien, un logicien et un raisonneur, devient rapidement un sentimental, un sensitif, un sensuel. Il traîne avec lui, dans ce nouveau domaine, l'erreur qu'il a créée dans le plan mental, et dont il est le seul responsable. Et sur ce plan inférieur, il crée, à l'image monstrueuse de son dualisme métaphysique, les relativités du Bien et du Mal ; et il dresse des lois ; et il érige des conventions, et il se martyrise lui-même de ses préjugés, et avec les larmes et le sang qu'il fait ainsi répandre, il consolide son œuvre détestable : il met ce dualisme moral sous la protection du dualisme métaphysique inventé par son ignorance et son

---

[2] Car, si la vérité est parfaite et que nous ayons la vérité, nous participons à la perfection, et nous sommes des dieux : cette supposition paraît ridicule ; ou bien, si nous sommes imparfaits et si nous possédons la vérité, c'est alors que la vérité n'est point parfaite ; et cette fois, la supposition est vraiment ridicule.

orgueil ; et ainsi, gardien de sa propre prison, il construit, de ses mains illogiques, la géhenne incompréhensible, stupide et mensongère, qu'est l'agrégat social contemporain.

La représentation graphique de la Perfection, telle qu'on la voit en tête de cet article, est conçue d'après le symbolisme le plus simple. Le *dessin* de l'idée infinie étant indéfini, ne comporte rien de mieux qu'un élément sans commencement ni fin ; et ainsi c'est la ligne droite indéfiniment prolongeable de part et d'autre : elle se termine bien entendu dans le graphique, par la limite de la nécessité matérielle, mais elle ne se termine point dans la pensée, ni dans la supposition. C'est en cela que, malgré l'apparence, le symbolisme de la ligne droite est supérieur à celui de la ligne courbe fermée, ou de la circonférence : celle-ci, semblable au serpent qui se mord la queue, populaire et fausse apparence de l'Éternité, semble ne se point terminer en circonvoluant indéfiniment sur soi-même ; mais, en réalité, et avec précision, elle enclôt un espace, elle détermine une surface, qui est le cercle, qui a une mesure, et qui est donc fini. Et rien ne peut empêcher cette détermination, c'est-à-dire cette infériorité et cette insuffisance notoire du symbole.

Au contraire la ligne droite, à mesure qu'on la prolonge, par une supposition perpétuelle, *se dépersonnalise*, et est la propre image de l'*indéfini*, puisqu'elle ne détermine, n'enserre, *ne définit rien*. Bien mieux : si je suppose un plan quelconque engendré par cette droite, j'ai l'indéfini de l'espace ; et si je suppose simultanés tous les plans engendrés par cette droite indéfinie, j'ai le « *volume universel* », c'est-à-dire le symbole de l'infini. Et c'est pourquoi on voit la supériorité, presque toujours méconnue, de la ligne droite sur la circonférence, en tant que représentation symbolique.

Si maintenant nous pensons la Perfection, c'est-à-dire si notre pensée fait, de la Perfection active, la Perfection passive, nous reconnaissons l'identité absolue de ces entités quant au fond, sinon quant à la forme ; et nous attachons, par le seul fait de notre pensée, à la perfection passive, l'idée de notre multiplicité et de notre divisibilité (caractère spécial de la modification humaine et de la pensée, spécial à l'état humain).

Ainsi le symbole de la perfection passive doit être en tout point celui de l'active, et doit engendrer en plus l'idée de la multiplicité (le « *plus* » déterminatif est un « *moins* » métaphysique). C'est pourquoi le symbole de la Perfection passive sera la ligne droite indéfinie, avec une série indéfinie de solutions de continuité. Telle est la signification du trait brisé au point de vue de la divisibilité de l'Être, c'est-à-dire au point de vue de la multiplicité des actions et des formes. Et ainsi nous possédons deux symbolismes justes, puissants, et simples : c'est sur eux que sont construits les trigrammes de Fohi, les hexagrammes du Yiking, et les soixante-quatre arcanes de l'Évolution.

Comme nous l'avons déjà dit, la Perfection active n'agit pas, mais elle est « grosse » de toute action, et, *au point de vue humain*, le *principe action* est la preuve de sa perfection, et le commencement de la possibilité de son intellection. C'est pourquoi, s'adressant à des êtres humains, et désirant leur faire comprendre la plus

haute portée humaine de la Métaphysique, le mage chinois met en première ligne *l'activité*[3] : et la suprême marque de l'activité, pour la perfection, est la faculté d'*engendrer parfaitement*, c'est-à-dire de se reproduire soi-même sans secours. Cette idée, toute naturelle – et que, sans faire le moindre jeu de mots, on peut appeler *l'idée-mère* – se traduit dans le symbolisme graphique, en doublant le signe de la perfection (active ou passive, trait continu ou trait brisé) par un trait semblable. Ainsi est formé le digramme. Ce digramme est précisément la représentative symbolique du Père et de la Mère, c'est-à-dire des moyens de la conception ; ainsi les deux traits conçoivent le troisième ; le Père et la Mère engendrent l'enfant ; et, dans le symbolisme, le trigramme immédiatement sort du digramme, qui n'est pas un état permanent, mais un *passage* de l'Unité à la Triade. Telle est la genèse des trigrammes de Fohi.

Appuyons sur ce fait, d'une profonde conséquence métaphysique et morale, que l'état digrammatique n'existe que comme un instant. Dans l'œuvre formidable du Yiking et de tous ses commentaires, l'existence du digramme est mentionnée une fois, sur la valeur typographique d'une ligne de lettres occidentales. Ainsi il est précisé, par un volontaire silence, que ce n'est pas un état logique, mais seulement un instant nécessaire entre l'Unité et la Trinité. Seul le Père vaut d'exister, et l'androgyne éternel ne se sépare que pour se féconder lui-même. Et l'instant est *mathématique* ; le père et la mère n'existent que pour créer : au moment de la création, ils sont unis et ne forment qu'un ; au moment où ils se séparent, le germe existe, et ils sont déjà trois[4]. – On peut s'intéresser à pousser ce principe dans tous les mondes : ainsi il n'est point de bien et de mal hors de la relativité humaine ; ainsi il n'est point d'union de l'âme et du corps hors de l'esprit ; ainsi, pour parler catholique et Kabbale, il n'est point de Père et de Fils sans Saint-Esprit : le mystère chrétien de la Trinité devient un axiome ; et les sociétés et les religions, qui négligent le Verbe de Saint jean et le Paraclet, ne sont que d'illogiques et monstrueuses agglomérations. Nous laissons à nos lecteurs, qui sont évidemment informés sur toutes ces questions, le plaisir, à la fois délicat et facile, de tirer de ce théorème métaphysique toutes les déductions qu'il comporte.

Naturellement les trigrammes composés des mêmes traits sont ceux de la Perfection. En composant ensemble, dans toutes positions possibles, le trait continu et le trait brisé, on obtient huit trigrammes, qui sont les « Trigrammes de Fohi » et la base de tout le symbolisme métaphysique des Jaunes.

De ces trigrammes sortent les hexagrammes qui constituent la trame du Yiking. Pratiquement, mécaniquement pour ainsi dire, ils « évoluent » les uns par les autres. En doublant les trigrammes initiaux, c'est-à-dire en les écrivant deux fois l'un sur l'autre, et en les inscrivant comme on inscrit un octogone dans un cercle, on obtient le tableau magique, appelé dans le peuple : *Hado*. Si, autour du centre unique, on fait

---

[3] Le caractère Khièn qui représente la Perfection dans l'idéogrammatique, se traduit, en langage, par ce terme : *l'Activité du Ciel*.

[4] Et dans la pratique, le Jaune calcule ses années de telle sorte qu'il compte dix mois au jour de sa naissance.

tourner de gauche à droite le cercle des trigrammes extérieurs, et simultanément, de droite à gauche, le cercle des trigrammes intérieurs, on obtient soixante-quatre situations de six traits, différentes les unes des autres, qui constituent les soixante-quatre arcanes de l'Évolution, la soixante-cinquième situation étant exactement la première, et reproduisant les deux hexagrammes de la Perfection. L'explication, les formules et les commentaires de ces séries forment précisément le Yiking, dont est justifié ainsi, même graphiquement, le titre de : « *Changements dans la révolution circulaire* », en même temps qu'est symbolisé, dans toutes ses modifications et dans sa transformation finale, le dogme fondamental de la Tradition extrême orientale. Nous développerons d'ailleurs en son temps ce symbolisme si simple et si parfait.

Il y a une raison profonde au doublement des trigrammes et à leur conversion en hexagrammes ; cette raison, à la fois humaine et métaphysique, est familière à chacun. Le trigramme – ou, pour généraliser, l'idée ternaire qu'il représente – est l'image d'une entité métaphysique réellement existante, mais éloignée de l'humanité à l'infini, et tout au bout et au-dessus de son horizon intellectuel. Il se reflète dans notre entendement comme un objet se reflète dans l'eau qui baigne sa base, ou comme, en pleine mer, la lune, dans l'océan où elle va sombrer. Ainsi, le trigramme céleste et son reflet dans notre raison produisent l'hexagramme. Et ici encore éclate le principe ternaire ; car le ciel ne se reflète sur la terre qu'à travers le cœur de l'homme ; car le monument ne se réfléchit dans l'eau que grâce à la lumière du jour ; car l'âme n'influe sur le corps que par l'intermédiaire de l'Esprit ; car le Fils ne communique la grâce du Père, et le Père ne répand les mérites du Fils que par la vertu de l'Esprit-Saint – *Trois* fait *un*, par l'effet d'un *deux* fugitif et latent. Et l'hexagramme est un *ennéagramme*, dont le trigramme céleste est réel, dont le trigramme humain est un reflet, et dont le trigramme spirituel s'inscrit en des milieux si ténus et si fluides qu'il ne laisse nulle part de trace et de témoin, et que la logique seule indique la nécessité de son existence.

On peut remarquer dès maintenant, on remarquera davantage encore par la suite, à combien de pensées universelles la tradition extrême orientale, pour lointaine et reculée qu'elle soit, a donné naissance. À chaque instant, dans le cours de ces études, qui paraissent plus rébarbatives qu'elles ne le sont en réalité, l'application de l'ancien principe jaillira, claire et indubitable, à nos propres méthodes et à nos traditions occidentales, que des siècles de civilisation blanche ont transformées, en les croyant perfectionner ou expurger. Et ce sera à la fois une grande facilité pour la compréhension de la doctrine, comme ce sera aussi un puissant réconfort pour les intelligences synthétiques à qui nous voulons nous adresser, de voir que le lien n'est pas rompu, et que jamais il ne pourra l'être, qui nous rattache à la commune origine, d'où nous venons tout aussi bien que Fohi lui-même, et où nous retournons tout aussi bien que les plus respectueux tenants de Fohi. Nous n'avons rien à créer, rien à inventer, rien même à expliquer par de nouveaux moyens : nous n'avons qu'à ne point perdre ce qui nous reste, et à retrouver ce que nous avons égaré. Et qu'on nous permette de dire ici tout haut ce que pensent tout bas, et ce que savent tous les métaphysiciens et les occultistes de tous pays. Dans l'obscuration et l'oubli des sciences sacrées, il y a une question de race et de latitude. Les savants de la Chine et de l'Inde n'ont rien oublié, mais nous avons été séparés d'eux par des barbares. Seuls

les Ninivites, destructeurs des sciences védiques, et les Sémites, copistes insuffisants et cruels des sciences égyptiennes, ont créé un hiatus entre l'antiquité et la contemporanéité, entre la science orientale et la recherche occidentale. C'est en passant à côté, à travers, ou par dessus ces races médiocres, que nous retrouverons notre voie, et que l'humanité moderne se rattachera dignement à ses ancêtres du cycle de Ram. Si la suite de ces études parvient à prouver ces propositions au plus grand nombre, nous aurons commencé notre œuvre par le meilleur.

Mais dès aujourd'hui, après cette simple détermination des « *graphiques de Dieu* », précisons combien admirable est la science que nous suivons, combien simple est la méthode que nous employons. Nous avons déclaré l'Être-Dieu, ou la Perfection, inintelligible à l'homme. Et il l'est en réalité. Nous avons constaté combien les systèmes religieux, en honneur parmi le gros de l'humanité, cherchaient à défigurer Dieu, à le rapprocher de nous, afin de le faire pénétrer par notre entendement. Ces systèmes détruisent volontairement l'idée métaphysique, et ne nous offrent donc plus que l'erreur ; ou bien, en établissant l'anthropomorphisme, ils nous présentent une thèse aussi grossière que le fétichisme des races non cultivées. Et malgré ces déformations, ils n'arrivent point à nous satisfaire.

À la suite de la Tradition Primordiale, nous n'avons pas voulu, nous n'eussions pas pu d'ailleurs, imiter ces transformations amoindrissantes. Dieu – la Perfection - nous demeure et nous demeurera inintelligible tant que nous-mêmes nous demeurerons des hommes. Mais cette perfection que nous n'avons pu comprendre, que nous n'avons pu ni discuter, ni raisonner, ni nommer, nous l'avons dessinée ; et en la dessinant, *nous ne lui avons point donné de contours* ; nous ne l'avons pas *finie* ; mais nous la connaissons de nos yeux. Par une suite de raisonnements logiques et métaphysiques, sans avoir établi une seule proposition *a priori*, sans avoir exigé l'acceptation d'un seul *postulatum*, sans avoir imposé la croyance au moindre mystère, nous avons, en six lignes, symbolisé parfaitement, sans la détruire et sans l'amoindrir, cette notion de Dieu que nul, sauf Dieu lui-même, ne saurait nommer et comprendre. Ce tracé simple, cette abstraction linéaire, cet arcane métaphysique, nous sentons profondément qu'il est, et ne saurait être autrement qu'il n'est ici présenté. Et nous tenons en main cet instrument merveilleux, par lequel nous pouvons poser sûrement la représentation idéale, entière et axiomale de l'inintelligible. Nous ne le comprenons pas : nous ne le nommons pas : nous ne l'écrivons pas – Nous le voyons.

Et c'est lui, ce symbole plus admirable que les plus magnifiques idées concevables au cerveau humain, qui sera ici la base et le départ de toutes nos propositions, de même que ce qu'il représente est le but immanquable de notre existence et de nos efforts.

CHAPITRE IV

LES SYMBOLES DU VERBE

Comme déjà nous l'avons dit, l'esprit de généralisation, qui fut l'esprit philosophique de l'humanité, avant l'invention des analyses et des méthodes de dissection par l'esprit scientifique appliqué et mécanique des modernes, l'esprit de généralisation est demeuré intact parmi les races orientales ; et c'est la méthode synthétique, mathématique et logique, qui fait le fonds des livres traditionnels les plus antiques, que le respect des peuples dépositaires nous a transmis incorrompus et intangibles jusqu'à nos époques extrêmement civilisées et individualistes.

Cet esprit généralisateur fait, avec une multiplicité indéfinie, des applications d'un même axiome ou d'un même principe à toutes les sciences, à tous les états sociaux, à tous les mondes intellectuels, à tout ce qui peut être fait, dit ou pensé dans tous les lieux et à toutes les époques de la stase humaine et universelle.

Et plus un axiome paraît fondamental, plus un principe paraît éternel en son concept et juste dans sa traduction graphique, plus les applications sont recherchées avec ardeur et déterminées avec précision.

C'est ainsi que les « *Graphiques de Dieu* » établis avec un souci de synthétisme universel dans la pensée et avec une rigueur mathématique dans l'exécution, sont considérés, par les commentateurs des Livres Traditionnels, comme la clef de toutes les idées et de toutes les situations humaines, comme l'exorde et la fin de toutes les sciences, et comme l'arcane où il faut chercher à la fois l'explication de toutes les inconnues, la solution générale de tous les problèmes, les règles de toutes les politiques, les prescriptions de toutes les économies sociales et de toutes les morales individuelles.

Les « *Graphiques de Dieu* » ne sont plus dès lors, à l'usage, seulement le « Dessin » parfait d'une idée générale abstraite et d'une entité inconcevable à l'homme actuel. Ils constituent, avec leurs six lignes indéfinies, comme la portée métaphysique où vient s'inscrire l'harmonie éternelle, et où viennent se poser, pour avoir leur signification adéquate dans le concert de l'univers, les accords particuliers à chaque connaissance de l'esprit humain. Pour user d'une comparaison plus facile et grossière, mais tout aussi exacte au point de vue graphique, chaque connaissance de l'esprit humain est semblable à l'une de ces correspondances diplomatiques, où gisent, parmi des inutilités et un fatras destinés à égarer et à dégoûter le vulgaire et les indiscrets, la solution des problèmes d'où dépendent la vie et la gloire des peuples. Tombées aux mains des ignorants, ces lettres demeurent incompréhensibles : elles n'ont de sens et d'effet que pour ceux qui les écrivent et ceux à qui elles sont destinées. Ainsi les connaissances humaines sont abstruses à ceux même qui les

étudièrent profondément, s'ils poursuivirent des études individuelles, et s'ils particularisèrent leurs efforts.

Et les « *Graphiques de Dieu* » sont la « *grille* », qui, posée sur le texte informe, en sublimise les parties utiles, en détruit les parties inertes, et fait, entre ses intervalles, *toujours aménagés de la même façon pour tous les textes*, éclater aux yeux de ceux qui savent, les vérités nécessaires, les arcanes directeurs de toutes les sciences et moteurs de toutes les actions humaines.

Entrons donc de plain-pied dans le symbolisme jaune. Les *Graphiques de Dieu* nous y aideront puissamment, si nous savons rapporter tout à ce principe, et si nous nous rappelons que toutes les interprétations, toutes les images, toutes les déterminations précises sont les broderies jetées sur cette trame éternelle, sur ce canevas métaphysique sans quoi nulle étoffe ne saurait être tissée, sans quoi nul système ne saurait tenir debout.

En composant les unes avec les autres les « situations » des *Graphiques de Dieu*, en étudiant, isolément puis parallèlement, les traits qui les composent, on obtient toutes les idées du cerveau et toutes les lumières de la conscience. Dans les applications qu'on en fait, ces situations se modifient, ces traits changent de personnification et d'objet ; en eux et entre eux se manifeste le perpétuel mouvement, qui est le résultat de l'activité primordiale, et la conséquence de l'activité potentielle de la Perfection. Ainsi ce mouvement continu représente parfaitement la série des modalités transformatrices, qui constituent, les unes après les autres, l'existence de l'univers tangible et perceptible, modalités dont la formule tétragrammatique (que nous étudierons au chapitre prochain) donne la cause profonde et l'explication formelle. Ainsi, chacun des idéogrammes et chacun des traits des idéogrammes, participant au Principe d'Activité, possède une activité propre, par laquelle il se meut librement, conformément à la voie librement consentie, dont il est une des expressions (et la seule expression immédiate, au moment où l'on en parle).

Il en résulte que chacun des traits, à mesure et pendant qu'on le considère, acquiert une personnalité, due à la manifestation de son activité particulière. Il paraît donc logique et sensé que le symbolisme intellectuel et phonétique (on verra plus tard la raison de ces adjectifs juxtaposés) leur ait donné la figure expresse de la Toute Puissance et de la Toute Activité, c'est-à-dire la figure du DRAGON, « maître omniscient des chemins de la droite et de la gauche » (Phan-Khoatu, I).

La Légende du Dragon. « Les dragons et les poissons ont la même origine ; mais combien, pour chacun, la destinée est différente ! Le poisson ne peut vivre hors de son élément ; mais qu'un léger nuage s'abaisse vers le sol, et l'on voit le dragon s'élancer dans les airs ». Ainsi chante la onzième strophe de cette célèbre ballade : la Vie joyeuse, aux sons de laquelle, dans tout l'Extrême Orient, les vieux lettrés sourient, et les petits enfants s'endorment.

Elle allusionne la légende du Dragon, que nous citons parce qu'on y trouvera l'origine de la genèse mosaïste, la fiction sinaïtique de la loi, et peut-être aussi le symbole de la synthèse alchimique.

— L'eau qui coule sur la terre, disent les vieux conteurs, est semblable au nuage qui vole dans le ciel : leur nature à tous deux est semblable ; seule leur

apparence diffère. Et c'est la chose importante, car l'humidité féconde l'univers, comme la voie du ciel féconde la pensée des hommes. Rien n'est meilleur, plus fugitif, plus actif, plus universel que l'eau : mais si leurs actions ne sont pas unies, l'eau du ciel ne peut rien sur la terre, l'eau de la terre ne peut rien sur le nuage du ciel. Ainsi, dans l'eau de la terre le poisson, dans l'eau du ciel l'oiseau Hâc[1] vivent séparés et ils sont imparfaits. Mais si l'orage élève les eaux ou que la chaleur du jour les évapore ; et si un léger brouillard s'abaisse sur le sol, ou si un grand vent précipite les nuées vers la terre, alors l'union se fait des deux eaux terrestres et célestes : l'oiseau Hâc descend vers la terre comme les nuages, le poisson s'élève vers les cieux comme l'eau du fleuve ; quand ils se rencontrent, l'oiseau Hâc prête ses ailes au poisson, le poisson prête à l'oiseau son corps et ses écailles ; au milieu des éclats du tonnerre et parmi les eaux mugissantes apparaît le Grand Poisson sur le dos duquel sont écrits les préceptes secrets de la Loi. Et aussitôt que son dos a touché les nuages abaissés, il devient le Dragon Long et disparaît dans les airs avec les nuages qui le recouvrent et l'emportent.

Je serais bien fâché de donner une explication à cette légende populaire, qui est plus claire que toutes les paraboles mosaïstes et que la légende judéo-chrétienne de la pomme. Les plus jeunes élèves, dans les écoles extrême-orientales, la commentent et la dépouillent de sa fable avec la plus grande facilité. J'imagine que cela ne sera aussi qu'un jeu pour les chercheurs occidentaux attentifs, qui me sauront bien plus de gré de les avoir invités à un petit travail personnel d'appropriation analogique, que d'avoir paru, par des éclaircissements oiseux, douter injurieusement de leur perspicacité.

J'appuierai cependant sur certains points dignes de méditation ; le ciel et la terre ne font véritablement qu'un, en réalité. A nos yeux ils sont unis par un véhicule universel ; et le Sage Chinois a pris, comme symbole de ce véhicule, ce qui peut sembler comme *la matière la plus subtile*, c'est-à-dire l'eau évaporée. Infiniment subtile, mais toujours matérielle, telle est la caractéristique du véhicule universel ; et le Sage Chinois se rencontre ici avec le dogme théosophique (ce qui n'a rien de surprenant, puisque les doctrines sont étroitement sœurs) et aussi avec la doctrine platonicienne, et avec les assertions de l'école gnostique et de S. Clément d'Alexandrie sur la matérialité de l'âme humaine.

Précisons aussi que la « Perfection » n'existe que par l'union du Ciel et de la Terre, que c'est dans cette union seule que le Dragon se manifeste, et que, aussitôt manifesté, il disparaît dans les airs. Ce symbole s'entend de deux façons : l'une est que l'univers est toujours dans une activité extrême ; l'autre est que la Perfection n'est pas visible aux yeux humains ni intelligible à l'esprit humain ; elle disparaît si elle est vue ou comprise par nous, elle n'est plus la Perfection. Ainsi le Dragon est un symbole que l'homme se figure, mais qui n'existe pas pour lui. Mais il existe réellement dans l'union totale réalisée grâce au véhicule universel.

---

[1] La grue symbolique et légendaire.

Prenons donc ce symbole du Dragon, tout en le trouvant, si l'on veut, enfantin de langage ; mais conservons-le comme une image excellente, et comme une abréviation, commode dans les propositions métaphysiques.

J'ai dit plus haut qu'il était un parfait symbole intellectuel et phonétique. L'explication de la légende s'applique à l'intellectuel : le phonétique est plus curieux encore, et généralise et éclaircit toutes les données précédentes. Qu'est-ce donc au fond, dans la métaphysique Jaune, que ce Dragon symbolique ? Qu'est-ce donc ce véhicule universel, qui est comme l'*Aura* du symbole ? C'est très exactement le *Verbe*, non seulement dans l'esprit des savants et des commentateurs, mais dans la démonstration de la philologie elle-même.

On sait en effet ce qu'est le LOGOS platonicien et alexandrin. Le radical LOG se prononce fort appuyé, et en syllabe longue. *C'est exactement le nom de l'idéogramme du Dragon*. Celui-ci est LONG[2], avec l'O long et l'N bref et sourd, et il se prononce LOGUE (E muet) dans les vice-royautés de la Chine centrale. Ainsi la philologie apporte son témoignage éclatant à la métaphysique. Il n'y a jamais eu qu'une vérité ; les symboles de cette vérité diffèrent, mais la prononciation de son nom même est partout identique. Et le Logos platonicien et le Verbe de l'apôtre Jean, que, sans bien l'approfondir, les chrétiens exaltent à la fin de tous leurs sacrifices, n'ont pas de représentation plus immédiate, ni de plus exact symbolisme dans toute l'humanité, que cet universel et invisible Dragon, qui, du haut du Ciel, couvre toutes les philosophies orientales de son ombre mystérieuse.

Khièn : L'action du ciel, c'est l'activité. L'homme doué l'imite en s'efforçant sans cesse. (Yiking : Commentaire traditionnel de Tsheng-tse et de Confucius sur le premier hexagramme).

L'homme doué, dont il est fait mention tout au long du Yiking, et pour l'usage duquel les préceptes du Yiking ont été formulés, constitue une expression spéciale aux races jaunes. Il serait facile – et d'autres l'on fait – d'entasser des volumes de commentaires sur cette expression, pour en déterminer la valeur exacte. Ainsi trouve-t-on, en d'autres langues, les Initiés, les Mages, les Grands Prêtres, les Francs Juges, les Saints, les Bienheureux, les Mahatmas et d'autres termes encore. Tenons-nous, en ce qui concerne l'homme doué, à la définition simple et sage de la Tradition Chinoise. L'*homme doué*, dit-elle, est un terme de scholastique qui correspond à un état de perfectionnement inférieur à la perfection et supérieur à la sagesse. Sachons, nous contenter, au moins au point de vue de l'expression, de cette définition

[2] e renvoie les curieux de philologie au texte même du Yiking, que l'on trouve dans la traduction Philastre (Annales du Musée Guimet) et aux graphiques et grammaires du Père S. Couvreur, S. J., missionnaire du Tcheou-li, imprimés à Hokien-fou en 1884, et qu'on trouve encore assez fréquemment à Paris.

élastique ; concevons, qu'il y a plusieurs stases dans l'état de l'homme doué ; et ne demandons qu'aux circonstances de nous dire, pour chaque cas particulier, à quelle étape, intellectuelle et psychique, l'homme doué est parvenu sur la route de la perfection.

La raison d'être, dit Tsheng-tse, n'a pas de forme visible, aussi on emploie une image pour éclairer le sens. C'est ainsi que, comme le dit la légende, le Dragon, à travers le véhicule universel, monte dans les six traits du Khièn, où il occupe six positions différentes, et donne, à son passage, un sens à chacun des traits, exactement comme une série acoustique, au moment où on l'inscrit sur une portée musicale, donne un accord harmonique, dont elle est, comme expression, le seul propriétaire, mais dont les lignes de portée sont le traducteur et le *véhicule*.

Il y a donc autant de portées humaines qu'il y a d'hexagrammes, c'est-à-dire soixante-quatre. Examinons en détail le « passage du Dragon » à travers le Khièn, hexagramme de la perfection en soi. Non seulement ce sera un exemple analogique bon à suivre pour l'explication métaphysique des autres hexagrammes ; mais, et surtout, c'est du premier hexagramme que les mages et philosophes chinois ont, dans toutes les branches de la sagesse humaine, tiré leurs principaux et leurs meilleurs enseignements[3].

Le Dragon « intelligence dont les modifications sont illimitées, symbole des transformations de la voie rationnelle (tao) de l'activité exprimée par Khièn » (Yiking : chap. I, § 8, commentaire de Tsheng-tse) se pose sur le premier trait (trait inférieur et positif, puisqu'il est, comme tous ceux de l'arcane, sans solution de continuité) ; et il représente « le point de départ du commencement des êtres ». C'est le « *Dragon caché* ».

L'extrême activité de la Perfection ne se produit pas, ne se révèle encore par aucun acte de volonté, par aucune pensée même ; elle est donc cachée, c'est-à-dire inintelligible à l'homme. C'est la période du *non agir*. Et par le mot « période » il faut entendre l'idée de l'état métaphysique, comme, par le mot « situation », il faut entendre le « lieu géométrique », toutes les conceptions devant être ici indépendantes des relativités du temps et de l'espace.

Posé sur le second trait, le Dragon émerge : l'activité commence à se faire sentir sur la surface de la terre : c'est le « Dragon dans la rizière ». L'extrême activité du ciel ne se manifeste point encore, mais l'homme saisit qu'elle existe, de même qu'un être dans la rizière est caché par les riz, et qu'on ne le voit point, mais que l'on sait qu'il est là à cause de l'ondulation de la surface à son passage. On remarque ici que le second trait est le trait *médian* du trigramme inférieur, qu'il est donc, pour ainsi dire, le résumé de son expression générale : on remarque aussi qu'il y a un sens à extraire de sa comparaison avec le trait médian du trigramme supérieur, qui est son sympathique (système des correspondances). Ce sens donne la tendance générale de l'hexagramme. Les deux traits correspondants étant ici tous deux positifs, il en résulte que le sens du Khièn est *renforcé*, c'est-à-dire que l'activité du ciel est extrême,

---

[3] À chaque situation du Dragon, se rappeler le voyage de la Légende.

continue, éternelle, et que le Ciel n'est pas concevable en dehors de l'idée de son activité. C'est ce que nous avions déjà fait ressortir dans un précédent chapitre ; et, ici comme ailleurs, les significations de la portée symbolique des six traits viennent corroborer les principes, déjà connus, de la métaphysique et de l'expérimentale.

Cette seconde situation se résume parfaitement par cette comparaison de Shiseng : « L'éther positif commence à engendrer, de même que la lumière du soleil commence à éclairer toutes choses, avant que celui-ci paraisse à l'horizon ».

Posé sur le troisième trait, le Dragon se manifeste ; il est sur la situation supérieure du premier trigramme : c'est le moment de la légende où, montant au sommet des eaux mugissantes, il va s'élancer, et paraître en réalité ce qu'il est. Si les écailles du Dragon sortent des eaux, alors l'homme connaît la science et la loi. C'est le « *Dragon visible* ». L'incessante activité, arrivée en haut d'un trigramme, remonte l'abîme qui la sépare du second trigramme. Il y a matière à une grande circonspection. Et nous appliquerons immédiatement ce conseil tel qu'il est donné. Il y a délicatesse et danger à « voir le dos du Dragon » c'est-à-dire à connaître la Science et la Loi, si on n'y est pas suffisamment préparé par les états antérieurs. (Cf. l'état édénique et la légende du fruit défendu). C'est là, la *volonté d'expansion de tons les êtres*, très parfaite puisqu'elle est le couronnement de l'activité, mais très dangereuse, puisqu'elle peut aboutir à la multiplicité, c'est-à-dire aux formes et à la désunion.

Posé sur le quatrième trait, le Dragon tend à quitter le monde, c'est-à-dire à disparaître, puisque, étant manifesté, il deviendrait, s'il demeurait, intelligible à l'homme, et ne serait plus la Perfection en soi ; mais il ne s'envole point encore ; « il est comme le poisson qui saute hors de l'eau, avec la volonté, mais sans les moyens de disparaître : c'est le *Dragon bondissant*, également prêt à s'effacer dans l'éther des espaces célestes et dans les profondeurs des gouffres, où se trouve le lieu de son repos ». (Yiking. Ch. I, § 14 ; commentaire de Tsouhi.)

L'incessante activité, à l'extrémité du bond, peut prendre les ailes du Dragon et disparaître en haut, ou conserver les nageoires du poisson et disparaître en bas : il y a donc liberté d'avancer ou de reculer. C'est ici le symbole de la *liberté et de l'indépendance avec lesquelles l'univers se meut* et entre dans sa voie (Tao). La situation est indéterminée ; mais quelqu'en soit la solution, on voit que le véritable but du mouvement de l'activité est le repos absolu, qui est au delà des forces humaines. (C'est le Nirvana, intelligible, mais inaccessible à l'être humain que nous connaissons).

Posé sur le cinquième trait, le Dragon, entièrement manifesté, agit dans sa plénitude et régit le monde. Il a quitté la terre pour disparaître, mais sur le point d'arriver aux limites, il n'a pas encore disparu, et son influence bienfaisante se répand partout ; c'est le *Dragon volant*, qui, dans cet instant, procure par sa seule vision, l'âge d'or de l'humanité. C'est là *l'expansion heureuse de l'Univers dans la Totalité qui ne cesse point d'être l'Unité*. L'extrême activité fait cette totalité : la présence du Dragon fait cette unité : et, pour parler un langage moins métaphysique, la création existe tout entière, mais elle n'a point de *formes*.

Rappelons ici que le cinquième trait est le trait médian du trigramme supérieur, et qu'il est correspondant sympathique du deuxième trait : et remarquons que le

deuxième trait est une volonté d'action *non formulée*, et que le cinquième trait est cette action non *formelle*.

Posé sur le sixième trait, le Dragon disparaît ; « la hauteur convenable, dit Tsouhi, est dépassée, l'extrême unité est atteinte, il y a excès d'élévation ». Bien entendu, ce commentaire ne doit s'entendre que par rapport à l'univers visible. C'est là le « *Dragon planant* » qui commence à disparaître ; et avec lui commence à disparaître aussi cette stase de perfection absolue, qui apportait avec elle ce regret de l'impossibilité de son maintien (à cause tout à la fois, de la perfection relative et de l'extrême activité du ciel). « Ce qui est complètement achevé, dit Confucius, ne peut durer longtemps ». Et ainsi l'homme est si imparfait que l'idée même de la perfection amène avec elle la crainte de la perdre. C'est ici la création tangible, ou mieux la *divisibilité de l'unité par la multiplication des formes*, et l'établissement de la dualité relative de la perfection passive, intelligible à l'homme, par la disparition du Dragon qui symbolisait l'Unité à travers le véhicule universel. C'est la stase actuelle que nous traversons, dans le cycle auquel appartient notre humanité. Et le regret de cette humanité engendre son désir unique, que les psychologues peuvent nommer le besoin d'idéalisme, et qui est en somme le désir de rentrer dans l'état d'unité, de remplacer la perfection passive par l'active que nous ne comprenons point, mais dont nous savons la nécessaire existence, le désir, en un mot, de *revoir le Dragon*[4].

Telle est l'harmonie métaphysique inscrite sur la partie formée par le premier hexagramme du Yiking. Il faudrait faire un volume pour en déduire, sur ce plan même, toutes les données des sciences conséquentielles, Genèse, Création, Cosmogonie, Théogonie, Théologie, Ontologie, Synthèse universelle, origine des Lois humaines, etc., etc. Nous n'avons garde d'entrer dans ces longueurs et dans ces commentaires. Un tel travail, qui, une fois la base donnée de la connaissance, est relativement facile, doit être laissé, comme un intéressant exercice et aussi comme une gymnastique méritoire, à l'intellectualité des chercheurs, dont la mentalité deviendra, à l'aide de ces recherches, plus adéquate à la mentalité requise pour comprendre tout le sujet, et plus apte à suivre, dans leur méthode synthétique, les développements qui suivront.

Mais, comme nous l'avons dit au commencement, il n'est pas que l'accord métaphysique qui se vient plaquer sur la portée de l'hexagramme de la perfection. Il y a toutes les sciences en dehors de la métaphysique et de ses sœurs cadettes ; il y a la politique, l'économie sociale, la morale, la divination ; et chacune, par un travail analogique, trouve, au long de cette portée, et en suivant la « *marche des six Dragons* » des solutions propres à satisfaire tous les besoins intellectuels de notre humanité.

Voyons, par exemple, en quelques lignes, comment l'initié trouve ici des règles pour sa conduite de mage, pour sa spéciale ascèse.

---

[4] Il demeure entendu que le symbolisme du Dragon, tel qu'il est expliqué ici, est en dehors du temps et de l'espace, au-dessus des individus, et applicable seulement aux synthèses. Le prochain chapitre indiquera le symbolisme de leur marche, par rapport à. ce qu'on appelle, en Occident, la création de l'Univers visible.

Dragon caché. – L'homme doué doit régler sa conduite d'après l'activité du ciel ; l'homme doué n'étant pas encore instruit, la volonté du ciel est cachée à son œil insuffisant : il demeure donc enveloppé dans sa gangue de mortel imparfait. Lhomme doué doit donc méditer, se taire, et tâcher de se développer dans l'étude et la contemplation. S'il agissait pendant que le dragon est caché, il ne donnerait pas sa mesure, et tomberait dans une erreur qui serait préjudiciable à son avenir.

Dragon dans la Rizière. – L'homme doué est conscient de sa vertu, mais ne peut encore quitter la terre[5]. Il améliore peu à peu les êtres par son enseignement ; mais il ne lui est pas encore permis, ni de commander, ni de se manifester. Il doit seulement s'attacher à suivre la fortune et l'exemple des Mages qui le précédèrent.

Dragon visible. – L'homme doué, placé dans une situation inférieure à ses mérites, court un danger ; il doit agir avec circonspection ; car il s'attire par sa vertu la sympathie de l'univers, et, par cette sympathie, la haine de ses supérieurs. Mais qu'il se retire ou qu'il demeure, qu'il prenne toujours soin de suivre la voie normale (tao).

Dragon bondissant. – Quand l'homme doué agit, ce n'est jamais sans rapport avec le moment où il agit. Il a donc augmenté ses mérites et sa vertu pour être distingué à un moment précis et déterminé ; il est libre d'avancer ou de reculer ; il a conservé toute sa liberté ; il peut édifier par une vertu éclatante, comme il peut redescendre dans une humilité méritoire ; dans cette situation, il doit s'inspirer des circonstances.

Dragon volant. – L'homme doué occupe la situation supérieure qui lui convient ; arrivé aux hauts sommets de l'intelligence, il est doux de regarder, au-dessous de soi, l'homme également doué de vertu, pour l'aider de ses exemples, et pour l'associer à sa puissance. Quand on est dans la plénitude de ses moyens, il faut agir.

Dragon planant. – La beauté infinie est difficile à conserver. Aussi l'homme doué doit-il savoir avancer et reculer à temps pour ne jamais s'exposer à la perdre. Il ne faut jamais commettre d'excès dans ses actions, mêmes bonnes.

De même, par la marche des Dragons, sont déterminées, en politique, la voie du Prince et la voie du sujet. Nous en réservons l'explication pour des considérations ultérieures. Et, pour terminer un exposé qui pourrait se prolonger indéfiniment, donnons, sans commentaires, les six apophtegmes courts, simples et nourris, par lesquels Confucius, avec sa netteté et sa concision ordinaires, détermine, sur la marche des Dragons, la conduite normale du simple citoyen. Cette citation donnera une idée parfaite de la façon dont les sages chinois entendent la loi morale.

[5] On est libre de donner à cette proposition toute la valeur psychique que l'on voudra.

1°) Ne pas changer selon le siècle ; ne pas s'attacher à la renommée ; fuir le monde ; n'avoir pas de chagrin de n'être pas apprécié ni connu des hommes.

2°) Bonne foi dans les moindres paroles ; circonspection dans les actes ; être en garde contre le mensonge ; améliorer, sans s'en vanter, son siècle, par sa vertu transformatrice.

3°) Occuper une situation élevée sans s'en enorgueillir ; occuper une situation inférieure sans s'en plaindre.

4°) Perfectionner ses aptitudes ; profiter du moment opportun.

5°) Agir, et, par son action, sauver l'univers.

6°) Se garder d'être trop noble pour avoir une occupation, et d'être trop élevé pour avoir des amis.

CHAPITRE V

LES FORMES DE L'UNIVERS

Je n'ignore pas que, dans leur extrême généralisation, les « Symboles du Verbe » ont pu paraître plus vagues encore qu'abstraits. Mais outre que leur éclat ne se manifeste que si on le provoque en consultant le texte général, en vue d'une adaptation particulière et précise[1], nous pouvons éclairer immédiatement le Khièn et le symbole de la marche des Dragons, par l'étude de la formule tétragrammatique, que le prince Wenwang, beau-fils de Fohi, instaura en tête du Yiking, sous l'idéogramme même du Khièn.

Le tétragramme de Wenwang donne, avec une forte concision, la clef du phénoménisme universel, qu'on est convenu d'appeler : la création du monde. Cette appellation, qui énonce un fait (la création, c'est-à-dire, vulgairement, la sortie hors du néant) prépare, aux races qui l'emploient, une inconsciente pétition de principes et une innombrable quantité de difficultés métaphysiques et logiques. Avoir inventé ce mot, avant d'avoir prouvé qu'il répond à une conception intellectuelle ou à un événement matériel, est un symptôme tout à fait caractéristique de l'état du cerveau aryen déformé par le coup de pouce sémitique. (Et Jéhovah seul sait de quelle force fut le coup de pouce !).

Préparons-nous immédiatement à ne pas sacrifier notre logique à cet *apriorisme* inouï et tout à fait discutable. Le tétragramme de Wenwang, dont la généralité seule ne le cède pas à l'abstraction, ne nie pas (n'affirme pas non plus d'ailleurs) le fait en lui-même ; il paraît que la réalisation ou la non-réalisation matérielle de l'idée importe excessivement peu à la tradition ; mais le tétragramme situe l'événement en dehors du temps et de l'espace ; c'est-à-dire qu'il lui enlève toute objectivité, et le maintient dans ce domaine dont nous, occidentaux, n'avions point le droit de le faire sortir : le domaine de l'idée pure et de la logique métaphysique.

Peut-être toutes les cosmogonies, et même la sinaïtique, pourraient se résumer en une seule doctrine, si nous voulions bien ne pas entraîner, sur le plan de la création universelle, l'anthropomorphisme dont nous avons souillé le plan divin, et si, sous prétexte de rendre hommage à un créateur que nous faisons homme, nous

[1] Il faut retenir cette phrase faite ici à dessein. Car elle est le commencement de toute la science divinatoire du Yiking entendue naturellement au point de vue magique, et non pas à ce point de vue « horoscopique » dont les praticiens de l'Extrême Orient savent, tout comme leurs confrères d'Occident, se faire des rentes.

n'installions pas le matérialisme le plus concret au cœur de nos modernes et singulières religions.

Il nous faut donc tâcher d'oublier la médiocrité conventionnelle dont fut bercée l'enfance des nations occidentales. Et si l'on suit dès maintenant ce conseil, il paraît certain que l'on retirera, à l'application, le plus grand fruit de la montée des Dragons à travers les Graphiques de Dieu.

Mais, et surtout, on sera préparé à saisir, dans tout son abstrait métaphysique, le tétragramme de Wenwang, la cause initiale, la modification et la transformation finale de l'Univers.

Le tétragramme, arcane de l'Univers, a encore une autre portée. Et elle n'est peut-être pas moins considérable, au point de vue de l'unification des systèmes philosophiques de l'Orient. C'est en effet du tétragramme de Wenwang, c'est-à-dire de la moelle même du Yiking, que tout le taoïsme est issu. Lorsque nous étudierons cet admirable système de logique et de morale pure, nous reviendrons sur cette filiation. Il nous suffira aujourd'hui de l'affirmer, et de préciser même que, en formulant ces tétragrammes, Wenwang fut le Précurseur de Laotseu. Toute la cosmogonie taoïste y est contenue, et tout ce qui va suivre est du taoïsme pur.

Nous avons déjà vu trois fois ce mystérieux hiérogramme du Tao, qui est si longtemps resté incompréhensible. Disons immédiatement, et sans entrer dans des aperçus qui auront leur place en une autre partie de ce travail, que nous devons entendre par *Tao* (qui se traduit communément et assez exactement : *la Voie*) la série, la somme et le résultat de toutes les modifications de l'Univers, ou, si l'on aime mieux présentement, les divers états du Khièn manifesté, indépendamment de toutes relations objectives.

UYAN : HENG : LI : TSHENG : *Cause initiale* : *liberté* : *bien* : *perfection*. Tel est le tétragramme idéogrammatique de Wenwang. Et le Yiking ajoute ces simples mots qui sont le « commentaire traditionnel » de la formule : « Qu'elle est grande, la cause initiale de l'activité ! toutes choses lui doivent le commencement de leur éther constitutif ; c'est tout le ciel. Les nuages marchent : la pluie étend son effet ; les germes des êtres se perpétuent dans la forme. La vie universelle agit dans un mouvement sans fin. La fin et le commencement sont éclairés d'une grande lumière. La voie, c'est la modification et la transformation : chaque chose se conforme exactement à sa nature et à sa destinée, et maintient, en s'y accordant, l'extrême harmonie ; voilà le bien et la perfection ».

La tradition explicative de ces arcanes, que nous allons exposer, est l'œuvre de Tsheoukong, fils de Wenwang ; elle a été recueillie, codifiée pour ainsi dire, par Tsheng-tse et par Tsouhi. Nous l'avons dit : la qualité objectivement prédominante du Khièn est l'activité ; et l'activité radie l'énergie et la volonté, grâce à quoi l'Être commence à montrer qu'il est. Là est tout l'Univers visible actuellement dans notre cercle évolutif et dans la stase humaine qu'on appelle : la création.

La formule déterminative, ainsi précisée par Wenwang, en ses quatre idéogrammes, manifeste et « accompagne » l'Univers, depuis le germe-volonté, qui fut sa Genèse, jusqu'à son épanouissement complet.

A. La cause volontaire (commencement) de tous les êtres.

B. La possibilité de création (croissance) de tous les êtres.

C. La faculté de satisfaction (action) des conditions de tous les êtres.

D. Le développement normal et parfait (évolution) de tous les êtres.

Ces quatre idéogrammes, qui ouvrent et referment sur eux-mêmes les cycles de l'Univers, sont aussi populaires que le croissant chez les Turcs ou la croix chez les chrétiens. Ils ont, sur les autres symboles de l'humanité, l'avantage de contenir en eux, d'une façon explicite, le résumé de toute la doctrine applicable à l'actuelle humanité.

Ils ont leur expression *sigillaire plane* dans le symbole graphique de l'Yin-yang (Taiky ou Grand-Extrême) dont nous donnerons l'explication au chapitre traitant de la condition humaine.

Les quatre états signalés par la formule du tétragramme de Wenwang sont appelés : *qualités de la substance*, (Khièn), mais qualités tout à fait inhérentes, et intégrant à l'entité de la *substance* (en quoi précisément elles diffèrent du sens occidental attaché au mot : *qualité*, que nous ne pouvons cependant remplacer par aucun autre). Mais nous n'en retirons aucun inconvénient, car suivant l'excellente méthode chinoise, cette qualité intégrante est prise comme la *substance* elle-même, et s'y identifie, au moins momentanément, pour la facilité de la compréhension : cette identification est d'ailleurs d'une justesse absolue.

Nous ne donnerons pas de terminologie nouvelle au système cosmogonique que nous étudions ici.

Il est inutile d'essayer de familiariser le lecteur avec les énonciations des idéogrammes ; et pour imprécises qu'elles soient, nous nous en tiendrons à leur traduction en langage ordinaire : cause initiale : liberté, bien, perfection[2].

La *Cause initiale de la Perfection* (Khièn-uyan) est, dit Tsouhi, le Grand Principe d'où découle la vertu du ciel ; c'est surtout l'omnipotence de ce principe que l'on considère ; là sont incluses potentiellement la Volonté et la Force. Le principe étant actif, la possibilité de la naissance de tous les êtres en constitue la puissance et la grandeur ; et c'est cette grandeur qui constitue le commencement. Le commencement de l'Être est le point de départ de son objet, c'est-à-dire le principe de causalité, première manifestation de la Perfection, genèse de tout, et spécialement des trois termes suivants du tétragramme. De plus, c'est le principe de causalité considéré dans sa grandeur efficiente, c'est-à-dire la *Cause Universelle*. Dès lors, la *Liberté* n'est que la libre expansion : le *Bien* et la *Perfection* ne sont que la juste conséquence. C'est à la fois la pureté de la substance, l'universalité de la cause, et

[2] Toutes les fois que ces expressions indiqueront l'une des parties du tétragramme, elles seront imprimées en italiques.

l'infinité de l'effet. Telle est la doctrine métaphysique. Au point de vue cosmogonique, c'est la *position* (constatation) de la possibilité de l'Univers.

Il y aurait ici – et ici comme ailleurs on s'en apercevra bien vite – des volumes de déductions et de considérations à écrire. Nous n'en avons ni le loisir, ni la place : nous n'en avons surtout point le goût. C'est dans l'esprit du lecteur, répétons-le une fois de plus, que ces déductions et ces réflexions doivent se faire. Nous le contraignons ici à n'être pas un lecteur ordinaire, mais un studieux et un attentif. Il faut, comme dit la tradition, qu'il soit, pour sa personnelle éducation, son propre maître et le collaborateur de ses guides. Le travail que, volontairement, nous lui laissons ici à accomplir, est un sûr garant de cette collaboration indispensable, et de la fructueuse excellence de ses dispositions.

Ainsi la *cause initiale* est l'attribut premier de la Perfection (Khièn), et il y a identité entre la Perfection et la *cause initiale*. De la *cause initiale* sortent potentiellement tous les univers, qui y sont contenus en germe. Que l'on veuille bien presser l'un contre l'autre ces deux principes : on en déduira l'impossibilité métaphysique de l'existence du mal, en soi. Nous verrons des multiplications, des divisibilités, des divisions : d'où des insuffisances, des obscurations objectives, des absences relatives. Nulle part nous ne verrons le mal *comme principe*. Et partout, comme preuve de notre donnée métaphysique, nous reconnaîtrons qu'il n'existe point. Et ainsi, avec ce honteux dualisme, cette erreur funeste, ce malentendu initial, disparaissent tous les systèmes inventés pour l'abolir, et toutes les répressions célestes imaginées pour le punir.

Il n'y a pas là de paradoxe. Nous croyons voir le mal dans les choses dont nous souffrons : c'est une preuve de notre égoïsme ; c'est aussi une marque de notre insuffisance. Le mal n'existe que par l'idée que nous nous en faisons, par la croyance que nous lui donnons : il n'existe qu'en nous. Et nous voyons le mal relatif, là ou nous sommes incapables de voir un chaînon dans la suite du Bien universel. Toute erreur vient donc de notre insuffisance et de notre incapacité. Cette insuffisance vient donc de notre relativité, c'est-à-dire de notre forme, c'est-à-dire de notre division analytique, c'est-à-dire de la multiplicité des êtres. On va voir que cette multiplicité s'écoule continuellement, qu'elle est dans le temps, qu'elle est objective. Toutes les conceptions, qui sont créées dans son milieu et dans son plan, ne sont pas, par suite, des Idées pures, ni des aspects de la Vérité.

Elles sont fugitives, instables, erronées. Et, parmi elles, la conception du mal est la conception-type de l'insuffisant état de conscience où nous sommes. Et pour préciser métaphysiquement un état mental, qui n'est dangereux que parce qu'il est généralement répandu, il faut dire que notre conception de l'existence du mal est uniquement créée par ce non-sens intellectuel et cette fondamentale erreur, que nous attribuons inconsciemment à l'objectif, aux relativités, le caractère et les fonctions du subjectif et de l'absolu[3].

---

[3] Nous parlerons davantage de ce sujet dans l'étude du confucianisme. Mais répétons ici une comparaison grossière, même médiocre, mais très frappante. La lumière existe ; *on la voit* ; les ténèbres n'existent point. Il y a plus ou moins de lumière. Il n'y a pas d'obscurité. Dans les nuits les plus profondes, il y a un terme de comparaison avec les

Appliquée à l'humanité existante, la *cause initiale*, telle que nous venons d'en développer l'expression métaphysique, n'est autre que l'*Idée de Vie*, principe en vertu duquel les êtres sont engendrés. « L'idée de vie, dit Tsouhi, c'est précisément l'humanité (Gèn) dans le sens de "*Solidarité de l'espèce*" ». Ce mot de *gèn*, qui implique, au même titre que la perpétuité, la communauté de l'existence des êtres, est le mot le plus répété, même dans la conversation ordinaire.

Tous ceux qui ont parcouru la Chine remarquent avec étonnement combien cette notion impersonnelle, délicate, et *contraire à l'individualisme*, tient de place dans l'esprit de tous les Chinois[4]. Il ne faut pas croire pourtant que ce soit une simple observance du souvenir traditionnel, sans consécration pratique.

Avec son habitude de l'application stricte, le Jaune a tiré, de la notion, sa conséquence immédiate la plus haute, celle de la *solidarité humaine*, dont le *gèn* est devenu l'expression directe, et dont les fraternels préceptes sont journellement et partout appliqués, comme le premier et aussi le plus naturel des devoirs.

C'est ainsi que, d'un dogme métaphysique, descendu au plan psychologique, et mis en pratique sur le plan social – d'une façon si continue que cette pratique est devenue une habitude et un besoin – découlent la prospérité relative et la féconde stabilité du peuple et des institutions. Il serait curieux de prouver la constatation de cette vérité appliquée jusqu'à ces derniers corollaires, et de montrer là une résolution originale, mais aussi simple et aussi parfaite que possible, de ces questions sociales qui bouleversent si inconsidérément l'Occident d'aujourd'hui.

Voici comment, à ce sujet, parle la Tradition[5] : « Si, en regard de l'Idée de la vie, on présente les maux d'autrui, la pitié se fait jour immédiatement; s'il s'agit de la répulsion qu'inspire le vice, le devoir s'élève ; s'il s'agit de la modestie, c'est la bienséance et l'obéissance aux Rites ; s'il s'agit du pour et du contre, c'est la Raison ».

Ces alternances, ainsi posées, donnent l'explication des conséquences logiques et merveilleuses qui naturellement s'en déduisent. Nous les étudierons au moment où nous aborderons la philosophie confucéenne ; mais déterminons de suite que la conduite générale du peuple et des citoyens se déduit de la façon suivante : les nécessités relatives de l'existence et de la cohabitation des êtres, et de la connexion des intérêts étant reconnues, on y applique le même principe, qui se transmue, suivant chaque particularisme, en des qualités spéciales, ayant toutes pour base essentielle la vertu du tétragramme. Ainsi l'homme sage détermine son action en appréciant les objectivités matérielles et sociales à travers le subjectif scientifique et métaphysique. C'est donc du *Gèn* (ou Khièn uyan social) placé en face des états de la vie humaine,

---

nuits moins profondes. Ce terme de comparaison est précisément la *lumière* qui subsiste, diffuse, même dans la pire opacité. Mais les ténèbres absolues n'existent pas ; elles sont même inconcevables, puisqu'elles ne pourraient exister que si on ne les voyait pas, c'est-à-dire si elles échappaient au seul sens qui les peut connaître ; et cela est un non-sens dans le domaine objectif.

[4] En consulter de remarquables exemples, dans la *Cité Chinoise*, de M. G. E. Simon, consul de France en Chine (Nouvelle Revue : 1885).

[5] Tsouhi ; Sujets de dissertations.

que dépendent la naissance et l'exercice des qualités qui rendent l'homme bon, c'est-à-dire heureux.

Tandis que le premier terme du tétragramme indique « l'Origine ou don de l'être », le second terme (heng) exprime la « Liberté de l'Action du ciel ». Les êtres, dit le Grand commentaire, commencent à entrer dans le courant de la forme. Il n'y a pas de distinction entre eux, mais ils vont se saisir, d'abord de l'existence *uniformelle*, puis des formes extérieures qui les distingueront à nos yeux. Il y a donc une existence *uniformelle*, puis des existences *multiformes* ; quant à l'existence *informelle*, elle n'est pas mentionnée ici, car elle est précisément dans la perfection. Et elle ne peut être mentionnée que dans la perfection. C'est l'Éternité. L'existence en soi ne fait pas, et ne peut logiquement faire partie d'aucune espèce de création ; on ne peut supposer, sans tomber dans l'absurde, une « génération spontanée » sur le plan métaphysique, et peut-être aussi sur quelque autre plan que ce soit. La « racine » de l'Univers est éternelle, et par suite inéluctable ; tout ce qui existe, existe en dehors des formes. Ici éclate comme un axiome cette vérité, obscurcie et méconnue si souvent, que tout ce qui est immortel est éternel.

Si ce n'était employer un terme impropre pour exprimer l'image fausse d'une idée juste, on pourrait dire que cette « *Liberté* » représente l'instant de la volonté créatrice précédant immédiatement l'instant de la création effective ; entre le premier et le troisième terme du tétragramme, le second est humainement impalpable, mais nécessaire à la logique des concepts.

Une grossière comparaison fera mieux ressortir la valeur du symbole : l'eau d'un canal, retenue de trois côtés par des parois de pierre, et du quatrième côté par les portes d'une écluse, est stable et immobile. Vienne l'écluse à soudainement s'ouvrir, l'eau change d'équilibre, et tombe brusquement dans le bief inférieur. Or, on peut supposer que la paroi de l'écluse soit enlevée en un instant mathématique ; cet instant n'est pas celui où l'eau commencera de couler, mais le précédera tant soit peu : car l'eau ne tombe que parce que l'obstacle a disparu, et l'effet ne peut jamais coïncider exactement avec la cause qui le produit. Il y a donc un moment imperceptible et fugitif, où l'eau n'est plus en équilibre, mais ne tombe pas : elle *va* seulement tomber. C'est le moment qui, dans le tétragramme de la Formation de l'Univers, constitue la *Liberté* (*heng*) entre la potentialité de la volonté créatrice, et l'apparition des formes.

Mais, sur le plan métaphysique, ce moment, qui est à la fois un lieu géométrique et un « état de conscience universelle », est illimité. S'il nous paraît court et ténu au point d'être insaisissable, c'est seulement parce que la force qui l'emplit nous est inintelligible, et que nos sens impuissants confondent, à cette hauteur, les notions de l'être et du temps, dégagées des imperfections de l'action.

Le troisième terme (li) et le quatrième terme (tsheng) du tétragramme, *bien*, *perfection*, paraissent connexes immédiatement. Le troisième terme exprime la modification que la forme apporte aux êtres : le quatrième terme exprime l'avantage qui doit résulter de cette modification, si ceux qui l'ont reçue se conforment chacun à leur voie : « La voie de l'autorité, dit Tsouhi, est la modification et la transformation

progressive ; la transformation est l'accomplissement parfait (ou la fin) de la modification ».

Avant le troisième terme, la création, à l'état volitif, était identifiée à l'Être (volonté créatrice, Perfection active, Khièn) et non sortie de lui ; après le troisième terme, elle est toujours l'Être (Khièn), mais écoulé dans le courant des formes, et par suite, dans les différents êtres que nous connaissons. L'avantage qui résulte de l'apparition des formes, suivant la volonté du ciel, voilà le quatrième terme.

« L'œuvre de la création, dit Tsouhi, est la raison d'être de la vie ». La vie n'est pas, en effet, un corollaire inévitable mais bien seulement une variété, un accident de la création[6]. L'acte de la création ne comporte pas du tout, essentiellement du moins, celui de donner la vie ; car à cause de la Perfection active (Être en soi) il n'y a pas de place pour une existence analogue et parallèle ; *donner la vie* est une grossière traduction de *créer la forme*. L'une des formes, dans lesquelles l'Être et les êtres s'écoulent, peut être la vie, telle que nous, terrestres l'entendons. Mais elle n'est que l'une des innombrables formes de la création (modifications). Donc la création ne comprend pas seulement tous les êtres vivants : elle comprend aussi tous les non-vivants, c'est-à-dire toutes les formes. Et notons donc, en passant, que la conscience n'est pas du tout inhérente à la vie.

La forme est le moyen direct de la modification ; la transformation est le but définitif, c'est-à-dire la réintégration hors des formes (unité). C'est en suivant cette voie et en atteignant son couronnement, que la volonté du ciel est accomplie, et que le quatrième terme du tétragramme est réalisé.

Le sage Shipingweng a exprimé d'une façon précise, bien rare en Extrême-Orient, l'œuvre entier compris dans le tétragramme. « La modification, dit-il, est le mécanisme qui produit tous les êtres ; la transformation est le mécanisme dans lequel s'absorbent tous les êtres ». C'est là toute la genèse orientale. Il n'y a pas création (dans le sens mécanique et matériel attaché d'habitude à cette expression) ; mais il y a production des êtres par modification de l'Être, et il n'y a rien de plus ; une modification constitue le moment présent, dont nous voyons une parcelle infinitésimale dans la vie terrestre ; la transformation indique le retour des êtres en modification dans l'Être immodifié, et elle est le mécanisme qui préside à cette résorption. La voie du ciel comprend donc à la fois l'émission dans les formes et le retour hors des formes.

Au point de vue humain, la mort est donc un des moments de la création, sans qu'on puisse affirmer si elle est le vestibule de la transformation, ou seulement une modification, qui, dans la suite normale de l'activité, suit immédiatement la modification de la vie.

Au point de vue de la « marche » suivant la volonté du ciel, le texte de Shipingwen, établit le principe de l'involution et de l'évolution, non pas peut-être dans le sens de descente et de remontée, ni même explicitement dans le sens de désintégration et de réintégration, mais dans le sens de « voyage au dehors et de

---

[6] Voir les intuitifs occidentaux : Et le mal appelé vivre est enfin vaincu. (E. Poe)

retour au-dedans » par le courant des formes, dont la source et l'embouchure se confondent (et ceci n'a point, pour image mathématique, une circonférence).

Or, modification et transformation comportent, dès l'émission de la volonté du ciel (*cause initiale*) tous les phénomènes, matériels ou immatériels, de la création : la première modification est le commencement des phénomènes ; l'accomplissement de la transformation, par la terminaison de la dernière modification, est le but, la fin de la création. Tout cela est compris dans le troisième terme du tétragramme ; et la suite normale, conforme à la cause initiale et suivant la *Liberté*, des modifications et transformations (3ème terme) produit la *perfection* (4ème terme), prévue dans l'œuvre du ciel.

Le terme 4 est donc l'émanation immédiate, et comme imminente, du terme 3 non empêché, c'est-à-dire que, au plan humain, l'homme n'a qu'à se développer suivant sa voie, pour que le bonheur survienne. C'est pourquoi l'on dit que les deux derniers termes de la formule sont intimement liés l'un à l'autre, et doivent être étudiés ensemble.

La conséquence des paroles de Shipingwen est visible et voulue ; elle est d'ailleurs explicite dans les textes des autres commentateurs ; après l'accomplissement parfait de la transformation, l'absorption des modifications étant faite, il y a retour au commencement de la formule, c'est-à-dire avant la cause initiale. Or, tous les êtres revenant à la Perfection active (khièn) et celle-ci étant essentiellement l'Activité du ciel, la *Voie* qui a fait traverser les termes de la formule existe toujours et existera éternellement. Il y a donc départ dans un nouveau cycle, qui se modifie et se transforme comme nous l'avons vu pour un cycle quelconque pris au hasard ; mais il n'est dit nulle part que les mêmes êtres doivent s'écouler dans la même partie du courant des formes. Traduite au plan humain, cette vérité se dit : que les formes subsistent, modifiées et transformées par le même mécanisme, mais que les êtres formels ne peuvent se prévaloir de leurs formes passées ou présentes pour présager leurs formes futures : ou que la création ne change point, mais que les parties formelles, qui nous la révèlent, sont l'objet d'échanges, ou si l'on veut, de progressions ; et que *l'essence* subsiste une, sous des apparences diverses, dans l'éternelle succession des cycles, comme elle était une, avant que la *cause initiale* n'ouvrît aux formes de l'Univers les portes de la *Voie*.

Poussons mathématiquement la formule, et disons que l'on conçoit la transformation, comme un dernier cycle, que franchiraient les quatre termes du tétragramme, sans sortir absolument du sein de la *Perfection*. Et ainsi nous touchons à la vérité totale sur les destins finaux de l'Univers et de l'Humanité, suprême et triomphante application de la Tradition Primordiale.

CHAPITRE VI

LES LOIS DE L'ÉVOLUTION

Quelques considérations des pages qui précèdent ont pu déjà faire prévoir dans quel sens devait être résolu ce problème des destins de l'Univers, et, dans ceux-là, le destin de notre humanité présente (destin total de ce qui, dans la modification actuelle, porte le nom d'humanité), problème qui n'est pas parmi les plus considérables, mais qui, à notre point de vue personnel, est le plus intéressant.

L'activité métaphysique de la Perfection (Khièn) s'étend à tout ; nos destins en découlent comme une directe conséquence. Aussi étroitement que les formes de l'Univers ou tels autres concepts ou entités, notre sort est réglementé par la *Voie universelle*, et par la montée symbolique des Dragons, à l'application de qui rien n'échappe.

Mais considérons de suite de quelle façon générale nous devons entendre les destins de l'Univers, et comment le souci de notre existence terrestre, de ce qui la précède et de ce qui la suit immédiatement, n'est qu'un souci particulier, et une telle spécialisation de la question, que ni l'idée, ni le terme même de cette existence ne mérite de figurer et ne figurera réellement dans l'exposé généralisateur.

Il n'y a là qu'une application de détail que nous étudierons à part, puisque nous dépendons aujourd'hui de la stase humaine ; mais ce n'est qu'un tout petit côté du problème, qui ne mérite pas de développements spéciaux, et qui ne les doit ici qu'à la satisfaction que nous nous croyons tenu de donner à la curiosité naturelle de l'être hominal sur la fin immédiate de sa modification actuelle, et sur son passage à la modification suivante, hors et au-dessus de cet état hominal.

Répétons donc ici avec plus de force ce qui n'a été que rapidement esquissé plus haut : L'acte de la création ne comporte pas expressément et inéluctablement l'acte de donner la vie (terrestre, ou analogue à la vie que nous voyons sur cette terre). Donner la vie est une des traductions de : « s'écouler dans le courant des formes » : l'une des formes dans lesquelles les êtres s'écoulent, peut bien être la vie telle que nous, terrestres, nous l'entendons, mais elle n'est que l'une des innombrables faces de nos modifications ; la vie n'est donc pas un corollaire indispensable, mais seulement un *accident* de la création.

Il faut donc bien prendre garde, en tout ce qui suit, à négliger les impressions et les sentiments relevant de notre état présent de conscience, et rapporter les raisonnements à la succession des formes dans l'existence générale, et non pas à l'existence particulière sous une seule forme. Ainsi seulement on comprendra entièrement la valeur du système des Mages chinois, et on saisira leur solution dans toute sa synthétique ampleur.

∴

Nous l'avons vu : la Perfection est active ; son activité est sans fin, libre (c.-à-d. conséquentielle à son principe de causalité) et bonne (c.-à-d. régulière et harmonique). Ainsi tous les destins (passés, présents, futurs, bien entendu, car ici le mot « destin » n'implique pas la notion de l'avenir), tous les destins de l'Univers se composent de l'activité, de la perpétuité, de la cause et de l'harmonie.

L'Humanité est une des formes du courant où les êtres s'écoulent (activité) en se différenciant de l'Être, formellement et non essentiellement. Elle est donc un des aspects de la Perfection passive, et une des modifications par où l'Univers tend à la transformation, c.-à-d. au mécanisme de la réintégration. Ainsi la Perfection est la génératrice de l'Humanité (causalité), comme la matière une – et par conséquent éternelle et sans forme – est la génératrice de la matière divisible, diverse et temporaire. Ce sont là des modes objectifs de la subjectivité.

L'humanité, considérée même avant sa naissance et aussi après sa mort terrestre –, est, très exactement en métaphysique, une des Formes de l'Univers (et l'humanité terrestre est une des modifications de cette forme). Au même titre et tout aussi scrupuleusement que toutes les autres, et sans la possibilité du moindre traitement spécial, cette forme sort de la Perfection grâce au Principe de la causalité efficiente, traverse toutes les modifications, et atteint la transformation, par laquelle elle réintègre la Perfection. Nulle forme n'échappe à cette loi générale, et c'est là l'*Harmonie* ; c'est l'harmonie de la Voie, du Tao, dont nous trouvons ici la première et parfaite définition, et que nous étudierons à fond dans le système philosophique de Laotseu[1].

Précisons, en langage vulgaire, cette donnée inéluctable : l'Humanité vient de l'Infini ; l'Humanité rentre dans l'Infini. Nous devons dire même qu'elle ne le quitte jamais, et que toutes les modifications se produisent le long de l'Infini : non seulement la loi de l'Harmonie, mais le bon sens le veulent ainsi. Car si une parcelle de l'Humanité ne suivait pas les autres parcelles de cette forme dans toutes ses modifications et dans la transformation finale et commune de tout l'Univers, cette parcelle ne pourrait que sortir de l'Infini, exister hors de l'Infini, être située à côté de l'Infini. – Or, si l'on peut parfois sortir numéralement de l'Infini mathématique, on ne peut pas sortir, essentiellement, de l'Infini métaphysique, sous peine de détruire la notion et l'idée même de cet Infini. Cette preuve par l'absurde peut ne pas satisfaire entièrement la clairvoyance ; elle n'en demeure pas moins invincible.

Nous sommes tous comme les points de la surface d'un cylindre, qui peuvent paraître appartenir à une droite ou à un plan tangents à cette surface, mais qui n'en font pas moins partie intégrante, non seulement de la surface, mais du volume du cylindre en tant que fonctions de ce volume.

---

[1] Il est bon de remarquer dès maintenant que la doctrine de Laotseu est directement issue du Yiking et de la Tradition Primordiale.

Nous tous, formes visibles et invisibles de l’Univers, nous émanons de l’Infini : nous n’en pouvons point sortir, nous y sommes toujours liés par l’essence ; et nous resterons, après les formes, dans cet Infini, dont jamais nous ne cessons d’être des molécules insaisissables, infinitésimales, mais impérativement nécessaires.

Cette doctrine nous étreint comme un axiome, et nulle révélation ne pourra prétendre à imposer une croyance contraire ; et nulle argutie, tirée de la valeur des conséquences, ne peut prévaloir contre cette vérité, si éclatante que sa démonstration même est pour ainsi dire impalpable.

∴

Je ne veux pas ici faire de discussion ; et pourtant un point est nécessaire à éclaircir, non pas tant pour tenter l’effort inutile de convaincre des adversaires résolus à l’être toujours, que pour déterminer l’hésitation de certaines consciences. La doctrine que nous venons d’exposer n’est pas une doctrine panthéistique. C’est l’objection que la science, la conscience et les religions occidentales font, avec une facile faconde, aux traditions sacrées de l’Inde ; les adeptes de cette tradition n’ont sans doute pas de peine à se défendre de cette attaque passionnée et sans raison. Mais en ce qui nous concerne, nous ne nous laisserons pas un instant arrêter par cette accusation d’un idéalisme grossier, et nous voulons immédiatement la prévenir et la confondre.

Nous ne sommes pas des panthéistes ; nous n’avons pas le droit de déclarer que nous sommes des Dieux, pas plus que le bras égaré de la Vénus de Milo n’a droit à déclarer qu’il est la Vénus de Milo. L’Univers n’a point que son Essence ; la matière n’a point que son substratum ; il y a aussi la nature et la qualité ; et avec le substratum, voilà les aspects de la triade métaphysique, qui est aussi véritable que les existences de la Trinité terrestre, ou que les hypostases de la Trinité céleste. – Aussi nous reviendrons là dessus en détail quand il s’agira de psychologie. Sachons, pour l’instant, que la triade métaphysique n’est point du tout la Trinité céleste, moins encore l’Unité Divine, et que ce n’est pas dire être Dieu, que dire qu’on rentrera dans le sein de Dieu, sans quoi tous les chrétiens seraient les panthéistes les plus grossiers. Dans la triade métaphysique, l’Essence seule se prévaut de la Perfection ; mais la nature et la qualité dépendent du courant des modifications ; comme elles, elles sont temporaires et protéiques, et elles ne peuvent donc en rien appartenir à l’Infini ; et les êtres, dont elles sont des conditions et des fonctions contingentes, mais objectivement indispensables, ne sauraient se confondre à l’Infini.

Ainsi parlons un instant le langage occidental ; car il convient ici parfaitement au dogme oriental, et devient pour ainsi dire le langage universel : Ce qui nous distingue de Dieu, ce n’est point l’essence, car nous sommes d’essence divine (et le christianisme lui-même avoue et préconise cette extraction) ; c’est la nature et la qualité, deuxième et troisième termes de la triade métaphysique. Cette nature et cette qualité sont précisément l’apanage des êtres écoulés dans le courant des formes ; ce sont ces termes qui, dans la succession des modifications, précisent la forme. On peut dire qu’à nos yeux, elles sont elles-mêmes *la forme*. Mais qu’est-ce donc, à tout

prendre, que la forme ? La forme, géométriquement parlant, (et philosophiquement aussi) c'est le contour : c'est *l'apparence de la Limite*.

La limite, comme la forme, voilà ce qui nous détermine, nous spécialise, *nous divise*. Cette divisibilité à l'Infini, qui est l'écoulement dans les formes, voilà ce qui nous sépare de Dieu. *Entre Dieu et nous, il y a la Limite,* c.-à-d. le propre déterminatif de toute création. Et entre Dieu et nous, il n'y a pas autre chose que la *Limite*, puisque, si elle est supprimée, toute création disparaît, et qu'il ne demeure que l'Unité Universelle.

Songeons profondément à ce théorème ; car il contient l'entière explication de l'Univers, si nous voulons bien nous rappeler que la *Limite* ou les Formes, ou le *Courant des Formes* (car tous nous parlons ici le même langage) ne comporte pas seulement, comme le pensent les enfants, les linéaments ou contours, mais aussi les fonctions de poids, de volume, de densité, et toutes les notions et perceptions qui constituent les différenciations superficielles et apparentes des molécules de la Matière.

Volontairement nous avons employé ici une terminologie vraiment inférieure ; mais nous l'avons fait, afin de rendre plus frappant ce qui est la plus essentielle des vérités intelligibles à l'homme.

Cette démonstration nous déterminera ainsi immédiatement dans l'esprit de ceux qui veulent partout des classifications, des genres et des espèces, et qui pensent que les scientifiques doivent absolument être rangés par chapitres et le long des formules. Nous ne sommes point des panthéistes ; encore moins sommes-nous des « naturistes ». Mais à distance égale des mystiques purs, qui n'ont d'évidence que dans le mystère, et des matérialistes, qui n'ont d'évidence que dans le contrôle des cinq sens humains, nous sommes des *idéalistes positifs*.

Nous savons que notre raison, que notre entendement se reconnaissent imparfaits ; et, malgré cela, dans le contrôle qu'ils exercent sur les perceptions et les sensations que nous vaut notre forme humaine, nous reconnaissons que nous ne devons pas accepter, comme les matérialistes font, ce que l'examen de nos sens déclare être des vérités ou des évidences ; nous sommes même contraints de déclarer que ces vérités et ces évidences contingentes ne sauraient être réellement des vérités et des évidences, par la raison précise qu'elles paraissent telles à des instruments bornés et à des enregistreurs insuffisants.

Mais, pas plus qu'aux expériences de nos sens, nous ne saurions nous confier *a priori* et entièrement aux affirmations de notre raison. Car le premier effet de notre raisonnement est de nous démontrer notre raison limitée et incomplètement épanouie. Et elle est limitée expressément parce qu'elle agit sur un être qui est en modification, dans le courant des formes, c'est-à-dire dans la limite. Nous ne devons pas nous insurger contre ce que les matérialistes appellent l'inintelligible, et rejettent comme tel. Il n'y a pas de choses *inintelligibles*, il y a seulement des choses *actuellement incompréhensibles*. Et du moment que nous savons n'être point parfaits, que nous sommes à un échelon indéterminé, mais non supérieur, de l'évolution, nous savons que nous ne pouvons être universellement compréhensifs. Notre entendement est au niveau cyclique des autres parties du composé humain ; et, par suite, loin de rejeter

l'incompréhensible, nous devons déclarer que, en l'état présent de notre stase, un incompréhensible apparent est philosophiquement nécessaire, et que la présence de cet incompréhensible relatif est un critérium – et le meilleur – où nous puissions reconnaître que nous marchons à la vérité. – Voilà comment nous ne sommes point matérialistes, et comment, au contraire, nous sommes idéalistes essentiellement.

Mais ces notions abstruses, nous n'avons point pour elles la foi du charbonnier. Et sur ces abstractions, mystérieuses à l'heure présente, nous nous refusons à échafauder aucun système psychologique, aucune règle morale, aucune religion sentimentale. Cet inconnu ne nous remplit pas d'espoir ou de découragement, mais seulement de curiosité et d'ardeur. Nous sentons, que dis-je ? nous savons qu'il n'y a rien de redoutable dans cet inconnu parce que son mystère ne gît pas en lui-même, mais dans notre seule contingence, et que, par suite, c'est un mystère relatif, destiné à être percé par nous, le jour où l'organe (qui est aujourd'hui notre œil physique) sera sublimisé jusqu'à monter à la hauteur de sa vision. – Tout notre esprit doit tendre à « diminuer les distances », c'est-à-dire à voir disparaître la limite. Nous ne plions pas les genoux devant le mystère ; nous élevons notre entendement jusqu'à lui. Ce jour-là nous serons devenus lui-même ; et dès aujourd'hui nous ne pouvons que rire des terreurs et des menaces qu'on édicte en son nom. – Et malgré tout, nous prétendons que cette audace est le meilleur moyen d'arriver à la connaissance, et que, même dans la doctrine chrétienne (qu'on veut nous faire passer pour la doctrine de l'agenouillement) *le ciel n'appartient qu'aux violents*. Tenter de pénétrer le mystère, c'est la seule manière que nos intelligences aient de l'honorer. Celui-là ne respecte pas son père, qui lui tourne le dos, dans la crainte de son visage et son regard. Ne rien bâtir sur le mystère, mais l'étreindre pour le comprendre, en sachant que nos efforts, incapables de succès dans notre état actuel, nous sont comptés à travers nos modifications successives pour la transformation finale, telle est notre règle.

Voilà en quoi nous ne sommes point mystiques, mais résolument positifs. Et cette méthode n'a rien d'opposé à notre doctrine idéaliste. Bien au contraire elle nous la fait mieux assise en notre esprit. Et nous pensons que, comme cela se produit tous les jours dans les progrès indéfinis de la science (depuis la grenouille de Volta jusqu'aux ondes électriques solaires), les progrès indéfinis de l'Humanité – qui changera de nom, de nature et de qualité, et conservera seulement son Essence, à travers toutes les modifications où elle tend, la mettront au niveau de toutes les inconnues, dont la modification terminale est de devenir des axiomes.

Ainsi l'Univers passe, jusqu'à la transformation définitive, par toutes les modifications que traverse le courant des formes. Déterminons les lois de ce courant. Elles sont conformes aux principes d'activité, d'harmonie et de bien par lesquels se manifeste la Perfection dans la formule tétragrammatique de Wenwang. Et nous devons appliquer ces principes aux lois du courant des formes pour en préciser les données et les éléments, avec une exactitude qui relève plus encore de la mathématique que de la philosophie.

Les êtres marchent, ils évoluent ; tel est le corollaire du principe initial, la causalité, qui est la manifestation unique de la Perfection, c.-à-d. la *volonté du ciel*.

Peut-on concevoir qu'ils s'arrêtent ? Non, car il faudrait, pour causer cet arrêt, supposer une volonté du ciel contraire à celle qui les tient en mouvement, et il est anormalement impossible que le ciel manifeste deux principes contraires l'un à l'autre. Et c'est ainsi que, du moment que le mouvement est (et c'est une chose que, même objectivement, l'on ne peut nier), le mouvement sera toujours, et qu'il peut être défini : la *Manifestation Éternelle de la Perfection*. Par ainsi le principe de causalité est satisfait. Mais afin qu'il n'y ait pas d'erreur possible, un seul instant, dans les esprits, disons qu'il ne faut pas confondre l'Éternel Mouvement avec une « création éternelle » ou avec un « passage éternel dans le courant des formes ». Nous déterminerons ailleurs ce qu'est l'Éternel Mouvement et l'Éternel Agir, mais il serait vraiment puéril de prétendre donner une *direction* à la *Totalité* du mouvement, ou un *mobile* à la *Totalité* des actions. Et ainsi l'on peut comprendre déjà, avant même la définition, le but terminal où mène le principe de causalité.

Comment la loi de l'activité fait-elle évoluer les êtres ? La continuité de l'évolution ne satisfait qu'à la causalité ; *l'activité* veut une *action* ; une action, quelle qu'elle soit, satisfait à l'activité : mais la répétition d'une action, quelle qu'elle soit, constitue-t-elle réellement une action ? Nous sommes contraints de répondre que non ; car, au point de vue de l'action elle-même, sa répétition constitue la *monotonie* ; et au point de vue des moteurs de l'action, nous voyons qu'une même action est engendrée par les mêmes moteurs, agissant sous la même impulsion, avec la même force ; la *continuité* d'une action n'est donc pas de l'activité ; c'est, au contraire, après la mise en mouvement, *l'immobilité* du principe moteur. En conséquence, le principe d'activité est satisfait, non pas par une seule action, non pas par la même action deux fois ou indéfiniment répétée, mais bien par une série indéfinie d'actions, qui sont dues à des moteurs différents, et qui, par suite, ne peuvent être absolument identiques. Donc, au nom du principe d'activité, *on ne repasse pas deux fois par le même courant des formes*. Et il nous est tout à fait interdit de croire à la métempsychose, du moins à la métempsychose brutale et grossière qu'on a extraite à grand peine des doctrines bouddhistes et pythagoriciennes, et qui, en réalité ne s'y trouve pas[2].

Mais, au contraire, après avoir épuisé une forme, et toutes les circonstances d'une modification, nous passons invinciblement à une autre modification, avec la certitude logique que nous ne reviendrons jamais à celle que nous venons de quitter.

Comment le mouvement *continu* et *varié* peut-il s'accorder avec la loi d'harmonie, qui est le troisième terme de la formule tétragrammatique de Wenwang ? (Notons au passage que la loi d'harmonie ne peut être satisfaite que par des actions variées, car il n'y a pas d'harmonie dans la répétition : les rapports harmoniques ne peuvent s'établir, comme les algébriques ou les géométriques, qu'entre des quantités

---

[2] La loi des renaissances est tout autre. Mais nous voulons dès maintenant affirmer qu'elle est réelle et logique, avec toutes les conséquences heureuses que l'humanité en attend, tant au point de vue de sa fin qu'au point de vue de sa personnalité.

différentes). L'harmonie se satisfait par les proportions (au sens mathématique) des variations ; c'est-à-dire qu'une forme quelconque est invariablement distante de celle qui la précède et de celle qui la suit, et que toutes les modifications sont invariablement distantes les unes des autres. Ainsi, la série des modifications peut mathématiquement se traduire par une progression (arithmétique ou géométrique), progression tendant vers un « lieu métaphysique » qu'on ne peut objectivement penser atteindre. Ainsi éclate véritablement la loi de l'harmonie.

Elle a une autre conséquence, qui touche immédiatement les êtres en modification : C'est l'invariabilité du sens et de la suite des modifications par lesquelles tous les êtres passent. Car de même que l'activité interdit de repasser deux fois par la même forme, l'harmonie interdit de pouvoir ne pas passer par toutes les formes, et donc qu'il y ait plusieurs courants des formes. Dans cette nécessité logique, nous trouvons dès maintenant, nous autres humains, un gage de la fraternité de nos esprits et du parallélisme de nos efforts[3]. L'union est par là même indéfectible, qu'ils en conservent ou en perdent le souvenir, entre ceux qui, au cours d'une modification, unirent leurs tendances ; ils se trouveront analogiquement côte à côte dans les modifications à survenir.

Enfin, la quatrième loi veut que le mouvement *continu, varié et harmonique*, soit bénéfique, et conduise l'Univers à la Perfection. La logique inflexible des mages chinois nous mène ici à la meilleure clairvoyance de nos destinées. Voulue par la Perfection, déterminée par les conséquences précises de cette volonté, l'Évolution ne peut qu'être bonne, et ne peut que produire un résultat excellent pour les êtres qui en sont la matière. Il n'y a point – disons-le pour mémoire – de réintégration hors la Perfection. Il n'y a pas de lieu, ni physique, ni géométrique, ni métaphysique, hors de la Perfection. Il n'y a donc pas autre chose que la bienheureuse réintégration finale. Telle est la nécessité de la quatrième loi. Mais, si nous marions ses effets avec les effets de la troisième loi, nous concevons immédiatement qu'il n'y a pas de différence essentielle dans le sort des êtres en modification, qu'il n'y a pas de place pour des chutes, quelles qu'elles puissent être, qui contreviendraient à la loi du bien, si elles étaient générales, et qui contreviendraient à la loi de l'harmonie, si elles étaient partielles et temporaires. Le passage des êtres à travers les modifications de l'Univers est donc une ascension régulière, continue, harmonique et bienfaisante, à laquelle la Perfection, dont nous sommes d'infinitésimales parcelles et des émanations continues, ne pourrait pas faire que nous ne participions point.

Voilà, très sommairement exposées (car les Chinois ont fait là dessus des volumes, et les philosophes de l'Occident ne manqueraient pas d'en faire autant) les génératrices de l'Évolution Universelle. Elles sont si caractéristiques, si inéluctables, si précises que d'une part, il est impossible à un intellect humain loyal de s'y soustraire, et que, d'autre part, suivant la meilleure des méthodes, il va nous être aussi facile de réduire les Destins de l'Univers en un dessin géométrique, qu'il nous a été

[3] Nous y reviendrons longuement dans les « Conditions de l'Individu ».

facile de réduire en six lignes, sans l'amoindrir, ce que l'Occident appelle « l'incommunicable Éternel »[4].

Le principe de causalité se manifeste par le mouvement ; tout mouvement, en mécanique, se traduit essentiellement par une ligne ; le principe d'activité se manifestant par une diversité indéfinie, cette ligne ne saurait être une circonférence, ni une ligne brisée : elle ne peut être qu'une ligne à éléments hyperboliques ou paraboliques, comme il semble que les comètes en décrivent dans l'espace, et dont les branches s'écartent à l'infini ; cette hypothèse suppose bien entendu que nous ne considérons qu'un seul plan de l'espace : mais le principe d'harmonie (qui satisfait ici l'idée *cyclique*, et symbolise en tous points l'idée de *retour* et le principe de réintégration), le principe d'harmonie veut que les modifications se succèdent à intervalles égaux et soient également distantes les unes des autres : ainsi toute possibilité d'une ligne plane doit être écartée, puisqu'il y a entre ses diverses parties des *rapports de distance* : la ligne du mouvement universel s'inscrit donc sur une *surface gauche* ; les rapports de distance entre les éléments de cette ligne sont en progression arithmétique pour satisfaire la loi d'harmonie. Enfin la loi du bien voulant que les modifications procèdent à une ascension continuelle, les éléments de la figure se *superposent* inévitablement et invariablement l'un à l'autre.

Les nécessités de la figuration se résument donc ainsi : une ligne (principe de causalité) : indéfinie et ne repassant jamais aux mêmes points (principe d'activité) : déterminant des courbes, intersections de surfaces gauches, s'enroulant les unes au-dessus des autres (principe du bien) : et dont tous les points d'un élément sont également distants des points correspondants de l'élément supérieur et de l'élément inférieur (principe d'harmonie).

Il n'y a point d'autre surface qui satisfasse à ces données nécessaires que l'hélicoïde cylindrique ; c'est-à-dire que la ligne de l'universel mouvement sera précisément l'intersection de l'hélice (surface gauche) avec la surface latérale du cylindre représentatif de l'Évolution cyclique, le long de laquelle se meuvent tous les êtres. Bien entendu le cylindre de l'Évolution n'est représentatif qu'au point de vue de l'obligation qu'il y a, pour notre œil, d'intersecter la surface gauche indéfinie pour obtenir l'hélice : mais la surface le long de laquelle s'enroule l'hélice n'a point de lieu physique ni géométrique : elle peut à volonté être transportée à l'infini, ou être supposée réduite à la seule hauteur du cylindre ; de telle sorte que le rayon de base du cylindre est indifférent, et que, en réalité, il est égal au zéro de la métaphysique des nombres.

Le seul élément de l'hélice qui reste à déterminer est donc son pas, c'est-à-dire la distance, le long de la hauteur du cylindre, entre deux points correspondants de sa courbe (la courbe comprise entre ces deux points constitue une des révolutions de l'hélice, et toutes les révolutions sont égales entre elles) ; ce pas de l'hélice est constant (principe d'harmonie), et c'est la seule donnée que nous ne puissions

---

[4] Il nous sera facile, plus loin, de démontrer comment le libre arbitre de *l'espèce humaine* s'accommode fort bien des lois générales plus haut établies.

déterminer mathématiquement, parce que nous sommes au cours d'une révolution, et que nous avons perdu la mémoire du passage le long des révolutions précédentes.

Construisons cette très simple figuration : elle nous doit entièrement satisfaire. Par un point quelconque de l'hélice tirons, sur la surface latérale du cylindre, une parallèle a la hauteur du cylindre. Nous déterminons un moment de l'Évolution, et une modification tout entière.

L'Univers (tous les êtres) est, par le principe de causalité, mis en mouvement et lancé le long de l'hélice inscrite aux flancs du cylindre (cylindre, répétons-le, hypothétique, et représentant la manifestation de la volonté du ciel, en la supposant un instant arrêtée, laquelle volonté inclut tous les mouvements issus d'elle). Saisissons-le au point donné plus haut, et supposons ce point le commencement d'une modification. Au moment où l'Univers entre dans cette modification, s'il était abandonné à lui-même, il suivrait une trajectoire, représentée précisément par la tangente à l'hélice au point donné. Mais il est aspiré par la volonté du ciel (principe d'activité) et contraint vers le ciel (principe du bien) : il décrit donc l'hélice indiquée, et le pas de l'hélice est précisément la mesure mathématique de la « *force attractive de la Divinité* ». Il n'y a pas de moyen direct d'apprécier cette mesure ; on ne la connaîtrait que par analogie (principe d'harmonie), si l'Univers, dans sa modification présente, se souvenait de sa modification passée, et pouvait ainsi juger de la quantité métaphysique acquise, et, par suite, pouvait mesurer la force ascensionnelle. Il n'est pas dit que la chose soit impossible, car elle est facilement compréhensible ; mais elle n'est pas dans les facultés de la présente humanité[5].

Pendant toute la course de l'Univers le long de la révolution de l'hélice qui figure sa modification présente, les éléments qui le régissent sont analogues (harmonie) et non-identiques (activité) à ceux qui le régirent dans les modifications antérieures, comme à ceux qui le régiront dans les modifications ultérieures. L'étude de la modification présente de l'Univers peut donc, si elle est bien entreprise, procurer, par analogie, des données précieuses sur les destins (passés et futurs) de tous les êtres. C'est là un travail utile pour ceux qui sauront s'y livrer d'eux-mêmes.

Arrivé à la fin de la révolution considérée dans l'hélice, l'Univers tend à la fin de sa modification, et passe dans une modification suivante, qui est supérieure, comme le veut le principe du bien. Mais l'hélice est, partout et en tous ses points, régulière ; entre la fin d'une modification et le commencement de celle qui la suit, il n'y a donc ni secousse, ni brusque changement : le passage d'une modification à l'autre se fait aussi logiquement et aussi simplement que le passage d'une situation à une autre dans l'intérieur d'une même modification : l'univers se meut toujours normalement et d'un mouvement égal (loi d'harmonie). Le passage est *insensible* ; il n'a rien de *surprenant* ni de *douloureux*.

L'Univers, donc, passe dans la modification suivante, où il occupe successivement des positions analogues (harmonie) dans une surface gauche supérieure (bien). Et ce mouvement dure ainsi tout le long de l'Évolution ; sera-t-il

---

[5] On voit ainsi que ceux qui prennent le *cercle* pour le symbole de l'Évolution font donc simplement oubli de la *cause première.*

éternel ? c'est-à-dire les modifications se succèderont-elles toujours les unes aux autres ? et l'hélice enroulera-t-elle sans fin ses révolutions autour du cylindre sans bases ? Cela a été dit, et cela a été appuyé sur ce principe que la volonté du ciel, ayant manifesté le mouvement, ne saurait l'arrêter. Mais il est tout à fait faux de concevoir le mouvement de la volonté céleste comme inhérent au passage d'un lieu à un autre, c.-à-d. à un déplacement, dans quelque monde qu'on veuille envisager ce déplacement. Nous verrons dans le Livre de Laotseu, explicatif du Yiking, que le « mouvement céleste » s'accommode fort bien, sur le plan métaphysique, de ce que nous appelons, sur le plan des modifications, le *repos*. Et ceci n'est donc pas une objection sérieuse.

Quand la série des modifications sera-t-elle épuisée ? L'Univers qui les parcourt, le saura, quand il saura, non seulement la mesure du pas de l'hélice, c.-à-d. de la force attractive de la Divinité, mais quand il saura la distance, qui, sur la hauteur du cylindre idéal, le sépare de la Perfection.

Mais qu'importe que nous ne puissions pas faire actuellement cette détermination, si nous savons comment nous la ferons plus tard, par l'appréciation de tels éléments, et par l'acquisition de telles facultés qui manquent à la stase humaine ?

Encore une fois, que la logique de la mathématique nous console de notre insuffisante intelligence.

Le cylindre figuratif autour duquel s'enroule l'hélice évolutive d'après même le principe d'activité, monte à l'infini. Or, les parallèles se rencontrant à l'infini, la surface latérale et la hauteur du cylindre se rencontrent à l'infini en un seul point, et la limite du cylindre est un cône. C'est cette figure que la mathématique nous présente, quand nous considérons la fin des modifications, c'est-à-dire le moment de la Transformation, c'est-à-dire l'Idée de la Réintégration. Et la mathématique ici est absolue, et d'une éclatante précision. C'est exactement vers un lieu de la hauteur du cylindre (devenu le sommet du cône), que convergent en un seul point tous les éléments de la surface latérale du volume, et par suite l'hélice qui s'y développe : l'extrémité hypothétique de la hauteur du cylindre est, on la vu, le centre d'attraction de la volonté du ciel ; c'est donc *exactement* que, à l'infini, *l'Univers évolué se confond avec la Perfection*. L'Univers ne peut pas, *même mathématiquement*, passer ailleurs, ni échapper à la Perfection par un autre courant des formes. La réintégration au sein de la Perfection est le sort total et inévitable de tous les êtres.

Si l'on pousse plus loin le symbole analogique présenté par la figure géométrique, on peut prétendre que, après s'être confondu avec la Perfection, l'Univers de nouveau s'en distingue. Car un cône, même généré par le cylindre supposé à l'infini, comporte une autre nappe conique, opposée par le sommet à la première ; et ainsi l'Univers partirait le long d'une nouvelle hélice conique, les branches de la nappe s'écartant à l'infini. Rien ne s'oppose à cette vérité mathématique. Mais elle ne peut être transportée symboliquement en métaphysique. Car l'infini mathématique suppose les surfaces riemaniennes et les nombres transfinis ; et, même plus simplement, à chaque instant des discussions algébriques, on est amené à concevoir une notion au delà de l'infini. C'est la meilleure démonstration que l'infini mathématique n'est pas l'infini, mais bien l'indéfini métaphysique : la Perfection céleste ne siège pas dans l'indéfini, elle siège dans

l’Infini : et si nous pouvons prendre l’indéfini comme image de l’infini, nous ne pouvons appliquer à l’infini les raisonnements de l’indéfini. Le symbolisme descend et ne remonte point.

Saluons donc avec confiance les desseins, inconnus encore, mais logiques et intelligibles de la *volonté du ciel* ; et soyons sans crainte sur la marche et la fin, inévitablement heureuses, des Destins de l’Univers.

CHAPITRE VII

LES DESTINS DE L'HUMANITÉ

Si l'on se reporte au cylindre et à l'hélice représentatifs des destins de l'Univers, régis par les lois de l'Évolution, on remarquera que les destins particuliers de l'Humanité sont régis par les mêmes lois, d'une façon tout aussi exacte et imprescriptible, et qu'il n'y a qu'à faire, à la stase humaine, une application logique et adéquate de ces lois, pour avoir la solution des problèmes qui inquiètent plus ou moins notre espèce.

Le cycle humain est un des éléments de l'hélice ; il en est vraisemblablement l'une des spires ; et la vie humaine peut être déterminée comme commençant et finissant avec la spire considérée, c'est-à-dire comme bornée à ses extrémités par les deux intersections de la spire avec la parallèle à la hauteur du cylindre menée par un point quelconque de sa surface latérale.

Ce corollaire de nos propositions précédentes montre immédiatement que le cycle humain est un cycle tout à fait normal, que la modification humaine n'a, parmi les autres modifications, rien de surprenant ou de merveilleux, et qu'il n'y a donc pas de solutions ou de transformations particulières à lui appliquer.

Car, il faut le noter avec force, il n'y a rien d'extraordinaire dans l'humanité, non plus que dans le sort qui l'attend ; la seule chose extraordinaire qui pût être, c'est qu'elle ne fût point comme elle est. Elle fait partie, à sa place naturelle, des modifications de l'Univers ; elle est un des éléments normaux de l'Évolution. Rien n'a été « *créé* » pour l'homme ; rien n'attend l'homme spécialement ; il est venu d'où tout sortit ; il va où tout retourne ; et la stase où il se trouve n'a pas plus d'importance que les autres.

Nous lui en donnons une plus grande, parce que nous nous y trouvons au moment où nous parlons ; et cela est très raisonnable, si nous y attachons simplement une plus forte curiosité. Mais nous n'avons plus qu'une vanité naïve, si cette curiosité nous porte à réclamer pour l'homme un traitement spécial ; il faut nous convaincre – et cela est difficile à la fois pour notre orgueil, et pour ceux qui cherchent à en trafiquer des avantages – que l'homme n'est pas dans une situation inférieure, qu'il n'est pas dans une situation privilégiée, qu'il est simplement comme il doit être ; qu'il est un être ni particulièrement heureux, ni particulièrement malheureux, et qu'il ne mérite ni les interjections laudatives, ni les exécrations pitoyables, dont les textes religieux l'ont tour à tour enfumé ou stupéfié.

L'homme est seul à avoir une âme, s'écrient certains adulateurs, qui cherchent, comme tous leurs pareils, à tirer profit de leur flatterie. Cette proposition est aussi manifestement fausse que celle qui prétendrait que l'homme est seul à avoir un corps.

Et en réalité, cette proposition est fausse tout autant dans son sens général que dans sa prétention. L'homme a certainement quelque chose qui lui est spécial, comme nous allons le préciser plus loin : c'est la caractéristique même de la stase humaine. Mais les êtres modifiés, qui nous suivent et nous précèdent, possèdent au même titre les caractéristiques post-humaines et anté-humaines, et n'ont pas le droit de s'enorgueillir, puisque c'est la loi d'activité qui les leur a fournies et qu'ils ne pourraient pas ne pas les acquérir successivement.

Mais la caractéristique humaine, non plus qu'aucune autre, n'est composée d'aucun élément qui ne se trouverait que dans l'homme. C'est un *composé* dont les quantités ne se trouvent que dans l'homme à de certains coefficients, mais dont les éléments consécutifs se retrouvent dans une ou plusieurs stases adjacentes ; ils ne sont pas *de l'homme* ; seule *leur association* fait l'être humain.

Le dessin mathématique nous montre d'ailleurs une hélice parfaitement régulière et coordonnée ; aucun point n'est excentrique ; tous sont réguliers et conséquentiels des éléments générateurs de la figure ; l'humanité est sur l'un de ces points ou mieux sur l'une des spires composées par ces points. Elle est donc entièrement normale ; elle n'a point les *préférences de la Divinité*, et nous devons reléguer, dans l'arsenal vieilli de nos orgueils et de nos terreurs, les éloges et les menaces qui nous furent solennellement impartis au nom de cette *situation privilégiée*, qui n'est rien qu'une conception folle et tout à fait contraire au principe de l'Évolution et à la Perfection elle-même.

Portons-nous sur l'hélice de l'Évolution à un point de l'intersection fournie par la parallèle à la hauteur du cylindre sur sa surface latérale ; cette parallèle coupe toutes les révolutions de l'hélice ; entre deux points d'intersection consécutifs est figurée la spire de l'Humanité : le point d'intersection inférieur est celui du commencement de la spire, et de notre observation actuelle. C'est le moment où l'Humanité naît[1].

Elle naît, c'est-à-dire : elle vient de la modification précédente, sans heurt ni secousse, montant sur la douceur de la courbe, par un mouvement giratoire continu, dû à la force attractive de la Perfection. – La loi de causalité est *l'origine* de cette naissance, et de la perpétuité de cette naissance, tant du moins qu'il y aura un courant des Formes : car la forme humaine peut se confondre dans l'Universel : elle s'y confondra certainement ; mais elle ne peut point périr dans le sens négatif que nos objectivités donnent à ce terme grammatical, c'est-à-dire qu'elle finira doucement à l'expiration de sa forme et à son remplacement par une autre, mais qu'elle ne se terminera pas, en pleine marche, par un brutal cataclysme qui romprait le cours uniforme de son destin. Laissons donc, et sans un plus long développement, véritablement oiseux, la *fin du monde* au bon roi Robert, et la congélation de notre globe à M. Camille Flammarion : ces hypothèses sont gratuites, et, au cas qu'on les considère comme matériellement et physiologiquement réalisables, elles n'influeraient en rien sur la Forme humaine ni sur les Destins de l'Humanité. Le

[1] Nous disons *l'Humanité* et non point *l'homme* en particulier. Nous étudions ici *l'homme collectif*. C'est le libre arbitre de l'espèce, qui, de l'homme collectif, fait des *individus*.

globe terrestre, en tant que véhicule, ne saurait périr que lorsqu'il serait devenu inutile. C'est-à-dire que l'humanité ne périrait pas avec la planète, mais que la planète périrait, quand elle ne servirait plus de théâtre à l'Humanité. – Et tout cela n'est que de superflues et redondantes contingences.

La loi d'activité pousse l'Humanité, dès après sa naissance, sur la spirale de son évolution particulière ; l'Humanité ne reste jamais immobile sur un point de cette spirale, et elle ne repasse jamais deux fois par le même point. Est-ce à dire que le cycle humain se compose seulement de la vie terrestre, et que nous ne devons jamais après la mort, revenir sur la planète ? Bien avantageux serait celui qui ferait une réponse définitive, en quelque sens que ce soit, à cette question. Certainement nous ne repasserons jamais par la stase humaine, telle que nous la traversons aujourd'hui, car la loi d'activité, la loi d'harmonie et la loi du bien seraient par là violées tout ensemble. Mais n'y a-t-il que des « composés humains » sur la terre ? et n'y a-t-il que la terre où puissent se modifier des « composés humains » ? Tâchons de répondre par analogie à de si troublantes interrogations.

Dans les trois règnes que nous connaissons sur notre globe, le règne animal voit et sent le règne végétal et le règne minéral ; le règne végétal pressent et ne voit pas ; le règne minéral ne pressent ni ne voit[2]. Voilà l'ensemble de ce qui tombe sous les sens. Mais nous pressentons, sans voir, une autre matière que celle qui est cataloguée dans ces trois règnes. Tout ce qui est électricité, psychisme, forces errantes, voilà de la matière qui ne tombe pas sous notre contrôle sensoriel, et vis-à-vis de qui l'Humanité est, comme est la plante vis-à-vis de l'Humanité. Il est possible de pousser l'analogie plus loin. Le minéral ne sent point que nous le projetons et que nous nous servons de lui : nous pouvons être parfaitement les instruments inconscients d'êtres terrestres, qui n'ont aucun de nos cinq sens, que nous ignorons, et qui usent de notre esprit sans que notre esprit le sache, exactement comme notre volonté se sert du minéral[3]. Nous gouvernons les bêtes, les plantes et les métaux : pourquoi, si ce n'est par l'effet du plus ridicule orgueil, voulons-nous n'être gouvernés par personne, et qu'il n'y ait aucune forme de l'Univers entre Dieu et nous ? Cela est tout à fait illogique, et commence même à être contraire aux récentes découvertes des sciences mentales et psychiques. Ces êtres supérieurs, ces entités indiscutables, quoique inconnues, ces formes, absolument normales, de l'Univers, sont-elles ou ne sont-elles pas des Humanités sublimisées ? qui donc osera imposer que cela est ? mais qui osera dire que c'est impossible ?

Et d'autre part, le cycle humain est-il inévitablement borné au rôle que nous lui voyons jouer sur cette terre ? est-il indispensable, pour qu'un homme reste dans l'humanité, qu'il foule le sol avec des pieds, qu'il récolte le blé avec des mains, qu'il déchire la chair avec des dents ? Personne ne prétendra soutenir que l'essence de l'Humanité est dans la *forme*, c'est-à-dire, pour employer un langage plus physique –

---

[2] Tel est du moins l'état de la science expérimentale actuelle.

[3] La suggestion donne à des humains le pouvoir sur d'autres humains qui perdent leur volonté dans la volonté de leurs maîtres passagers ; il serait donc fou de prétendre que notre hypothèse ne repose pas sur une donnée expérimentale en même temps que sur l'analogie.

dans la possession et dans l'usage des cinq sens, et dans l'habitat de notre actuelle planète. L'Humanité peut se développer hors la planète, avec une apparence et des moyens appropriés aux conditions formelles d'existence qui lui seront réservées par ailleurs. Voilà qui est encore parfaitement analogique et plausible.

Ainsi, pour l'Humanité, être sur cette terre avec d'autres éléments organiques, avec une autre *Vie* – ou bien passer à une autre modification avec des organes analogues, mais perfectionnés : voilà deux variations, également acceptables, de la loi des Renaissances. Et telle est la métempsychose bouddhiste et pythagoricienne, que toute l'antiquité admet, et que nous admettons avec elle, comme un corollaire, parfaitement logique et démontré, des Lois de l'Évolution. Cette loi des Renaissances affecte l'Humanité dans tout le cycle humain ; elle a l'une de ses applications dans l'espèce humaine terrestre ; et c'est pour cela que tout à l'heure nous faisions distinction entre l'Homme collectif et l'homme individuel.

L'Humanité est une spire de l'hélice ; l'espèce humaine actuelle est un des points de la spire[4]. Prenons toujours garde à ne point faire une telle confusion, à ne point prendre la partie pour le tout, et à ne point tomber conséquentiellement dans les rêveries les plus nébuleuses ou dans le transformisme le plus grossier. La vie humaine terrestre est un des points du cycle humain ; c'est une des formes de l'Humanité ; et l'Humanité, par la loi des Renaissances, traverse la stase humaine présente, sans s'y maintenir, et sans y retourner. Mais si l'espèce humaine est perdue pour l'homme après la mort individuelle, l'Humanité demeure à l'Homme collectif. Et nous verrons plus loin comment se comporte l'agrégat humain dans ces différentes situations. Et nous verrons aussi que, antérieurement et ultérieurement au cycle humain, il subsiste, de ce qui fait la caractéristique de l'Humanité, un élément constitutif immanent et éternel.

La loi d'harmonie pousse l'Humanité le long de son cycle avec un mouvement général et uniforme. Le mouvement est général, en ce qu'aucune des parcelles qui constituent l'Humanité ne saurait y échapper par hasard, ou volontairement s'y soustraire : il est uniforme, en ce que la cause initiale (le mouvement dû à la manifestation de la volonté du ciel) s'exerce sur toute l'Humanité d'une sorte toujours égale à elle-même, et que celle-ci se meut donc le long de sa spire sans secousse et sans arrêt. Cette loi de l'harmonie a une triple conséquence ; dans le sort de l'Humanité, il n'y a point de hasard ; il n'y a point de différenciation essentielle ; il n'y a point de surprise ni d'exceptions.

Il n'y a point de hasard : le hasard est en effet produit par la concordance de l'inconscience de l'élément avec l'absence de son moteur initial. Nous admettons volontiers l'inconscience de l'élément, en tant qu'impuissance dans le cours d'une modification, et d'inintellection impuissante, si on considère la série des modifications. Mais comment admettrons-nous l'absence du moteur, c'est-à-dire l'oubli où la Volonté du ciel laisserait la moindre des parcelles que le principe de causalité a lancées dans le mouvement, c'est-à-dire dans l'existence objective ? Cela

---

[4] Et c'est elle, alors, qui peut avoir comme symbole, le *cercle de vie*, caractérisé par l'Yn Yang, que nous étudions plus loin.

est tout à fait impossible ; car si l'élément parcellaire considéré était livré au hasard *hors* de l'Univers manifesté, il faudrait nier l'infini de la Volonté du ciel ; et si l'élément était livré au hasard *dans* l'Univers manifesté, il faudrait nier la Perfection omnisciente de cette Volonté. C'est-à-dire que cette Volonté du ciel n'existerait point. Le *hasard* et le *ciel* sont contradictoires et exclusifs l'un de l'autre. Et comme l'Univers est le ciel manifesté, il nous faut nier, soit le hasard, soit l'Univers, jusque dans le plus concret témoignage de nos sens. Nous sommes donc conduits à cette proposition véritable : *le Hasard n'existe pas*. Et nous sommes heureux de constater que cette proposition est dès longtemps inscrite au seuil de la haute science purement occidentale, et en exergue des œuvres des maitres qui s'en occupent. Dans le christianisme, et dans tous les systèmes religieux et philosophiques, qui émanent de lui, ou dont il émane, cette partie efficiente du principe d'harmonie porte le nom de *Providence,* mot dont la signification radicale constitue la négation même du hasard.

Il n'y a point de différenciation, dans l'Humanité, entre les destins des divers éléments qui la composent. Les éléments, qui, au point donné, entrent simultanément – harmoniquement – dans une modification, sortent ensemble de cette modification, et entrent ensemble dans une autre. De plus, tous les éléments parcourent toutes les modifications dans le même ordre. Enfin, et de même que leur origine, leur fin est la même à tous. Voilà ce que veut étroitement la loi de l'Harmonie ; et il est impossible que cette loi soit violée en aucun de ses points. Nous verrons, dans la suite de ces études, quand nous prendrons les textes du Kan-Yng, ou des Sanctions, comment le dogme grossier des Récompenses et des Peines éternelles se transforme, lorsque ceux qui l'enseignent n'ont pas à retirer, des terreurs qu'il inspire aux croyants, de l'argent ou de l'influence. Il nous faut affirmer dès maintenant que le Principe, également inaltérable, de la justice, obtient toujours et partout une entière satisfaction. Mais le propre des attributs du ciel est de se conformer les uns aux autres, et de ne se gêner en rien jusque dans leurs extrêmes conséquences ; le principe de Justice s'accommode fort bien de la loi d'Harmonie, dont il est une manifestation métaphysique ; et l'Harmonie, comme son corollaire la Justice, veut que le sort terminal de l'Humanité et de l'Univers soit un sort commun et unique.

Remarquons en passant que, par application de l'Harmonie, il n'est, pas plus que par application de l'Activité, permis d'admettre la brutale métempsychose des médiocres successeurs de Pythagore. Des éléments ne sauraient demeurer dans une modification – en conservant ou en changeant leurs formes, – tandis que d'autres éléments, entrés en même temps qu'eux dans cette modification, la traverseraient et la quitteraient ; les uns ne sauraient avancer, pendant que les autres rétrograderaient, sous prétexte de sanctions ; car, une fois pour toutes, des sanctions attachées à des actes temporaires sont forcément objectives, et ne sauraient s'appliquer à des lois conséquentielles de la subjectivité. Tous les êtres suivent, dans le courant des formes, un mouvement harmonique et régulier ; et c'est la loi du *bien* qui, seule, détermine la direction de ce mouvement.

Enfin, il n'y a pas, dans ce mouvement, de heurt, de secousse, ni d'imprévu ; c'est-à-dire que la marche est *méthodique*. L'Harmonie affecte tous les êtres dans leur passivité, et régularise leur émission dans les formes. Il n'y a donc point de création imprévue ; il n'y a pas de *génération spontanée* ; tous les êtres en même temps existèrent, et le premier jour de la constatation, par nous, de leur existence, n'est pas

le jour de leur naissance ; cette prétention est encore une bouffée d'orgueil de cerveaux humains servis par une intelligence imparfaite et par des organes sensoriels en réalité très médiocres ; elle n'est pas plus soutenable que l'opinion d'un astronome (je crois, pour l'honneur de l'astronomie, que cet astronome n'existe et n'existera point) qui déclarerait qu'une étoile vient d'être créée le jour où il l'aperçoit pour la première fois dans le champ de sa lunette, tandis que, réellement, cet astre était si éloigné de notre globe que la lumière émise par lui vient seulement de nous parvenir. Il serait ridicule de refuser aux principes de la métaphysique et aux manifestations du subjectif ce que l'on accorde aux lois d'une science contingente. Il n'y a donc pas de génération spontanée. Mais la régularité de l'émission des formes veut davantage ; elle veut la transmission régulière de la forme, et elle la veut dans les plus petits détails. Ainsi la *forme* humaine sera toujours la *forme* humaine ; et il n'est pas plus possible à un homme d'engendrer un bœuf, qu'à un bœuf d'engendrer un homme, ou à une plante d'engendrer un morceau de métal. Cet énoncé paraît ridicule ; il le paraîtra beaucoup moins, quand on comprendra qu'il émet l'impossibilité que, à travers tous les perfectionnements ou les échelons que l'on voudra, un singe engendre un homme, et que, par là, se trouve irrémédiablement condamnée cette bizarre théorie littréenne, qu'on a mal à propos décorée du vocable de Darwinisme. Les derniers tenants de ces propositions sans démonstration possible, physique ou métaphysique, n'admettraient point pour possible qu'un couple nègre procréât un blanc, mais trouvent plausible qu'un couple d'orangs, au fond des bois et dans un impénétrable mystère, aient un jour procréé un être humain.

Bien entendu, nous admettons que, de même il n'y a pour ainsi dire pas de limite appréciable entre les plus animaux des végétaux, et les plus végétaux des animaux, il y ait, entre la forme humaine, et les autres formes animales les plus rapprochées d'elle, autant de formes que l'on voudra, et qu'elles soient, par échelons, et rangées en ordres, le plus semblables possible à leurs voisins. Entre le singe le plus humain, et l'homme le plus simiesque, nous admettons mille formes, si l'on veut, d'anthropoïdes (bien qu'on n'en ait jamais, ni en géologie ni en zoologie, trouvé de traces absolument convaincantes) ; et ainsi, pour la plus grande satisfaction de certains savants, très orgueilleux quant à eux-mêmes, et très modestes quant à leurs ancêtres, la distance entre l'homme et le singe sera comblée. Cela est vrai, quant à la similitude des apparences ; mais la différenciation entre les échelons, indéfinie ou infinitésimale, subsiste avec la même rigueur ; les anthropoïdes feront des anthropoïdes ; les singes, des singes ; et les hommes, des hommes ; et cela sera ainsi, tant que s'écoulera, dans l'Univers, le courant des formes.

Enfin, cette Humanité, que nous savons maintenant active, mobile, et, après ses mouvements, destinée à un sort général et commun, la loi du bien lui désigne ce sort, et précise à la fois la direction et la fin de son activité. Cette fin est excellente, car le dessein suprême et unique de la volonté du ciel est essentiellement et invinciblement bon. Il n'y a pas de terreurs ni de souffrances éternelles ; prouvons-le, dans le langage le plus court et le plus enfantin.

S'il existait éternellement une souffrance, en dehors de Dieu, Dieu ne contiendrait pas tout ; il ne serait pas infini ; il ne serait pas Dieu. S'il existait éternellement une souffrance au dedans de Dieu, Dieu ne serait pas infiniment bon ; il

ne serait pas Dieu. La souffrance éternelle n'existe donc ni en Dieu, ni hors Dieu. C'est-à-dire qu'elle n'existe point, et ne *peut* pas exister. Les menaces les plus éloquentes, les vitupérations les plus intéressées ne sortiront point de ce simple dilemme, où toute la raison se trouve enfermée.

D'ailleurs, c'est expressément la volonté du ciel qui émet les êtres dans le courant des formes ; sans cette volonté Eternelle, ni le mouvement ni la Forme, ni la moindre partie de la « *création* » n'existerait ; comment supposer que cette volonté, qui s'exerce à la naissance et durant toutes les modifications des êtres, ne s'exercerait plus au moment de la transformation finale ? et la laisserait péricliter ou déchoir ? et comment supposer que cette volonté, s'exerçant éternellement, conduirait les êtres issus d'elle, et par elle seule, à une fin de souffrance et de malheur ? Comment supposer qu'elle ne les guide pas ? Comment supposer qu'elle les guide ailleurs qu'à elle-même, c'est-à-dire à une fin identique au commencement ? Ce sont là des prétentions sans logique, sans justice, sans bonté, tout à fait révoltantes, et qui sentent précisément leur origine humaine, c'est-à-dire médiocre et particulariste. Seul un être borné peut concevoir une solution contraire au bien, c'est-à-dire négative. – Et par le fait qu'une solution est négative et bornée, elle ne peut sortir de la contingence où elle a été engendrée, et elle est inapplicable aux problèmes qui relèvent du subjectif.

Voici donc les destins de l'Humanité parfaitement dirigés par les quatre lois inéluctables qui ont présidé à la naissance et président à la marche de l'Univers. – Mais que devient, avec cette inéluctabilité, la liberté des choses ? Nous l'expliquerons fortement quand il s'agira des conditions de l'individu. La liberté humaine existe : et elle existe dans des conditions qui satisfont à la justice subjective et qui engagent suffisamment, au point de vue de la sanction à prévoir, nos responsabilités personnelles.

Mais ceci étant affirmé et devant être ailleurs développé, *la liberté des êtres n'existe pas*, en tant que parcelles lancées dans le courant par la volonté du ciel, et devant être recueillies par cette volonté. N'oublions pas à quel monde appartient la série dont nous parlons, et que c'est sur le plan métaphysique – c'est-à-dire divin – que se tient notre raisonnement. Nous sommes ici en face de la Volonté Divine. Aucune volonté n'existe que si elle émane de cette volonté ; donc aucune volonté ne peut l'égaler : car si une volonté égalait la Divine, elle serait la Divine, et non son émanation.

Toute volonté égalant la Divine est identique à elle ; donc aucune volonté ne peut, *avec égalité*, se dresser contre la volonté Divine. – Il n'y a donc pas de volonté qui triomphe de la Divine ; *il n'y a donc pas de liberté contre l'Activité du ciel*. Les desseins du ciel ne peuvent être renversés, ni traversés, ni retardés : rien ne peut prévaloir contre eux ; et toutes les doctrines religieuses – la doctrine même de Rome, exprimée dans le plus mauvais latin qui soit au monde (*et portæ inferi non prævalebunt*, etc.), – sont ici d'accord avec la métaphysique et la logique naturelle. La Liberté Totale n'existe qu'en l'Infini, et n'agit que par l'Infini, et dans la volonté de l'Infini. – Un être écoulé dans le courant des formes ne peut pas être doué de la liberté totale, sans quoi il serait immédiatement Dieu. Et l'univers est invinciblement régi ; et il marche invinciblement vers ses destins. Et de même que l'homme ne naît

pas quand il veut et ne choisit point le moment de sa mort, l'Humanité naît dans une modification et la quitte, dans les conditions prévues par la volonté du ciel. Et elle arrive là où la volonté du ciel l'a, de toute éternité, dirigée.

La Liberté Totale est à la fois le plus dangereux et le plus ridicule cadeau qu'on ait voulu faire à l'Humanité : dangereux, parce qu'elle pouvait ainsi s'opposer à des destins heureux ; ridicule, parce que ceux, qui ont prétendu le lui faire, n'ont pas pris garde, qu'en permettant à l'Humanité de tenir tête à Dieu, ils faisaient l'Humanité Dieu. – Mais cette invention de l'orgueil et de la cupidité humaine se souciait peu d'un tel contre-sens joint à une telle impiété. La *Liberté Totale*, que l'espèce humaine acceptait par orgueil, conduisait à la *responsabilité totale*, à la *Faute Totale*, et à la *Peine Éternelle*, seule réparation possible de cette faute totale. Et les inventeurs du théorème et de ses conséquences avaient inventé, en même temps, que, ministres de Dieu sur la terre, ils pouvaient, moyennant des prières, de l'argent, des avantages de toute sorte, préserver de la *Peine Éternelle*, remettre la *Faute Totale*, diriger la *responsabilité totale*, et se faisaient ainsi, par un ingénieux choc en retour, payer cette *liberté totale*, dont ils avaient fait le cadeau gratuit à l'Humanité bénévole.

Nous savons bien que nous détruisons ici le plus vif préjugé de l'espèce, en ce que nous lui enlevons, avec un danger qu'elle a peine à croire imaginaire, les protecteurs nés contre ce danger, et parce que, si nous étions entendus, nous enlèverions à ces protecteurs le facile gagne-pain avec quoi ils prospèrent, et la facile influence avec quoi ils règnent depuis des siècles. Nous savons que nous attaquons ici une conviction, assise profondément dans la conscience que nos ancêtres, nos éducateurs, et d'innombrables années nous ont faite : nous nous rendons un compte d'autant plus exact de la difficulté de cette tâche, que, en nous-mêmes, et après avoir établi irrévocablement notre certitude, parfois encore fermente le levain des antiques terreurs, et se lève la crainte héréditaire qui assiégea notre enfance. Difficilement on libère son esprit et sa raison des entraves les plus inacceptables, lorsqu'elles sont séculaires, et qu'elles empruntent l'autorité de ceux qui nous enseignèrent et que nous avons aimés. Mais en toute vérité, il nous est impossible d'admettre, même une fois, la victoire du sentiment irraisonné sur la logique, et de croire que Dieu ait consenti à s'égaler à l'homme, précisément pour le malheur de ce dernier, et que le « *créateur* » se soit plu à se déclarer impuissant à rendre inévitablement heureuse sa « *créature* », dans cette « *éternité* » qu'Il lui a donnée et qu'elle ne Lui demandait pas[5].

Certes, nous n'en disconvenons point : sur le plan relatif et dans le monde des contingences, il reste assez de libertés pour caresser l'orgueil, assez de sanctions pour contenter la justice, assez de « pénitences » pour satisfaire les amateurs des pires émotions – (et nous le verrons, prochainement). Mais que la volonté du ciel ait de toute éternité régi et préparé les modifications et la transformation de l'Univers, que tous les êtres que nous connaissons, depuis la molécule la plus matérielle jusqu'aux astres roulant au plus profond des cieux, obéissent aux Lois de cette Volonté Prévoyante, et que seule l'Humanité soit capable de réagir, de détruire l'harmonie du

---

[5] Nous employons volontairement ici le langage le plus concret, afin de faire éclater aux yeux de tous ce que nous voulons dire.

plan universel, de contrevenir à la volonté du ciel, et cela dans le seul but d'échapper au bien général, et d'être, dans tout l'Univers, seule et éternellement malheureuse, voilà ce que ni la logique, ni la métaphysique, ni la conception idéale que nous avons de Dieu, ne nous permettent ni d'admettre, ni même de discuter un seul instant.

D'ailleurs, quand nous étudierons enfin les conditions de l'espèce humaine, nous aurons de cela une preuve encore plus décisive. Mais retenons aussi, comme démonstration de pure morale et aussi bien convaincante, qu'il n'existe pas un seul système théocratique ou religieux qui ait compris cette prétention affreuse dans ses dogmes primordiaux. Brahmanisme, Bouddhisme, Christianisme, tous furent des régimes d'amour et d'harmonie, tombés de la bouche d'apôtres, illuminés et bienfaisants : seules les applications purement humaines, politiques ou sociales, en tirent des instruments d'effroi et de domination. Appropriées à l'ambition des individus, ces additions sont des caractéristiques de l'outrecuidante coopération terrestre à l'œuvre divine ; et aux yeux du sage, elles n'ont pas plus de valeur intrinsèque, que ceux-là même qui les créèrent pour des bénéfices particuliers. Créées par des hommes, elles n'ont pas de conséquence au-delà de l'Humanité.

N'insistons pas davantage, devant de si éclatantes preuves, où la logique doit corroborer nos plus hauts espoirs pour ne point paraître passionnés. Mais retenons que, au nom de la Volonté du ciel même, rien de ce qui est contenu dans l'Universel n'a le pouvoir de changer quoi que ce soit à l'Universel.

Lorsque l'Humanité est arrivée, le long de la courbe où elle est montée, à l'extrémité de la spire qui constitue sa modification dans l'Univers, elle se transforme (c.-à-d. elle disparaît, ou, en langage grossier, elle meurt). Mais en considérant la courbe de l'Univers dans ses révolutions successives, nous apercevons immédiatement qu'il ne peut y avoir ni disparition, même momentanée, ni phénomène négatif du genre que nous appelons *mort* ; il y a un passage très normal d'une stase à une autre ; ce passage, dans les opérations de l'Univers, ne comporte pas plus de secousses ni d'imprévu que le passage entre deux moments consécutifs des êtres dans le cycle humain. Il n'y a donc aucune irrégularité, d'aucune sorte, dans le mouvement, non plus que dans l'Harmonie : et le passage d'une spire à une autre, ou le passage de l'Humanité à la modification qui le suit, n'est marqué que par un *changement dans la nature de la constitution relative des êtres en modification*. Nous le verrons d'une sorte plus précise, *plus humaine*, et qui nous touche de plus près, dans les Conditions de l'Individu. Mais il faut savoir dès maintenant que le phénomène de transmodification réside essentiellement et exclusivement dans ce seul changement – qui est nécessairement une amélioration – que c'est une augmentation, et non une diminution, et que c'est donc bien plutôt une *naissance* qu'une *mort*. En réalité ce n'est ni l'un ni l'autre ; et il est aussi fou d'y vouloir voir une *fin*, qu'il serait fou d'appeler halte subite, ou même déraillement, le passage d'un express devant une station où l'horaire lui interdit de s'arrêter. Ces changements de modification se font donc toujours normalement, posément, et avec bénéfice ; et ils doivent, par suite de cette absolue certitude, perdre ce qu'ils peuvent avoir de temporairement douloureux pour l'individu. La collectivité des êtres passe d'une existence à une autre, par des modalités diverses et par des mécanismes toujours

semblables à eux-mêmes, sans qu'il y ait un seul instant de mort, de disparition, ou seulement d'éclipse.

L'essence divine qui imbibe les parcelles de l'Univers, l'attraction divine qui est le recteur de leurs mouvements, voilà les garants de leur perpétuité. Et l'Humanité participe, comme tout l'Univers, à cette perpétuité, à son rang de modification, et dans ce que cette modification comporte d'Éternel.

L'Humanité, qui est un des cycles de l'Univers, n'en est pas nécessairement le dernier ; il nous semble très élevé, parce que nous nous y trouvons, et parce que nous comprenons mieux les cycles inférieurs que les cycles supérieurs ; mais nous percevons tous très bien, nous avons même la conviction que nous ne sommes point les êtres dont la perfection relative précède immédiatement la Perfection Totale. Même dans la mythologie ancienne, il y a les géants, les demi-dieux, et une foule d'intermédiaires entre l'Olympe et nous ; même dans l'hagiographie chrétienne, il y a les Saints, les Anges, et les neuf chœurs célestes, entre Dieu et ses créatures. Les apparences de l'universalité des opinions s'accordent avec les prescriptions du sentiment et les déductions de la logique, pour nous faire entendre que nous composons une modification quelconque dans le courant des formes, et que nous évoluons le long d'une spire quelconque de l'hélice cylindrique indéfinie.

Mais si l'Humanité ne constitue pas la dernière spire, du moins l'existence de cette dernière spire est concevable, même actuellement. La volonté du Ciel qui a émis les êtres dans le courant des formes est la même que celle qui attire tous les êtres vers elle et, par suite, tout doit se confondre en elle. C'est ainsi que, considéré à l'infini – qui est précisément le lieu métaphysique de la Perfection – le cylindre de la création devient cône, et la spire qui évoluait sur sa surface latérale se confond immanquablement, au sommet du cône, avec la hauteur du volume, cette hauteur étant précisément, comme on l'a vu ailleurs, le lieu géométrique de l'attraction de la volonté du ciel, puis, en son sommet, le lieu métaphysique de la volonté du Ciel elle-même.

Nous pouvons donc considérer, comme un cas spécial et suprême, la fin de la dernière spire, c'est-à-dire sa rencontre avec la hauteur du cylindre, c'est-à-dire, la terminaison de la dernière modification, que les Sages Chinois appellent le « mécanisme dernier de la transformation » et qui est, comme la logique, la métaphysique et la mathématique s'accordent à le préciser, la rentrée de l'Univers dans la Volonté qui lui donna le mouvement, le retour de tous les êtres dans la Perfection qui les émit. – Ce retour n'est pas une « victoire sur des éléments contraires » il n'est pas non plus une transformation extraordinaire ; il est, comme tous les autres passages qui le précédèrent, un passage insensible et tout normal. Que l'on veuille bien se reporter au chapitre des *Lois de l'Évolution*, on verra que le « mécanisme transformateur » ne change rien à l'essence des êtres qui composent l'Univers ; il comporte simplement *l'ablation des Formes*, c'est-à-dire la *Fin de la Limite* ; et c'est ce que le texte traditionnel précise en disant que le « courant des formes » est terminé.

Dans ce dernier cycle avons-nous la connaissance parfaite de tous les cycles précédents ? Avons-nous la prescience éclatante de la transformation finale ? Ou en

d'autres termes, les êtres du dernier cycle considéreront-ils comme un bienfait d'être privés de leurs formes ? Ou y verront-ils une *mort*, comme nous croyons voir nous-mêmes une mort à la fin de l'individualité humaine ? On ne peut ici, imposer une opinion ; mais l'analogie demande à ce que la fin de la dernière modification cause la même impression aux êtres, que la fin de toutes les modifications précédentes. Et nous n'avons voulu poser ici cette question, que pour établir une fois de plus combien il est faux d'appeler *mort* le passage en question et combien il est déraisonnable de le redouter.

Ce retour dans la Perfection Totale, qui est déterminé par la *Fin de la Limite*, aussi bien au moral qu'au physique, c'est-à-dire à la fois par la fin du courant des formes et par la fin de l'individualité des parcelles, on saisit bien par cette détermination même, ce qu'il est : c'est le « retour dans le sein de Dieu », la « Perte dans le Grand Tout », le « Ciel », le « Paradis ». C'est, en un mot qui résume toute la pensée humaine sur le sujet, c'est le *Nirvana*, que les races jaunes appellent *Nibban* (qui est le même mot).

Le plus grand des mystiques chinois, qui fut peut-être le premier philosophe du monde, Laotseu, dit parfaitement ce qu'est le *Nirvana*, lieu métaphysique de la Perfection Active, ou de la Volonté du Ciel non manifestée. (Et, en effet, elle cesse d'être manifestée, quand se tarit le courant des formes). Nous verrons, dans les œuvres profondes de Laotseu, comment nous devons entendre le Nirvana, c'est-à-dire comment l'entendent les textes antiques de l'Inde, qui sont ici les nôtres, et ceux de toute l'humanité pensante. La polémique et la critique occidentales ont eu beau jeu à le défigurer, et à vouloir en faire une négativité ; la compréhension et les attaques modernes s'en arrangeaient mieux. Mais ces savants incomplets ne songeaient guère que, ce faisant, ils égalaient complaisamment au Néant l'activité totale ; et ainsi ils commirent, en métaphysique, la même erreur grossière que celle que commettrait, en mathématique, l'élève, ignorant ou inconscient, qui prendrait, volontairement ou non, le zéro pour une « *absence* » de chiffre, ou pour un chiffre, et oublierait que c'est un nombre.

Peut-on concevoir que les êtres, une fois confondus dans le Nirvana, puissent en sortir de nouveau, pour rentrer dans un autre courant des formes, et pour éterniser ainsi leur mouvement particulier? Nous avons vu que la mathématique répondait par l'affirmative nécessaire ; car, en saisissant notre représentation graphique, le cylindre cyclique demeure cylindre, l'hélice de la destinée s'enroule éternellement autour de sa surface latérale ; ou le cylindre, considéré à l'infini mathématique, devient cône, et tout cône suppose une autre nappe conique opposée par le sommet, dont les branches s'écartent indéfiniment dans les espaces transfinis. Et ainsi l'hélice est sans fin de part et d'autre. Mais cette *nécessité* n'existe pas en métaphysique, d'abord parce que l'infini métaphysique n'admet pas, comme l'infini mathématique, un au-delà quelconque, ni en espace, ni en volume, ni en pensée ; ensuite parce que l'éternité de l'action (voulue par la manifestation de la Perfection) n'exige pas invinciblement un courant des formes ; le mouvement collectif est tout aussi bien un mouvement que la somme indéfinie des mouvements individuels : la *forme* n'est pas nécessaire au mouvement. Et enfin le mouvement potentiel, non manifesté, est aussi un mouvement. – Il n'est pas besoin de se déplacer pour se mouvoir, pas plus qu'il n'est besoin d'agir pour vouloir et pour penser.

Il n'y a donc point de nécessité. Mais, en l'état présent de notre raison, nous devons déclarer que la possibilité subsiste. Car, ce qui est aujourd'hui possible est possible d'une manière indéfinie. Seulement on conçoit mal que l'attraction de la volonté du ciel, après avoir tout réintégré, désintègre tout de nouveau. Et, nous le répétons, il n'est pas indispensable d'accepter cette conception comme si elle était utile à l'*Activité Éternelle* ; le mouvement n'est pas plus essentiel à *l'activité* que la forme n'est *essentielle* à l'être. Et c'est ici le seul point où la Tradition primordiale demeure muette, *comme s'il était inutile à l'espèce humaine d'avoir une opinion là-dessus*. C'est pourquoi deux opinions existent, toutes deux acceptables, l'une, que l'être réintégré dans l'Unité y demeure éternellement ; l'autre, que l'émission dans le courant des formes est éternelle, mais que, les parcelles individuelles étant infiniment nombreuses, la même parcelle n'entre pas deux fois dans le courant des formes (ce qui indique parfaitement combien il est indifférent à l'espèce humaine de choisir entre les deux opinions).

On peut donc, en toute liberté, apprécier, suivant sa sentimentalité propre, la « Transformation », ou le mécanisme final, de l'Univers. Car tous les chemins choisis mènent au but unique. Et ce but, la Réintégration bienheureuse et totale, est voulu à la fois par la Tradition écrite, par la raison métaphysique, par la raison mathématique, et par la satisfaction des trois attributs que toutes les religions accordent essentiellement à leurs Dieux : la Bonté, la Justice, et la Gloire.

CHAPITRE VIII

LES CONDITIONS DE L'INDIVIDU

Nous avons vu ce que sont, et ce que promettent les Destins de l'Humanité, considérés comme une spire du cylindre évolutif, comme un cycle dans la modification de l'Univers. Mais nous savons, par conséquent, que ce cycle humain comprend toute l'humanité, c'est-à-dire toute l'espèce humaine que nous connaissons, et toutes ses variétés possibles, antérieures ou postérieures à l'espèce. Et nous avons déterminé les lois qui régissent, invariablement et inexorablement, le cycle humain, qui est un cycle tout à fait normal, et qui n'a rien de spécial – sinon du moins pour nous, parce que nous nous y trouvons à l'heure présente.

Cet intérêt naturel que nous portons au cycle où nous évoluons, que nous connaissons un peu mieux que les autres, et que nous désirons connaître profondément, nous porte à étudier le mouvement de l'espèce humaine dans le cycle, et les conditions de l'individu dans l'espèce.

Ces deux études sont parfaitement analogiques, et comprennent des phénomènes, tous contingents, de même nature. Nous précisons de suite que, en quittant ici le domaine de la métaphysique pure, nous serons cependant contraints par la logique et le simple bon sens, de n'adopter, pour le phénoménisme objectif, que des solutions, qui soient en concordance avec les solutions démontrées des problèmes métaphysiques. C'est ainsi que nous entrons, munis d'un guide sûr et parfait, dans les questions qui paraissent le plus palpitantes et le plus obscures à l'être humain. Et nous ne devons nous laisser à aucun moment détourner du chemin que nous montre ce guide mental, par la sensibilité personnelle, prompte à s'effrayer des solutions logiques qui semblent la blesser, ou même à ne pas tenir un compte suffisant de l'égoïsme natif et inconscient de l'individu.

En disant que l'espèce est au cycle ce que l'individu est à l'espèce, nous montrons, par ce rapport arithmétique, que nous pouvons nous contenter d'étudier les conditions de l'individu, étude bien plus facile, puisque c'est notre personnelle étude ; il suffira de généraliser analogiquement pour faire l'application à l'espèce. Et c'est un travail assez simple pour que nous le laissions à nos lecteurs. D'ailleurs, le commencement et la fin des individus, sur quoi nous sommes, au moins physiquement, renseignés, nous donnent d'excellentes lumières sur le commencement et la fin de l'espèce. L'étude de celle-ci, enserrée entre l'étude expérimentale des individus qui la composent et l'étude métaphysique du cycle de modification auquel elle appartient, ne peut plus rien avoir, pour notre logique, d'obscur ou de hasardeux.

L'espèce humaine est un moment du cycle ; l'individu est un moment de l'espèce. Mais l'un quelconque, au point de vue de l'étude à en faire, peut être pris comme une unité-type.

Cette unité-type obéit, à son plan, aux quatre lois fondamentales du tétragramme, et elle occupe la place de son moment dans le cylindre évolutif. Il convient de la situer immédiatement sur l'hélice et sur sa spire, de telle sorte que le dessin, suivant la coutume, nous fournira, par analogie, les données de l'examen.

L'individu que nous considérons, fait partie de l'espèce, et il est nécessaire à la constitution de l'espèce ; ses attributs relatifs et ses qualités essentielles forment les caractéristiques de l'espèce : une seule chose n'importe point : c'est le nombre des individus ; on peut concevoir une espèce représentée par un seul individu, et une espèce représentée par des individus innombrables : ainsi on ne compte point le nombre des individus ; et, quel que soit leur nombre, il pourrait y en avoir moins ou davantage, sans rien modifier de l'espèce. C'est ce qu'on appelle l'innumérabilité mathématique. Et, nous voyons précisément que l'individu est à l'espèce ce que le point est à la ligne, dont le propre est d'être composée avec un nombre indéfini de points. Et ainsi la représentation graphique expresse de l'individu sera un point sur la spire qui représente son espèce.

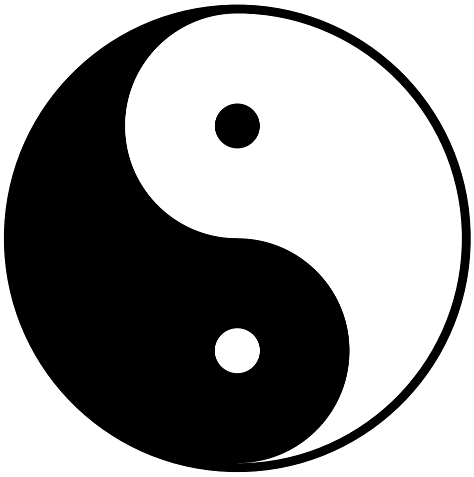
Si la station de l'individu sur la spire est un point, l'évolution de l'individu, par rapport au cylindre évolutif universel, sera représentée par une surface.

Notons de suite que ce n'est pas absolument vrai ; d'abord pour une raison métaphysique, car si l'évolution individuelle était représentée par une surface, le point d'arrivée serait semblable au point de départ, et ainsi il n'y aurait pas d'activité (mais monotonie et immobilité par recommencement), et il n'y aurait pas de bien, puisque l'attraction vers la perfection ne se ferait pas sentir – : ensuite, pour une raison mathématique, car si l'évolution A était une surface exactement, elle reviendrait à son point de départ pour commencer l'évolution B, et ainsi, les moments des individus ne parcourraient pas la spire. C'est-à-dire que le nombre des points qui la composent serait infini.

Or, ce nombre n'est qu'indéfini, et ainsi l'évolution partie du point A de la spire revient au point B, qui est le point suivant, indéfiniment rapproché, mais mathématiquement distinct.

Ainsi, en réalité, l'évolution individuelle est une spire, une fonction d'hélice, mais dont le *pas est infinitésimal*. C'est pourquoi, étant donné que nous vivons, agissons et raisonnons à présent sur des contingences, nous pouvons et devons même considérer le graphique de cette évolution comme une surface. Et, en réalité, elle en possède tous les attributs et qualités, et ne diffère de la surface, que considérée de l'Absolu. Ainsi, à notre plan, le *circulus vital* est une vérité immédiate, et le cercle est bien la représentation du cycle *individuel* humain. Nous revenons donc ici à la conception occidentale, qui n'est pas, comme nous l'avons fait prévoir, fausse, mais mal appliquée aux mouvements de l'Univers, tandis qu'elle ne doit l'être qu'au geste de l'homme seul.

Le cercle du destin individuel de chacun est, dans les races jaunes, représenté par le symbole de l'Yin-yang.



Quelques brèves explications sont nécessaires à la figure représentée ci-dessus. L-Yin-yang est un cercle, et nous venons de dire pourquoi. C’est un cercle représentatif d’une évolution, individuelle ou spécifique, et il ne participe que par deux dimensions au cylindre cyclique universel. N’ayant point d’épaisseur, il n’a pas d’opacité, et il est représenté diaphane et transparent, c’est-à-dire que les graphiques des évolutions, antérieures ou postérieures à son moment, se voient, et s’impriment au regard, à travers lui.

La spirale, qui divise en forme de S le cercle de l’Yin-yang n’est pas un symbole seulement de l’hélice universelle ; elle est la *trace descriptive*, suivant la langue mathématique, de cette hélice elle-même. Considérons en effet l’Yin-yang du seul point où il puisse être considéré véritablement, c’est-à-dire, en somme, considérons-le par rapport à la Perfection, et « du haut du lieu géométrique et métaphysique de la volonté du ciel »[1].

Une des branches de la courbe en S est la projection mathématique, sur plan horizontal (géométrie descriptive) de la portion d’hélice qui, le long du cylindre universel (devenant cône à l’infini) va, du point de la spire où l’Yin-yang est tangent, jusqu’à la réintégration en la Perfection. – L’autre branche de la courbe en S est la projection (par transparence du cercle de l’Yin-yang) de la portion d’hélice qui va, de la Perfection active écoulant les formes, jusqu’au même point de tangence de la spire avec le cercle de l’Yin-yang. – C’est toute la trace de la courbe universelle, depuis la volonté qui émet, jusqu’à la volonté qui réintègre.

Une moitié de l’Yin-yang est noire ; c’est celle qui représente l’évolution *au-dessous* du cercle ; l’autre est blanche : c’est celle qui représente l’évolution *au-dessus* du cercle considéré. Ces deux moitiés sont égales : car, puisque le point de départ et le but sont l’Infini, le point considéré de la spire peut, par rapport à l’Infini, être supposé, véridiquement, et toujours, à égale distance entre le point de départ et le point d’arrivée. Les deux petits cercles intérieurs, l’un noir dans la surface blanche, l’autre blanc dans la surface noire, sont là, d’abord pour rappeler la « transparence » du symbole, et ensuite pour montrer que ces oppositions de coloration ne constituent pas une réalité, et que le blanc existe sous et avec le noir, et le noir sous et avec le

[1] Se reporter, pour l’éclaircissement de cette phrase, au chapitre des « Lois de l’Évolution ».

blanc, et que, en réalité, l'Yin-yang est tout blanc, et tout noir, suivant qu'on le considère par rapport à son départ, ou par rapport à son but. D'ailleurs, pour ceux qu'une vaine apparence tromperait encore après cet éclaircissement, il faut se rappeler que l'Yin-yang est le symbole de l'évolution humaine individuelle, c'est-à-dire d'une activité. Ce symbole doit donc être pris comme actif en lui-même : et pour le considérer tel qu'il doit être, il faut le faire tourner autour de son centre. Nous voyons dès lors qu'il est *unicolore*, et que, jamais, par suite, on ne peut prétendre y trouver, même superficiellement, le moindre caractère de dualisme.

En existant, l'Yin-yang satisfait au principe de causalité : en se mouvant autour de son centre avec la vitesse de l'évolution humaine spécifique, il satisfait à la loi d'activité ; en ayant la forme circulaire, il satisfait à la loi d'harmonie ; en étant précédé et suivi d'un nombre indéfini de cercles concentriques, il satisfait à la loi du bien. Mais remarquons ici – et c'est une réflexion qu'il faut faire très profondément – que les trois premiers principes sont satisfaits à l'intérieur même de l'Yin-yang, et que la satisfaction du quatrième principe (principe du bien) se trouve hors de l'Yin-yang, c'est-à-dire qu'il faut considérer, pour procurer cette satisfaction, la situation des cercles voisins immédiatement. Dans l'intérieur d'un cercle considéré seul, la loi du bien n'est pas satisfaite. C'est dire que, *dans l'intérieur d'une évolution humaine individuelle, l'attraction de la volonté du ciel ne se fait pas sentir*. Cette étonnante constatation ressort de la considération mathématique du graphique ; et elle va nous conduire aux conséquences métaphysiques, sinon les plus imprévues, du moins les plus remarquables[2].

On se rappelle que nous l'avons démontré : la liberté des êtres n'existe pas, en tant que parcelles et que fonctions de l'évolution universelle. La liberté absolue, qui contient celle de contrarier les desseins de la volonté du ciel, est exclusive de cette volonté, et de Dieu. – Mais nous avons fait pressentir une certaine liberté de l'individu. Et voici, que la mathématique nous montre que dans le circulus vital de l'espèce et de l'individu, l'attraction de la volonté du ciel ne se fait pas sentir, c'est-à-dire que, dans l'intérieur de son évolution particulière, l'individu jouit de sa liberté d'action. Voyons les limites et les conditions de cette liberté.

L'entrée dans l'Yin-yang et la sortie de l'Yin-yang ne sont pas a la disposition de l'Individu : car ce sont deux points qui appartiennent, bien qu'à l'Yin-yang, à la spire inscrite sur la surface latérale du cylindre, et qui sont soumis à l'attraction de la volonté du ciel. Et, en réalité, en effet, l'homme n'est pas libre de sa naissance ni de sa mort. Pour sa naissance, il n'est libre ni de l'acceptation, ni du refus ni du moment. Pour la mort, il n'est pas libre de s'y soustraire ; et il ne doit pas non plus, en toute justice analogique être libre du moment de sa mort, et c'est pourquoi, disons-le en passant, le suicide est l'acte le plus anormal et contraire aux intérêts de l'individu.

---

[2] Il ne faut jamais perdre de vue que, si, pris à part, l'Yin-yang peut être considéré comme un cercle, il est, dans la succession des modifications individuelles, un élément d'hélice : toute modification individuelle est essentiellement un *vortex* à trois dimensions ; il n'y a qu'une seule stase humaine ; et l'on ne repasse jamais par le chemin déjà parcouru. Ceci pour couper court à tout essai, plus ou moins ingénieux d'adaptation de la Tradition Primordiale, à des théories panthéistiques ou même spiritualistes (dans le sens spécial que donnent à ce terme certains expérimentateurs occidentaux).

En tout cas, il n'est pas libre d'aucune des conditions de ces deux actes ; la naissance le lance invinciblement sur le circulus d'une existence, qu'il n'a ni demandée, ni choisie : la mort le retire de ce circulus, et le lance invinciblement dans un autre, prescrit et prévu par la volonté du ciel, sans qu'il puisse rien en modifier. Ainsi l'homme terrestre est esclave, quant à sa naissance et quant à sa mort, c'est-à-dire par rapport aux deux actes principaux de sa vie individuelle, aux seuls qui résument en somme son évolution spéciale au regard de l'Infini.

Mais entre sa naissance et sa mort, sur ce cercle sans épaisseur, sur cette surface impondérable du volume universel où l'attraction de la volonté d'en haut ne s'exerce point, *l'individu est libre*. Il est libre absolument, dans l'émission et dans le sens de tous ses actes terrestres. Il n'a plus pour maître la volonté du ciel : il a pour guide la conscience obscure, sorte d'instinct mental, qui n'est pas le même pour tous les individus, qui évolue, s'épaissit, ou s'affine avec chacun d'eux, et qui est en rapport arithmétique avec les facultés intellectuelles de l'individu, et la valeur du milieu social où il se meut. C'est cette conscience qui est la génératrice dynamique de ses actes personnels.

C'est dans le phénoménisme moral où s'exerce cette conscience, instrument médiocre, que prennent naissance les contingences du bien et du mal. Et c'est la croyance personnelle au bien et au mal, limités l'un par l'autre, qui fait, du bien et du mal, une réalité objective dans l'esprit humain. *C'est la conscience de l'homme qui crée le bien et le mal, et c'est la liberté de l'homme qui, lui permettant de suivre l'un ou l'autre, crée des responsabilités*.

Nous n'appuierons jamais trop sur ces évidences rationnelles : la conscience, qui génère le bien et le mal, est une particularité spécifique, temporaire, et protéique, même dans l'espèce ; la liberté d'agir est extrêmement limitée dans le temps, et dans les contingences individuelles ; les actes émis par cette liberté et qualifiés par cette conscience, sont donc des actes relatifs, exclusifs à l'espèce et à l'individu, n'ayant de valeur que dans et par les objectivités ou ils naquirent, et étant indifférents au regard de l'Infini. Les mérites ou les démérites, les bénéfices ou les offenses sont de la même qualité que les actes qui les produisent ; et les sanctions qui y sont attachées par le fait même de la justice qui est dans l'essence de l'Infini, sont de même valeur, de même degré et de même répercussion que les actes qui les motivent.

Lhomme est un être borné et relatif : il ne peut commettre que des actes relatifs, générateurs de mérites relatifs, et capables de sanctions relatives. Ce qui est agi dans le temps ne peut être apprécié que dans le temps : la figure qui s'inscrit dans un espace à deux dimensions ne peut pas avoir trois dimensions ; nous sommes ici enserrés par l'évidence axiomale de la géométrie la plus simple. – Donc l'acte d'un homme, qui est un acte temporaire et fini, si coupable que veuille le supposer la conscience générale, ne peut lui susciter une punition éternelle et infinie. Donc les peines éternelles – l'enfer, non pas chrétien, mais catholique et romain – n'existent point.

Mais les sentimentaux illogiques s'écrient que la faute, s'adressant à un Être Infini, Dieu, nécessite une peine infinie. Voilà une double absurdité. Une contingence ne peut affecter l'Absolu. Comment donc croit-on que Dieu soit fait, pour qu'il puisse

être injurié par un homme ? Il faut être Dieu pour pouvoir offenser Dieu : et ceux qui cherchent à nous convaincre d'une si terrible puissance n'ont jamais pensé à cela.

Mais il y a autre chose. La liberté relative de l'homme, nous l'avons vu et démontré, suppose l'inexercice de l'attraction, c'est-à-dire l'indifférence de la volonté du ciel. Et en vérité, l'homme n'aurait pu agir librement, si la volonté du ciel ne l'avait laissé faire. Elle s'est désintéressée de la chose : elle ne peut donc pas être offensée par une chose dont elle se désintéresse, et qu'elle ne guide pas, uniquement par ce qu'elle n'a pas voulu la guider.

Nous ne nions donc point la sanction, pas plus que la responsabilité, pas plus que la liberté ; mais les bornes imposées à la liberté mitigent d'autant la sanction, que nous voyons temporaire, relative et contingente. Et maintenant que nous la savons objective en tous points, nous la reconnaissons nécessaire. Cette sanction s'exerce, suivant la volonté du ciel, dans le cercle individuel où l'acte fut commis, ou dans le cercle suivant ; il n'importe : car nos actes « *vibrent* » et s'inscrivent au long de notre personnalité, d'une sorte indéfinie – et non pas infinie. Et la sanction, qui, comme l'acte, se produit dans le temps, peut être retardée indéfiniment le long des cycles. C'est ainsi que le produit des actes d'une existence est un des éléments constitutifs des existences ultérieures.

Mais qu'on ne l'oublie point : cet élément, purement objectif, de joie ou de douleur, ne peut influer en rien sur la marche de l'évolution générale. Que nous ayons bien ou mal agi, le cycle qui nous attend est le même pour nous tous ; les uns le parcourent dans le bonheur, les autres dans les larmes ; mais l'échelon que nous gravissons à la fin de chaque circulus vital est le même, et nous rapproche tous, invinciblement, et d'une même valeur, de l'Infini où nous sommes destinés.

C'est un problème purement taoïste, et que nous étudierons dans le traité du Kan ying, qui y est tout entier consacré, que de déterminer la somme des vibrations de nos actions, et les sanctions qui en résultent. Mais le principe est ici posé ; il satisfait, comme nous l'avons dit, notre conscience et l'idée de notre liberté ; il répond à la fois à la Bonté et à la Justice du ciel ; et il laisse intactes les lois infrangibles de la tradition. – Il met à leur place véritable le dualisme contingent du bien et du mal, ainsi que les mérites et les sanctions des actions humaines. Et il prouve, d'une sorte si péremptoire que nous n'aurons plus besoin d'y revenir, que la croyance, naïve ou intéressée, à des sanctions éternelles, est à la fois un barbarisme moral, un non-sens métaphysique, et une injurieuse négation des attributs essentiels de la Divinité.

Entre sa naissance et sa mort, l'être humain est donc libre ; nous avons vu la raison et les moyens de cette liberté objective ; nous en voyons tous les jours les actes ; nous en verrons ailleurs les conséquences, dans cette partie de la *Voie Rationnelle,* que l'on affecte en Occident du nom de Morale. Mais, en dehors de tout phénoménisme, voyons ce que sont cette naissance et cette mort, dont les époques, les circonstances et les résultats sont indépendants de la volonté de celui qui les subit.

D'après toutes nos formules précédentes, et d'après l'irréfutable logique de la géométrie, la naissance est l'entrée d'une parcelle évolutive dans le cycle humain ; la mort est la sortie de cette parcelle hors du cycle humain : mais, pour entrer dans le

cycle humain, et y faire figure d'individu dans l'espèce, il fallait que cette parcelle sortît hors du cycle inférieur au cycle humain, ou, pour employer la grossière image coutumière, il fallait qu'elle *mourût* à ce cycle. Mais, en sortant du cycle humain, en perdant l'individualité de l'espèce, la parcelle évoluante entre dans le cycle supérieur au cycle humain, et pour employer notre langage vulgaire, elle naît à ce nouveau cycle ; la naissance et la mort s'accompagnent donc et se complètent l'une l'autre ; la naissance humaine est la conséquence immédiate d'une mort ; la mort humaine est la cause immédiate d'une naissance. L'une de ces circonstances ne se produit jamais sans l'autre. Et, le temps n'existant pas ici, nous pouvons affirmer que, entre la valeur intrinsèque du phénomène naissance, et la valeur intrinsèque du phénomène mort, il y a identité métaphysique. Quant à leur valeur relative, et à cause de l'immédiateté des conséquences, la mort à l'extrémité du cycle X est supérieure à la naissance sur le même cycle X, de toute la valeur de l'attraction de la volonté du ciel sur le cycle X, c'est-à-dire mathématiquement de la valeur du pas de l'hélice évolutive[3]. Ce qui précède peut sembler paradoxal parce que, pour nous faire mieux comprendre, nous employons les mots *naissance* et *mort* pour désigner les passages entre les cycles, et que la naïve vanité humaine attache un sens d'augmentation à l'entrée dans l'humanité (naissance) et un sens de diminution à la sortie hors de l'humanité (mort), tout comme si l'humanité occupait le sommet d'une parabole, en deçà et au delà duquel on ne pourrait que descendre. Il n'y a pas d'erreur à la fois plus funeste et plus ridicule. Nous voyons métaphysiquement que, dans la succession des cycles, la *mort* est un avancement sur la *naissance*, parce que l'entrée dans le cycle X + 1 est supérieure à l'entrée dans le cycle X. – Nous le voyons géométriquement sur la courbe évolutive de l'univers. Nous allons le voir psychologiquement, en considérant, dans le spécimen humain, quels sont les éléments apportés par la naissance, quels sont les éléments touchés par la mort[4].

---

[3] Nous répétons que, de cet élément géométrique, nous ne connaissons pas la valeur essentielle, parce que nous n'avons pas souvenir des états cycliques où nous passâmes, et que nous ne pouvons donc pas mesurer la hauteur métaphysique qui nous sépare aujourd'hui de celui dont nous sortons.

[4] Veut-on la curiosité d'un jeu algébrique ? Représentons les données de la manière suivante : mort = M. Naissance = N. – Le cycle humain = H… Le cycle inférieur au cycle humain = H – 1. Le cycle supérieur au cycle humain = H + 1. Et cette pose peut se faire pour n'importe quel cycle. Posons algébriquement, par équation, les propositions plus haut énoncées, nous avons :

M.H = N (H + 1) et N.H = M (H – 1).

Développons, nous avons :

M.H = N.H + N, et N.H = M.H – M.

Remplaçons M.H. par la valeur, nous avons :

M.H = M.H – M + N,

c'est-à-dire M = N. C'est-à-dire que, tous coefficients et indices s'éliminant d'eux-mêmes, *les phénomènes mort et naissance*, considérés en eux-mêmes et en dehors des cycles, sont *parfaitement égaux*. – Posons aussi que X est égal à la valeur inconnue du perfectionnement obtenu au cours d'une modification quelconque, nous avons :

M (H – 1) + N.H + X = M.H + N (H + 1)

ou M.H – M + N.H + X = M.H + N.H + N

X = M + N

Les coefficients, ici aussi, s'éliminent ; et nous obtenons que X (*perfectionnement*) *est dû expressément à la somme d'une mort et d'une naissance*, et *à la coïncidence* de cette mort et de cette naissance. Et – chose étrange – nous apercevons que, même algébriquement, cet X, dont nous savons la substance et le fonctionnement, est *invaluable en quantité*.

Il n’est pas temps ici d’indiquer quels sont les sept éléments que la tradition reconnaît à l’espèce humaine. Nous le verrons tout au long dans la partie de ces études qui concernera les sciences physiologiques et psychiques, issues directement de la doctrine de Laotseu. Mais dès maintenant nous pouvons affirmer – et cette affirmation n’étonnera en rien ceux qui ont scruté les arcanes du ternaire et du septénaire hindou – que les sept éléments humains de la Tradition Primordiale peuvent se résumer en un ternaire, et qu’ils s’accommodent fort bien du ternaire : *corps, âme, esprit,* tel que le connaissent et le définissent les adeptes occidentaux de la Haute Science. Et c’est sur ce ternaire familier à tous, et que la catholicité romaine doit, d’après ses textes fondamentaux, reconnaître elle-même, que nous allons pousser nos investigations et notre démonstration.

L’être humain n’est pas une entité ; c’est un agrégat, et, en réalité, un agrégat d’éléments naturellement assez peu cohérents entre eux, parce qu’ils diffèrent entre eux *essentiellement* les uns des autres. Ces trois éléments, qui font l’homme que nous connaissons, existent indépendamment les uns des autres ; il y a des corps sans âmes ni esprits, comme la matière terrestre ; il y a des âmes, sans esprits ni corps, comme les fluides invisibles émanés des forces physiques, célestes, ou errantes ; il y a des esprits sans corps, comme ce que les catholiques appellent les « chœurs des anges », et qui répondent à une réalité absolue.

Nous ne disons ici rien de nouveau, mais nous présentons, sous un angle nouveau, la perception de choses anciennes. Les éléments qui composent l’homme n’ont donc pas besoin d’être ensemble pour exister ; mais c’est leur réunion qui constitue *l’homme*. Avant leur réunion, il n’y avait pas encore d’humanité ; après leur dissociation, il n’y a plus d’humanité. L’humanité est formée par leur cohérence temporaire.

C’est donc, non pas sur ces éléments eux-mêmes, mais sur leur assemblage et leur cohésion, que s’exercent les phénomènes de la naissance et de la mort, particulière à notre espèce. Nous devons même dire que ces éléments, pris chacun en leur particulier, sont indifférents à la naissance et à la mort, qui ne peuvent affecter que leurs modalités – ou leurs qualités protéiques.

Cette vérité est déjà entrevue et sentie – sinon démontrée – pour l’esprit et pour l’âme. Elle n’est pas moins précise en ce qui concerne la matière. Il serait fou de dire que l’acte de la génération crée la matière dont le corps humain est formé : car le germe seulement féconde, c’est-à-dire provoque le développement de la forme humaine sur des parcelles condensées de la matière. Il est fou de dire que l’acte de la mort tue la matière : elle la désagrège, c’est-à-dire qu’elle la libère du composé humain, lui retire la forme sous laquelle seule elle pouvait faire partie de l’homme, et la rend au courant des formes, où elle ne restera pas inemployée, tant que l’Univers sera sous le règne de la Limite.

La naissance humaine est donc la formule de la composition d’un agrégat (on dirait chimiquement : la formule de production d’un précipité). Comme nous sommes en évolution, c’est-à-dire, en parlant suivant les contingences, en progrès, au moyen des cycles, le long des révolutions de l’hélice qui nous conduit à la volonté du ciel, cette naissance est bénéfique, c’est-à-dire que l’agrégat ainsi formé comporte des éléments supérieurs à ceux de l’agrégat précédent, dont la naissance à la stase

humaine vient de provoquer l'immédiate dissociation. La *sortie* de la stase anté-humaine correspond à la dispersion, dans le courant universel, d'un élément inférieur au dernier élément humain, ou de la partie la plus massive et la plus rudimentaire de la matière. L'*entrée* dans la stase humaine, qui lui est coïncidente, correspond à l'acquisition d'un élément supérieur, l'Esprit, ou d'une partie de l'Esprit que ne possédait point l'autre stase. Nous parlons toujours, et bien entendu, d'une manière contingente, car il devient tous les jours plus scientifiquement probable, et plus métaphysiquement indispensable, que les divers éléments dont sont composés les êtres, sont les états différents d'une seule et même *Chose* (mettons : de la seule Matière) épurée et sublimisée, à travers les individus, sous l'attraction bienfaisante de la volonté du ciel, par les efforts continus de la personnalité.

Le phénomène de la mort est identique, absolument, et il ne nous paraît déterminer des effets analogues, mais en sens inverse, que parce que nous avons pris la mauvaise habitude de la considérer au seul point de vue de la stase humaine. La *sortie* de cette stase (mort) correspond à la dispersion du corps, à la perte de la forme matérielle humaine, qui est la plus basse partie de notre composé. Mais l'entrée dans la stase supra-humaine (naissance) qui est coïncidente à la mort humaine, comporte l'accession d'un élément spirituel, dont nous ne connaissons pas la valeur, et qui est supérieur au meilleur de nos éléments humains. C'est pourquoi la mort humaine, puisqu'elle est coïncidente à une meilleure naissance, est supérieure, métaphysiquement, à la naissance humaine.

Ainsi, voilà bien posé l'agrégat humain. Aucun de ses éléments ne lui appartient en propre, puisque tous ils font partie d'autres agrégats, soit inférieurs, soit supérieurs. Aucun d'eux n'est affecté essentiellement par les phénomènes humains. L'agrégat est donc constitué seulement par l'association temporaire de ces éléments indépendants. Et la caractéristique humaine est que : nulle part ailleurs, ces éléments ne se trouvent réunis ensemble, dans l'ordre et avec les coefficients qu'ils ont dans notre stase. La spécialité humaine n'est donc pas une spécialité d'essence, ni de nature ; c'est une spécialité de degré et de méthode. Ce degré, cette méthode, en un mot cet *agencement* particulier, c'est l'INDIVIDU.

Mais ce n'est point tout dans l'homme ; et nous touchons ici le fond de la chose métaphysique en ce qui concerne notre état présent. Les éléments de l'agrégat humain, dont nous avons consenti la condensation en trois principaux, sont indépendants les uns des autres, et revêtent, dans l'évolution de l'Univers, des qualités diverses et même disparates, dont le jeu tend à les éloigner les uns des autres : nous l'avons déjà plus haut déterminé. Cependant l'agrégat humain, s'il n'est pas aussi homogène qu'on le peut souhaiter, est solide ; il possède donc *intus* une force de cohésion à quoi il obéit.

On a pu dire que cette force de cohésion était la volonté divine ; c'en peut être, c'en est évidemment une conséquence ; mais ce n'est pas la volonté du ciel elle-même. Qu'on se reporte aux conceptions géométriques indiscutables des chapitres précédents ; on y verra que, dans la stase humaine, la volonté du ciel ne se fait point sentir, et que c'est pour cela précisément que l'homme possède une liberté relative, et que le symbole graphique de sa stase peut être un cercle et non une révolution d'hélice. Cette force n'est pas la volonté du ciel ; et ce n'est pas non plus la force des

éléments constitutifs de l'humanité, laquelle est une force personnelle, indépendante, et par suite centrifuge, par rapport au composé humain.

Cette *force*, qui est une émanation à la volonté du ciel, nous appartient en propre : cette force qui *retient ensemble* l'agrégat humain, et *qui fait naître et anime l'individu*, c'est la PERSONNALITÉ.

Individualité et Personnalité : états divers, qui ne sont pas du même plan, qui n'ont point la même organisation, la même existence, et dont le second est supérieur au premier de toute la supériorité que l'éternité a sur le temps : termes dont, cependant, une habitude fâcheuse a fait des synonymes, ou en tout cas des analogues, et dont la confusion a créé, dans les raisonnements scientifiques et l'imagination populaire, les plus détestables erreurs : quand nous saurons que la personne est la source de tous les individus successifs qui ont représenté la force de cohésion dont nous parlions tout à l'heure, nous comprendrons comment s'harmonisent et s'arrangent des propositions et des systèmes tout entiers, qui paraissent adverses, à la suite d'un défaut de définition, ou d'une confusion d'objets.

L'individualité est, en apparence, la personnalité considérée dans un cycle ; en réalité, elle n'est pas même cela ; car la personnalité existe tout entière en dehors de l'individu, et n'est affectée ni par sa naissance, ni par sa mort, ni par aucun de ses changements à l'intérieur du cycle. Exactement, l'individualité est la résultante de l'effort de la personnalité sur un composé, sur un composé humain, par exemple. En conséquence, l'individualité est absolument liée au composé, et se transforme avec lui ; la personnalité subsiste, toujours semblable à elle-même.

Ainsi l'individu humain, qui est le résultat des influences physiologiques et psychologiques des éléments du composé humain les uns sur les autres, l'individu humain apparaît, se développe et disparaît, en même temps que le composé dont il est l'expression. La personnalité, tant qu'elle s'exerce sur le composé, se nomme la personnalité humaine ; mais ce n'est qu'un avatar, qu'une mesure temporaire de sa valeur : elle s'applique aujourd'hui au composé humain, hier au composé qui l'a précédé, demain au composé qui le suivra ; et elle est toujours semblable à elle-même, car la nature et les déterminantes d'une force sont indépendantes de son point d'application. L'individu est donc protéique et contingent : la personnalité est immortelle : et elle contient l'indéfinie succession des individus.

Nous voyons donc clairement maintenant de quoi se compose la « personnalité humaine », parcelle de la personnalité universelle. Elle se compose d'un agrégat humain, qui constitue l'individu ; elle se compose aussi des mouvements générés entre eux par le rapprochement des éléments de l'individu ; elle se compose enfin des mouvements que la personnalité imprime, dans son effort de cohésion sur l'individu.

On peut, par une acceptable analogie, inférer que, de cette trinité humaine, le premier terme correspond au corps, le second à l'âme, le troisième à l'esprit, non pas, bien entendu dans leur essence, mais dans leur manifestation. Mais il ne faudrait pas, sous peine d'erreur, pousser trop loin les conséquences de cette analogie, faite surtout dans un but de simplification, et puis ne pas créer de nouvelles catégories.

Par ainsi se trouve éclaircie, prouvée, et vengée de toutes ses injures, la loi bouddhique et pythagoricienne des Renaissances, que beaucoup de ses adeptes

mêmes interprétèrent médiocrement. Il ne faut point l'entendre des individus, car elle est contraire à leur condition : il faut l'entendre de la personnalité, qui, un individu (c'est-à-dire un champ d'action et d'effort) disparu, se saisit d'un autre individu, c'est-à-dire qui, un individu *mort*, *renaît* dans un autre individu. Notons que le choix de l'individu est tel, qu'il satisfait toujours aux quatre lois primordiales d'activité, de liberté, d'harmonie et de bien, et qu'ainsi la métempsychose *animale* apparaît, ici aussi, comme un ridicule contre-sens et une barbarie véritable. Et ainsi la personnalité – qui à un moment donné fut, est, ou sera la personnalité humaine, suivant le moment des cycles que l'on considère – ira d'existences en existences jusqu'à « *la réintégration dans l'existence suprême, en Dieu* ». Nulle part mieux qu'ici, pour démontrer comment, lorsqu'on s'est mis d'accord sur les définitions, il n'est qu'une seule manière de dire la vérité, nulle part ne sera mieux placée cette phrase que je souligne à dessein, phrase d'un occultiste qui fut exclusivement occidental, mon cher ami et frère Stanislas de Guaita.

C'est dans cette immutabilité de la personne que se satisfait notre vague désir d'infini ; c'est en elle que doit se confier la beaucoup plus précise affection que nous avons pour nous-mêmes, à travers nos semblables : elle nous suffira, si nous savons sublimiser ces affections, et nous détacher nous-mêmes des aspirations inférieures, qui sont trop lourdes pour nous suivre dans l'ascension indéfinie de l'hélice évolutive. C'est elle qui est dans le christianisme, l'immortalité de l'âme. C'est elle qui est, à la fois, le témoin et le gage de notre éternité.

De même que cette distinction, si profonde, si nécessaire, et qui ne paraît subtile que parce qu'on l'a trop longtemps méconnue, nous éclaire la loi des Renaissances, dont nous pouvons, tous, dans quelque culte traditionnel que ce soit, être des fidèles, de même elle va nous éclairer le phénomène rationnel de la mort humaine, et la cause du tragique déchirement et de l'horreur qu'elle nous inspire.

Nous avons amplement démontré comment toute *mort*, (et la mort humaine n'y fait pas exception) est un passage bénéfique d'un état quelconque à un état supérieur. Aussi les plus profonds penseurs ont-ils aspiré vers la mort, comme vers le seul moyen de leur perfectionnement. Mais toute l'humanité, et ces penseurs eux-mêmes, se révoltent de tout leur être au moment du passage. Et, lorsque nous voyons mourir avant nous l'un des nôtres, malgré tous les raisonnements métaphysiques que nous pouvons faire, nous sommes saisis de terreur et de tristesse ; et nous pleurons à la fois sur le disparu, et sur nous, qui pourtant, le suivrons. Comment expliquer cette universelle impression, qui serait une démence, si d'autres facteurs, que ceux que nous venons de signaler, n'entraient en jeu ?

C'est précisément que nous sommes particulièrement affectés, dans ce passage, par les éléments que ce passage touche et affecte le plus considérablement. Et considérons psychiquement le rôle de la mort humaine dans l'évolution de notre personnalité.

Le corps – c'est-à-dire la forme – et la forme caractéristique de l'espèce n'a plus de raison d'être, et en effet *disparaît*, plus ou moins rapidement, pour épouser d'autres contours, pour devenir une autre forme, qui nous est indifférente, au même

titre que nous est indifférente une forme humaine quelconque qui n'est pas animée. Ce n'est point là que gît la transe et la cause de la douleur.

La personnalité – nous l'avons vu – subsiste : et elle subsiste, augmentée et perfectionnée à travers les existences qu'elle a parcourues et les individualités qu'elle a animées ; elle est augmentée de son propre effort, que l'individualité où elle s'est efforcée lui rend au moment de sa dissociation. Et ce bagage que la personnalité emporte avec soi dans d'autres cycles, c'est l'héritage sacré de nos idées, de nos conceptions, de nos labeurs et de nos souffrances. Et comme, pour s'individualiser de nouveau, la personnalité monte d'un degré, ce n'est pas là encore que gît le regret.

Mais nous avons montré que le composé humain comprenait encore les mouvements causés par la mise en présence de ses éléments entre eux, et de la somme de ses éléments vis à vis de sa personnalité.

Ce sont là – non pas ses idées, qui sont les filles de sa personnalité et de la volonté du ciel. Ce sont là ses impressions, ses affections, en un mot ses *sentiments d'homme*. La personnalité les emportera-t-elle ? Non, puisqu'ils furent de l'homme. Les retrouverons-nous un jour ? les ressentirons-nous pareillement ailleurs ? Non. Il faudrait, pour cela, retrouver tous les éléments constitutifs de ces impressions, c'est-à-dire les éléments du composé humain, associés de même façon, avec les mêmes coefficients : c'est-à-dire qu'il faudrait retrouver, dans un autre cycle, la caractéristique du cycle humain. Voilà qui est impossible. Certains éléments humains se retrouveront, mais point tous, et point de même valeur ; ils n'influeront donc plus de la même façon les uns sur les autres ; et la personnalité ne s'efforcera plus sur eux avec les mêmes résultats. Les « *Sentiments de l'homme* » sont donc spéciaux à l'homme et disparaissent avec lui. Et tandis que son corps s'en revient à la matière pour entrer dans un autre courant des formes, tandis que son esprit inaltérable conduit la personnalité dans son ascension, son *âme*, qui est la plus ténue, si l'on veut, des matières, mais qui est matière, au dire même des princes de l'Église catholique[5], son âme s'évanouit dans le monde psychique, dans l'éther des vibrations, dans le domaine des forces errantes, que nous connaissons encore si mal, mais dont on sait cependant aujourd'hui que l'énergie réduite est *littéralement astrale*. Cela, qui était la caractéristique animique de l'homme, nous ne le retrouverons jamais.

Raisonnablement, nous ne saurions le regretter, puisque sa disparition est immédiatement comblée par un élément d'essence analogue et de qualité supérieure. Mais impulsivement, nous préférons ce que nous avons et connaissons à ce que nous ignorons ; mais nous nous sommes attachés à ce faisceau d'impressions et de sentiments d'autant mieux que c'était la caractéristique de notre état d'homme. Cette sensibilité exclusivement humaine, cordon affectif par quoi nous tenions les uns aux autres, était ce que nous avions de plus cher. Et c'est cela, cela seul qui se confond, sans retour possible à l'individualisation, dans l'universel !

Et notons que cette souffrance nous est d'autant plus griève, que le siège de la souffrance à propos de la perte de cet élément, est précisément dans cet élément

---

[5] Anima : materia prima (St Thomas d'Aquin : ch 75). Cf. aussi la bulle du pape Clément V sur le même sujet.

même. Ce n’est ni avec notre sensualité, ni avec notre raison, c’est avec notre sensibilité que nous déplorons la disparition de la somme sentimentale que représentait l’homme qui meurt à côté de nous. Et cela est si vrai que nos plus cuisants regrets vont, non pas à l’homme de génie, qui nous tenait par le cerveau, non pas à nos parents, qui nous tenaient par le sang, mais à ceux dont la vie fut parallèle à la nôtre, dont les actions furent voisines de nos actions, et dont, par suite, la sensibilité pénétra la nôtre, et en détermina le plus souvent les mouvements.

De cette douleur irraisonnée mais naturelle, qui est de l’*altruisme humain*, c’est-à-dire de *l’égoïsme généralisé*, bien peu peuvent se dire indemnes : car la raison elle-même s’y déclare impuissante. Et les écarts de notre sensibilité ne sont ici vaincus que par le frein de la volonté la plus puissante. Mais l’affaire n’est point là. Contentons-nous d’avoir disséqué la mort, et d’en avoir montré la dissection exacte, jusque dans les sentiments mêmes qu’elle provoque en nous.

Et cependant, après avoir dit ce qu’est la naissance et ce qu’est la vie humaine, ne quittons point ainsi l’étude de la dernière condition de l’individu. Car, ainsi que nous l’avons dit, la personnalité éternelle gravit l’hélice évolutive engrossée, dans ses modes, de la somme sublimisée des idées connues et des impressions ressenties. Et ainsi, même en ce qui concerne l’état humain sensible, celui-ci ne périt pas tout entier. Pas davantage ne périrent les états qui le précédèrent. Notre personnalité, individualisée humainement, avec ses mouvements propres, est l’héritage, dont nous sommes inconscients, des cycles antérieurs. Parce que nous n’en avons point mémoire, on ne saurait le nier. Nous avons une claire appétence de l’avenir : nous avons des souvenirs obscurs, comme des éclairs voilés, du passé : cette appétence et ces vagues souvenirs sont propres à notre état humain. Il est logique que, en montant à travers les cycles, la connaissance du futur et la mémoire du passé illuminent notre intelligence. Et nous concevrons alors comme axiomes ces vérités profondes, dont nous sommes obligés aujourd’hui de demander la conception à la synthèse analogique.

Sachons donc que, non seulement pour notre évolution, mais pour la formation définitive de notre entité, le passage dans la stase humaine nous est profitable, et que le meilleur nous en reste, à travers ces renaissances, dont nous venons de corroborer la loi antique. Sachons que rien de ce que nous faisons, disons, pensons, n’est absolument perdu. Sachons que même cette sensibilité, qui nous fait à tort considérer comme le pire des maux le départ de la stase terrestre, trouve, en fin de tout, sa pleine satisfaction. Qu’on veuille bien nous pardonner, au bout d’une aussi rigoureuse étude, un détour volontaire dans le domaine sentimental. Nous n’avons d’autre but par là que de prouver l’excellence de la logique traditionnelle, et la prévoyante omnipotence de la Volonté du ciel.

Puisque le but de l’Évolution est l’unité, tous les sentiments suscités par les beautés physiques, toutes les idées suscitées par les beautés sentimentales, inscrits dans la suite des modifications, tendent au lieu métaphysique, où toutes les beautés, devenues la splendeur, et toutes les idées, devenues la Vérité, s’évanouissent, conscientes, dans la Perfection.

Ainsi les personnalités, qui, à travers telles individualisations, se rapprochèrent au cours des cycles, se rapprochent à chaque instant davantage : ces unions terrestres, de quelque nom qu'on les nomme, que nous craignons que la mort ne dissolve, se resserrent à travers les modifications, à mesure que nos éléments se perfectionnent ; de telle sorte que, – et bien que les liens humains nous semblent étroits, – nous sommes ici plus éloignés les uns des autres, que nous ne le serons jamais dans les cycles futurs. Notre âpre et sévère logique nous conduit donc à un résultat inévitable, qui satisfait la sentimentalité, débarrassée bien entendu de son égoïsme natif, mieux que toutes les rêveries et toutes les mysticités. Les affinités que nous constatons dans le milieu humain sont le résumé des efforts d'autres cycles qui précédèrent le nôtre ; elles sont, de même, la préparation et la promesse de liens plus étroits et désintéressés entre ceux-là même qui les formèrent, et en firent des modes de leur personnalité. Ainsi les idées pures, ceux qui les conçurent, ceux qui les provoquèrent, et qui s'adorèrent en elles, tous, sublimisés et enlevés par le courant de l'Évolution bienfaisante, nous montons, *éternellement réunis*, dans l'Universel[6].

Nous terminons ici ce résumé de la *Voie métaphysique* suivie et gardée par la Tradition Jaune, qui est – jusqu'à d'autres découvertes – la seule Tradition conservée jusqu'à nos jours sans interpolation, suppression ou obnubilation. Nous l'eussions fait plus court si nous n'avions craint d'obscurcir encore la compréhension de ces matières délicates. Dans d'autres études, succinctement analogues, nous verrons plus tard, avec la philosophie de Laotseu, la *Voie Rationnelle*, et, avec la philosophie de Kongtzeu (Confucius) la *Voie Sociale*, issues tout aussi étroitement et directement de la même Tradition.

Mais nous voudrions laisser, dans nos dernières lignes, un corollaire pratique de l'aperçu métaphysique que nous venons d'esquisser. Nous voudrions tirer de cet enseignement une méthode conséquentielle et adéquate de travail pour ceux qui seraient curieux, non pas seulement de lire les lignes précédentes, mais d'entamer le labeur qu'elles laissent à faire, et qu'elles préconisent.

Cette méthode de travail se déduit logiquement des principes que nous venons d'établir : disons-la en quelques mots rapides.

La destinée d'activité de l'homme éclate dans l'activité que lui donne la modification cyclique dont l'humanité actuelle fait partie. Nous ne sommes pas les maîtres de cette activité, ni de son but, ni même de ses moyens. Or, pour obéir à la

---

[6] On remarquera que, dans cette étude métaphysique, nous avons traité de la stase humaine, en la considérant en dehors de toutes les autres stases. Ce que nous avons dit d'elle peut généralement s'appliquer à toute autre stase spécifique, à tout autre vortex individuel. Nous précisons seulement, une fois de plus, que l'individu ne passe qu'une seule fois à travers la même espèce, et que son vortex n'est que l'application, à son individu, de la spire figurative de l'évolution de l'espèce. Quant aux rapports des vortex entre eux et des stases entre elles, la Tradition chinoise en reporte l'étude à une autre partie de sa philosophie. En effet, la succession des stases a quelque chose de régulier et de coordonné, qui est du domaine de la Raison. Les modifications qui émanent de l'être, la transformation qui réintègre les êtres, et le Nirvana (Nibban) qui est le couronnement et la fin des séries, doivent être étudiés d'après leurs mouvements et leurs influences réciproques. Le texte même de Wenwang le dit expressément : « La modification et la transformation, c'est la *Voie Rationnelle* de l'activité ». Nous en trouverons donc l'exposé dans la *Philosophie de la voie Rationnelle*, cest-à-dire dans le système taoiste de Laotseu.

volonté du ciel, nous devons conformer notre mouvement au sien, et aussi, comme le dit expressément Tsheoukong, faire taire les désirs humains qui contreviendraient au bien résultant de l'activité. Ce mouvement personnel et cérébral de l'être humain, en quoi peut-il mieux consister qu'en l'étude de l'activité du ciel, notre modèle, étude qui nous fera participer, dans la mesure du possible, à cette activité ?

L'activité du Ciel fait que tout se modifie et se transforme ; l'étude n'en peut jamais être complète ; elle n'est plus exacte, à peine vient-elle d'être exprimée, si même elle a pu l'être à ce moment précis. L'étude du ciel n'est donc jamais finie ; elle n'est même jamais commencée. Et nous ne devons pas craindre d'y consacrer tous les mouvements de notre raison.

Comment cette étude doit-elle être faite ? elle doit être faite dans un but d'activité, en parallèle et au-dessous de l'activité du ciel ; tel est le corollaire de la grande formule symbolique ; c'est-à-dire avec tous principes, toute liberté, toute harmonie, tout bien – avec tous principes, c'est-à-dire en s'appuyant sur le principe de l'activité du ciel et sur ceux qui en découlent ; – avec toute liberté, c'est-à-dire, en se dégageant de toute passion, qui est chaîne – avec toute harmonie, c'est-à-dire en déduisant logiquement et normalement toutes les conséquences de tous les principes : – avec tout bien, c'est-à-dire en suivant la règle de la raison perfectible qui nous vient du Ciel. Dans ces conditions, le travail de l'homme doué lui sera favorable. D'ailleurs, il n'est pas, dans l'étude, d'erreur dont on peut être coupable entièrement envers le ciel ; et les responsabilités que nous pourrions en avoir remonteraient ailleurs qu'au moment actuel ; elles ne nous sont pas imputées, si elles ne nous proviennent pas de notre volonté immédiate, c'est-à-dire, si, en étudiant, nous observons les principes suivant lesquels le ciel se meut, et si elles proviennent seulement de l'imperfection relative de notre modification présente.

À une telle hauteur, toute conception, même fausse, même folle, est un mérite, et un hommage rendu. Insuffisantes les idées, détestables les termes, voilà de quoi se composent nos études, à cause de notre nature et de la médiocrité de nos moyens. Est-ce à dire que nous devions y renoncer, et nous contenter de la foi des enfants et des simples ? Assurément non : l'intelligence départie à l'homme, et dont il ne peut s'enorgueillir que s'il s'en sert, lui fait un crime de l'immobilité ; elle lui serait comptée à titre d'indifférence. Ou bien alors ce serait que, en cherchant la vérité, nous craindrions de ne rencontrer que l'erreur, et de nous y attacher, et que nous manquerions ainsi de confiance dans le ciel et dans la destinée qu'il nous a conférée. – La vision, sans en frémir, de ce qui est au-dessus de nous, est le devoir de la modification de notre esprit, pour qu'il atteigne sa transformation définitive.

Pour ce centre, qui est Un et Tout, il n'y a pas d'erreurs ; en face de l'Essence, il n'y a pas de divergence appréciable entre deux affirmations contraires prononcées par nous, ni entre ce que nous appelons le vrai et le faux. Le vrai et le faux humains sont tellement éloignés de la Vérité, que, en les considérant par rapport à elle, ils se confondent à l'infini en une seule et même inexactitude, qu'il nous est méritoire de commettre, quand nous la commettons d'un cœur pur et ardent, suivant la Voie du Ciel.

Quelque chemin que l'on prenne, on marche toujours au Centre, inévitablement. Tout pas franchi, en un sens quelconque, par l'étude, nous en

rapproche. Les concepts, naturellement faux, que nous émettons aujourd'hui, vibrent dans notre personnalité tout entière, et au delà des bornes que nos sens imposent au monde actuel. En montant, de spires en spires, à travers les modifications qui nous attendent, ils se dévêtent de l'erreur, en même temps qu'ils rejettent les termes ridicules, dont nous les avions nécessairement habillés.

Tout travail, toute pensée, tout rêve même sont donc propices. Nous ne devons pas nous effrayer de faux pas et de troubles, dont nous ne sommes responsables qu'à travers notre nature et notre destinée présentes. Et ce n'est qu'en accumulant les erreurs que l'homme doué monte un jour à la hauteur du vrai.

CHAPITRE IX

LES INSTRUMENTS DE LA DIVINATION

(Textes et Documents)

Je suis porté à donner ici quelques textes et documents extraits du Yiking et des différents commentaires ou paraphrases philosophiques des apophtegmes de Fohi et de Wenwang. Nous avons vu que le Yiking s'appropriait à toutes les conditions de l'existence humaine, comme à toutes les sciences contingentes, comme à l'étude même de la métaphysique et du subjectif. Le Yiking avait aussi un sens divinatoire. Avec le symbolisme politique, c'est certainement cette partie du texte primordial qui est le plus populaire.

Disons de suite que c'est le plus mal interprété et le plus insuffisamment compris. Car les sages et les philosophes de l'Extrême-Orient ne se sont jamais intéressés aux empirismes, et ils n'ont jamais porté leurs études favorites sur la face divinatoire du Yiking. Seuls, des prêtres ambulants, dénommés *taosse*, et qui tiennent le milieu, et pas même le juste milieu, entre les moines mendiants et les jongleurs, ont fait de cette étude leur passion, en même temps du reste que leur gagne-pain. Abandonnée aux trafics d'esprits médiocres, la tradition divinatoire du Yiking n'a pas tardé à s'obscurcir ; et on peut dire qu'elle est aujourd'hui complètement perdue.

Ce n'est pas nous qui aurons la naïve audace d'en tenter même la reconstitution ; car les textes du Livre sont à peu près inintelligibles sans la Tradition Orale, ou du moins, leur sens en est si vague, qu'on peut en tirer toutes les interprétations qu'on veut. Or il faut reconnaître que depuis des siècles (nous pouvons préciser à peu près en disant vingt-et-un siècles), la Tradition Orale divinatoire fait défaut.

Laotseu et Confucius la connurent ; Laotseu la dédaigna comme un jeu inférieur. Confucius la transmit à ses disciples ; mais on n'en trouve plus trace depuis la destruction des Livres et l'exécution des Lettrés, ordonnées par l'Empereur Thsinchi-Hoang-ti (213 av. J.-C.).

Notre souci de l'exactitude nous porte à confesser que nous n'avons nulle part rencontré d'explications écrites ni de commentateurs autorisés de la divination. S'il en existe, ils sont cachés au fond des derniers sanctuaires, ou bien ils gardent si jalousement leur dépôt que même les initiés extrême-orientaux d'un grade élevé n'en soupçonnent point l'existence.

Cet avis était aussi celui de M. Philastre, à qui j'emprunte, faute de pouvoir mieux faire, des passages de son excellente traduction du Yiking, que j'ai déjà

signalée. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que nous présentions des textes à peu près incompréhensibles et des tableaux presque indéchiffrables ; il est cependant utile que ces textes et ces tableaux ne disparaissent pas entièrement de la mémoire des hommes : peut-être quelque kabbaliste ou quelque savant, profondément versé dans les sciences occidentales, y pourra trouver des points de ressemblance et des traits communs avec la divination, telle que la Grèce et le Moyen-Âge nous l'ont transmise. En tout cas, nous ne pensons pas que la lumière, du moins par les rayons extrême-orientaux, puisse être faite, là où M. Philastre a été contraint de se déclarer perdu dans les ténèbres.

M. Philastre, en effet, (et c'est la raison pour laquelle nous avons choisi ses traductions là où nous n'avons pas été tenus de traduire le texte pour la première fois), M. Philastre n'était pas seulement un sociologue émérite, comme jamais n'en virent les coupoles de nos divers Instituts. Il avait passé une grande partie de sa vie en Chine et en Indo-Chine : officier de marine appréciable, philosophe tout à fait expert et distingué, il avait mis à profit son long séjour chez les Jaunes, pour pénétrer leur esprit, leur tradition et leur société. Il était parvenu, grâce à sa haute culture et à une force d'assimilation peu commune, à vaincre la défiance des prudents mandarins de l'Empire, et à franchir des seuils qui sont fermés d'ordinaire, et dont on compte, par de rares unités, l'ouverture à des hommes qui ne sont point de la race. Il recueillit ainsi les plus précieux enseignements ; et, en même temps que certains avantages sérieux, il reçut de telles instructions et coopéra avec de tels interlocuteurs, que sa traduction de la « Tradition Primordiale » est le meilleur monument qu'on puisse jamais espérer dresser dans une langue occidentale, en l'honneur des philosophies chinoises.

Ces avantages n'allaient point sans des devoirs envers la race qui l'avait ainsi accueilli, et envers les sages qui avaient ainsi élevé son esprit.

Ces devoirs empruntent, en Extrême-Orient, une forme particulièrement expresse et coercitive. M. Philastre s'en aperçut trop tard, quand après la mort, au Tonkin, de l'héroïque Garnier, il accepta la mission de traiter en plénipotentiaire, au nom de la France, avec l'empire d'Annam. Les obligations de son cœur étaient en contradiction avec celles de sa charge ; il essaya vainement de les concilier, et il fut la victime d'une situation inextricable. Par un esprit de vénération et d'obéissance pour ses maîtres, il tenta de conclure un traité qui ne leur fût pas désavantageux. Ainsi il parut méconnaître les intérêts de son pays, et, en même temps, malgré tout, il trahit les désirs les plus secrets de sa conscience. Il fut relevé de ses fonctions, quitta l'Extrême-Orient sans le moindre esprit de retour, et dut se contenter, dans le Midi de la France, d'un poste pédagogique infime, où il vient de mourir, pauvre, ignoré, n'ayant retiré, de ses travaux et de sa science, que la constance de sa résignation.

J'ai voulu mettre en relief ces quelques traits d'une existence vraiment tragique, afin d'en faire ressortir cet enseignement : que s'engager dans une impasse intellectuelle conduit à la ruine sociale de l'individu.

Les Nombres

A. Le ciel est un, trois, cinq, sept, neuf. La terre est deux, quatre, six, huit, dix. Tels sont les nombres du ciel et de la terre. Les situations des nombres 1 et 6 sont en bas ; 2 et 7, en haut ; 3 et 8, à gauche ; 4 et 9, à droite ; 5 et 10, au milieu.

B. Le nombre cinq indique l'extension de ce qui engendre ; le nombre dix, l'extension de ce qui est engendré. Un, deux, trois, quatre, représentent la situation des quatre symboles : six, sept, huit, neuf, sont les nombres qui y correspondent.

C. Il y a cinq nombres célestes, et cinq nombres terrestres : dans chaque série les nombres concordent deux à deux. La somme du premier est vingt-cinq ; la somme du second est trente ; leur total est cinquante-cinq. C'est ce qui accomplit les stases d'expansion et de contraction. Les nombres célestes sont impairs : les nombres terrestres, pairs. 1 et 2, 3 et 4, 5 et 6, 7 et 8, 9 et 10, forment des groupes concordant. Egalement dans les cinq situations, deux nombres correspondant concordent, soit : 1 et 6, 2 et 7, 3 et 8, 4 et 9, 5 et 10. L'unité se modifie et engendre l'eau ; 6 la transforme, – 2 engendre le feu ; 7 le transforme, – 3 engendre le bois ; 8 le transforme, – 4 engendre l'or ; 9 le transforme, – 5 modifie la terre : 10 la transforme. Ainsi les cinq agents et les cinq planètes subissent les phénomènes de contraction et de redressement, d'aller et de retour.

D. D'après le *centre secret du tableau du fleuve*, le nombre céleste cinq multiplie le nombre terrestre, et on obtient cinquante. Mais quand on consulte le sort au moyen de ce nombre, on borne l'emploi à quarante-neuf.

DE LA MANIERE D'OPÉRER LA DIVINATION
PAR L'EMPLOI DE L'HERBE SHI.

Suspendre *un* entre le petit doigt de la main gauche et le doigt suivant. Séparer ce qui reste après avoir compté quatre par quatre. Ramasser dans les deux intervalles du médius de la main gauche. Aussitôt l'opération terminée, on relève le tout ; on réunit et on sépare comme après la première fois, de façon à faire le groupement dans les deux mains, et on recommence ainsi la même opération.

E. Les sorts relatifs à la positivité sont deux cent seize, ceux relatifs à la négativité sont cent quarante quatre : en tout trois cent soixante, équivalant aux jours d'une révolution.

F. Le *tableau du fleuve* a quatre faces : la grande positivité est 1, et suivie du nombre 9 ; la petite positivé est 3, et est suivie de 6 ; la petite négativité est 2, et est suivie de 8. La règle pour compter et éliminer les brins (les brins de l'herbe shi, qui représentent dans la divination les traits des hexagrammes) consiste à compter ensemble ce qui reste après les trois modifications, à écarter l'unité dès le commencement, à compter chaque groupe de 8 comme une dualité. L'unité est entourée circulairement par 3 ; la dualité est entourée en carré par 4 : 3 emploie la totalité : 4 emploie la division. En réunissant le tout, cela donne les nombres 6, 7, 8, 9, et après trois éliminations tout se trouve encore réuni. Il reste trois unités en excès, qui, répétées trois fois, donnent 9. Les brins sont donc $4 \times 9 = 36$, nombre qui constitue l'extrême positivité = 1. 36 = 3 + 6 = 9 ; 9 + 1 = 10.

S'il reste, au contraire, trois dualités cela fait 6, et le nombre des brins sera de $4 \times 6 = 24$, qui constitue l'extrême négativité – 4. 24 = 2 + 4 = 6 ; 6 + 4 = 10. Tel est

le mystère de la transformation ; ceci a exclusivement pour but de montrer la formation des nombres.

Les hexagrammes contiennent 192 traits positifs et autant de négatifs. Or 192 × 36 = 6.912, et 192 × 24 = 4.608, en tout 11.520 formules de divinations. Faire les quatre opérations : division en deux groupes : suspension d'un brin : élimination par quatre : recueil du reste. Trois modifications déterminent une formule ; dix-huit déterminent un hexagramme.

Les six traits étant complets, en les considérant, les uns comme le mouvement, les autres comme le repos, il en résulte qu'un seul hexagramme peut devenir successivement l'un quelconque des soixante-quatre traits, et servir à déterminer les présages. Ces modifications se présentent donc de 4.096 sortes différentes : $4.096 = 64^2$.

Toutes ces questions étaient complétées et développées dans les instructions du Tcheouli, qui sont aujourd'hui perdues, aux fonctionnaires chargés de la divination, mais il est aujourd'hui absolument impossible de le contrôler[1].

Les Épreuves

A. Lhomme demande ; c'est par les signes qu'il reçoit la réponse ; il reçoit, comme par un écho, l'ordre qui prescrit sa destinée. Il n'y a pour lui rien d'éloigné, rien d'obscur, rien de caché. Il a connaissance et conscience des êtres qui arrivent.

B. Après avoir compté trois par trois pour la modification, on compte encore cinq par cinq : on recherche les nombres sept, huit, neuf, dix, pour déterminer le symbole du mouvement ou de repos. Il faut scruter les analogies et les différences dans les paroles, afin de connaître les distinctions entre les membres des associations ; puis survient l'épreuve par trois et par cinq, afin de comparer les êtres et les paroles. (Ces deux textes sont extraits des œuvres de Weifeï.)

Les Signes

A. Le Yi comporte l'extrême origine, c'est là ce qui engendre les deux règles : les deux engendrent les quatre symboles, qui engendrent les huit trigrammes. L'ordre est ainsi toujours bien tracé, quand il s'agit de la divination.

B. Les instruments de divination sont les brins d'herbe et la tortue ; par eux on détermine les présages heureux ou malheureux de l'univers. Le ciel montre les symboles, le sage en déduit les présages. Du fleuve sort le tableau, du lac sort le livre, et le saint en formule les règles. Les formules annexées aux symboles servent à déterminer l'avertissement.

C. Les présages heureux ou malheureux sont toujours le résultat de la destinée tracée par les formules : c'est par le mouvement des modifications que ces présages

[1] Les paragraphes, A, C, E, sont traduits des formules déterminatives de Wenwang et de Tscheou Kong ; le paragraphe B, du commentaire de Thsengtse ; les paragraphes D et F, de l'ouvrage de Tsouhi, intitulé : *La Dissipation des Ténèbres.*

deviennent évidents. Fohi vit les symboles dans le ciel, et les formules sur la terre. Deux yeux échangeant leurs regards, les êtres existent.

D. Fohi fit des nœuds de corde pour la chasse et la pêche. Il tira cela du trigramme li. Shennong ploya le bois pour faire une charrue ; il tira cela du trigramme Yi. Il constitua le marché afin que les hommes de tout l'univers y fissent leurs échanges ; il tira cela du trigramme She ho.

Hoan ghi, Yao et Shouen shi gouvernèrent ; ils dirigèrent le peuple pour qu'il ne fût pas oisif ; ils l'éclairèrent afin que le peuple se conformât au bien ; ils tirèrent cela. des deux trigrammes de la Perfection. Ils fendirent un arbre pour faire une pirogue, ils coupèrent le bois pour faire un aviron ; or ils prirent cela du trigramme Hoan. Ils lièrent les bœufs pour le transport ; ils montèrent les chevaux ; or, ils prirent cela dans le trigramme Soueï. Ils doublèrent les portes pour accueillir les hôtes dangereux ; or ils prirent cela dans le trigramme Yu. Ils prirent un arbre pour faire un pilon, et creusèrent la terre pour faire un mortier ; or ils prirent cela dans le trigramme Siae Kio. Ils ployèrent et taillèrent le bois pour faire un arc et des flèches ; or ils prirent cela dans le trigramme Koueï. Ils dressèrent des colonnes et inclinèrent les formes, pour construire des habitations ; or ils prirent cela dans le trigramme Tatsheng. Ils firent usage des cercueils intérieurs et extérieurs ; or ils prirent cela dans le trigramme Tae kouo. Ils inventèrent les caractères d'écritures, et les tablettes ; or ils prirent cela dans le trigramme Koue[2].

Les Concordances

Autrefois, l'homme saint aperçut secrètement les causes mystérieuses de la lumière, et il créa la divination. Il tripla le ciel, doubla la terre, et s'appuya sur les nombres ; il épuisa la raison d'être, et embrassa complètement la nature de l'homme, afin de parvenir à la destinée. Le ciel et la terre déterminent les situations ; la montagne et le marais mélangent librement leurs éthers ; la foudre et le vent entrent en contact, l'eau et le feu ne se détruisent point, Connaître ce qui est passé est conforme à la voie ordinaire ; connaître ce qui arrivera est au-dessus de la voie ordinaire.

La foudre ébranle ; le vent disperse ; la pluie imbibe ; le soleil vaporise ; l'obstacle arrête ; la satisfaction réjouit ; le ciel régit ; la passivité embrasse.

L'être suprême résulte du mouvement ; il s'égale dans l'univers ; il se voit dans la transformation ; il agit dans la passivité ; il parle dans la satisfaction ; il combat dans l'activité; il s'efforce dans le déplacement : il achève la parole dans l'arrêt final[3].

Le mouvement, qui est le Dragon, voilà la cause mystérieuse de tous les êtres.

---

[2] Les paragraphes B et D sont traduits des formules de Wenwang et de Tsheou Kong ; le paragraphe A, du Kimong, de Tsouhi ; et le paragraphe C, du commentaire du même auteur.

[3] Ces concordances nécessitent l'explication graphique des huit trigrammes primitifs : trois traits continus ☰ Khièn ☰ ciel ; un trait continu entre deux traits brisés ☵ Khan ☵ eau ; un trait brisé au-dessus de deux traits continus ☱ touei ☱ marais ; un trait brisé sous deux traits continus ☴ souen ☴ vent ; un trait brisé entre deux traits continus ☲ li ☲ feu ; un trait continu sur deux traits brisés ☶ ken ☶ montagne ; un trait continu sous deux traits brisés ☳ tshen ☳ foudre ; trois traits brisés ☷ Khouen ☷ terre.

Khièn, activité ; Khouen, passivité ; tshen, mouvement ; souen, entrée ; khan, chute ; lî, vibration ; ken, arrêt ; toueï, satisfaction.

Khièn, cheval; khouen, jument; thsen, Dragon; souen, poule ; khan, porc ; lî, faisan ; ken, renard ; touei, bélier. On prend les exemples au loin, Khièn, tête ; khouen, ventre ; tshen, pieds ; souen, cuisse ; khan, oreille; lî, œil ; ken, main ; touei, bouche. On prend les exemples sur le corps. Khièn, le ciel est le père ; khouen, la terre est la mère ; tshen, principe mâle ; souen, principe femelle ; khan, l'époux ; lî, l'épouse ; ken, le jeune garçon ; touei, la jeune fille.

Khièn : c'est le soleil, ce qui est rond, la pierre précieuse, le prince, l'or, le froid, la glace, le rouge, le cheval rapide, le cheval blanc, l'arbre sec, ce qui est droit, le vêtement, la parole.

Khouen : c'est la terre, l'étoffe, la hache, l'économie, l'égalité, la mère du bœuf, le char, l'apparence, la foule, la poignée de l'outil, le noir, ce qui est carré, l'obscurité, le sac, la pipe, la mouche.

Tshen : c'est le dragon, la foudre, le jaune, l'influence causative, le grand chemin, le fils aîné, la hâte, le bambou, le chant harmonieux, la crinière, le retour à la vie, la répétition, le corbeau.

Souen : c'est le bois, le vent, la fille aînée, la trame, le blanc, le travail, la longueur, l'élévation, la branche, l'odorat, le front large, le bénéfice, l'arbre, la recherche.

Khan : c'est l'eau, le secret caché, la toiture, la corde de l'arc, le malaise, la révolution du sang, le rouge pâle, l'ardeur, le pied fin, la housse, la calamité, la lune, le voleur, la dureté du cœur, l'antre, la musique, le buisson d'épines, le renard.

Li : c'est le feu, le soleil, l'éclair, la jeune fille, la postérité, l'arme, la tortue, le ventre, le reptile, le fruit, la tige, la vache.

Ken : c'est la montagne, le sentier, la pierre, la porte, le religieux, le doigt, la souris, la solidité, le nez, le tigre, le loup.

Toueï : c'est le marais, l'enfant, le devin, la langue, la rupture, la dureté, la concubine, le bélier, la permanence[4].

NOTE. – On peut référer des textes qui précèdent :

1°) que la divination fut, en effet, déterminée par Wenwang et Tsheoukong.

2°) que les règles de la divination sont dans la science des nombres et que la numération se faisait par les brins de l'herbe shi.

3°) que la manipulation de brins de l'herbe shi conduisait à l'examen de l'un quelconque des soixante-quatre hexagrammes.

4°) que cet examen devait se faire en prenant comme directrice mentale l'une des positions hexagrammatiques, suivant la formule de la demande, et qu'ainsi il y avait 64 manières de faire l'examen de l'hexagramme indiqué par la manipulation, par suite qu'il y avait $(64)^2$ soit 4096 manières de répondre à une question posée.

5°) enfin que, suivant la demande faite, le sens de chacun des trigrammes composant les hexagrammes, était indiqué dans les concordances.

On peut, analogiquement, trouver d'autres choses dans les textes qui précèdent. Mais l'état de la tradition, au seul point de vue divinatoire, ne nous permet pas d'apprécier que ce qu'on peut trouver dans ces textes est vraiment ce que ceux qui les écrivirent voulaient qu'on y trouvât.

[4] Tout ce texte est extrait du Chapitre VI des « Dix coups d'ailes » de Khongtzeu (Confucius).

TABLE DES MATIÈRES